

L'Initiation Traditionnelle

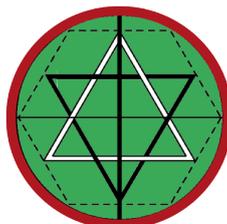
Numéro 4 de 2019

Revue éditée par le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur le Martinisme et l'Ésotérisme) et fidèle à l'esprit de la revue L'Initiation fondée en 1888 par Papus et réveillée en 1953 par Philippe Encausse

Philosophie • Théosophie • Histoire
Spiritualité • Franc-maçonnerie • Martinisme



Yves-Fred Boisset (1934-2019)
Rédacteur en chef de la revue
L'Initiation de 1984 à 2018



Revue en ligne L'Initiation Traditionnelle n° 4 de 2019
Octobre, novembre & décembre 2019

L'Initiation Traditionnelle

80 rue Doudeauville
75018 Paris

Courriel :
brunolechaux@gmail.com

Sites Web :
www.initiation.fr (site officiel)

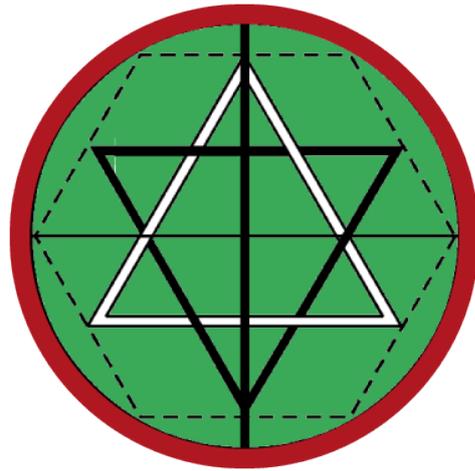
ISSN : 2267-4136

Directeur : Michel Léger
Rédacteur en chef :
Bruno Le Chaux
Rédacteur en chef honoraire :
Yves-Fred Boisset
Rédactrices en chef adjointes :
Christine Tournier, Annie Delcros

Les opinions émises dans les articles que publie **L'Initiation Traditionnelle** doivent être considérées comme propres à leurs auteurs et n'engagent que leur responsabilité.

L'Initiation Traditionnelle ne répond pas des manuscrits communiqués. Les manuscrits non utilisés ne sont pas rendus.

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays.



Sommaire du numéro 4 de 2019

Les liens du sommaire ci-dessous sont cliquables

Éditorial, au revoir Yves-Fred, par Bruno Le Chaux	1
Hommage à Yves-Fred Boisset, par ses amis	3
Hommage à Papus, par Yves-Fred Boisset	13
Héros et personne humaine dans l'œuvre de Carl Gustav Jung, par Didier Lafargue	
	31
La Crèche de l'Ere du Verseau, par Annie Delcros	47
Allocution donnée lors des journées Papus 2019, par Christian Guilbert	51
Jules Doinel et la renaissance de l'Église Gnostique	
Deuxième partie	57
1. Lettre à M. Ad. Franck, par T Jules	58
2. La Gnose Civaïte, par T Jules	60
3. La Gnose et l'Inquisition, par T Jules	62
4. Études Gnostiques – les Philosophumena, par T Jules	66
5. Hélène Ennoia, par Jules Doinel	87
Hommage à Joséphin Péladan (1858-1918), Quatrième partie	
	90
1. Péladan, l'armée, la guerre et les Allemands, par Christian Vandekerkhove	91
2. La Péladanomanie, par Christian Vandekerkhove	98
3. Le salon de la Rose+Croix et son emblème, par Christian Vandekerkhove	101
4. Péladan en vol d'oiseau, Christian Vandekerkhove	108
Les livres et les revues	114

ÉDITORIAL

AU REVOIR YVES-FRED



Yves-Fred Boisset a rejoint l'orient éternel le dimanche 1^{er} décembre à 19 heures à l'hôpital franco-britannique de Levallois-Perret à l'âge de 85 ans.

Yves-Fred avait été le rédacteur en chef de la revue *L'Initiation* de 1984 à 2018 à la suite de Philippe Encausse qui lui en avait confié les rênes. Yves-Fred était franc-maçon et martiniste depuis près de 60 ans puisqu'il avait été initié le 24 mars 1960. Il pratiquait non seulement le Régime Ecossais Rectifié (RER), qui avait sa préférence, mais aussi plusieurs autres rites. Chevalier Bienfaisant de la Cité Sainte (CBCS), son Nomen était *Eqves ab Unionis Quaestu* (chevalier de la quête d'union). Et il n'a cessé toute sa vie de rassembler, de réduire l'entropie en écrivant, publiant, donnant des conférences. Roger Dachez, Grand Maître des Loges Nationales Françaises Unies dit de lui : *Oltre l'homme, c'est tout un pan de l'histoire du RER et du martinisme depuis 50 ans qui disparaît...*

Yves-Fred était l'auteur de nombreux articles dans la revue *L'Initiation* mais également de plusieurs ouvrages sur Saint-Yves d'Alveydre dont il était l'un des rares spécialistes. C'est Robert Amadou qui lui avait fait connaître l'Archéomètre. Yves-Fred avait fondé le GERME (Groupe d'Études et de Réflexion sur le Martinisme et l'Ésotérisme) en 1997 afin de promouvoir le Martinisme et l'Ésotérisme à travers des conférences et des tenues martinistes qui restent dans la mémoire de nombreux maçons et martinistes.

Je me souviens avec émotion de notre première rencontre, rue Tesson, dans le cadre d'une tenue martiniste de l'OML (Ordre Martiniste Libre), en 2001.

Bienveillant, protecteur, bon conseiller, et de très bonne compagnie, Yves-Fred était d'une grande bonté, avec beaucoup de qualités humaines,

à l'écoute de l'autre et apportant toujours du réconfort. Il était, comme on l'enseigne dans le martinisme, un bon compagnon.

Son érudition était rare. Chaque discussion, chaque moment passé avec lui était un apprentissage et une progression. Poète, il était d'un rare mordant. Son humour était aussi très décapant.

Très rapidement, il souhaita que je travaille avec lui pour la revue *L'Initiation*. Ce que je m'empressai de faire avec enthousiasme.

Dès le 1^{er} trimestre de 1961, il publie dans *L'Initiation* - il a alors 26 ans - un article intitulé *Hommage à Papyrus*. C'est donc tout naturellement que nous republions ce texte dans ce présent numéro. Il publiera ensuite de nombreux articles, dont plusieurs sur Saint-Yves d'Alveydre, sur l'ésotérisme comme la série Ésotérisme et poésie.

Il organisa avec son épouse Annie le Colloque du bicentenaire de la naissance de Louis-Claude de Saint-Martin à Amboise en 2003, qui fut une grande réussite et eut un vif succès auprès de martinistes du monde entier.

Dans ses poésies, Yves-Fred aimait parler de la vie et de la mort. Aussi, dans l'hommage qui lui est rendu, vous pourrez lire deux de ses très beaux textes : *Vivons chaque matin comme si nous devions mourir le lendemain* et *Nous ne naissons que pour mourir*. Mais il en existe tant d'autres à lire ou relire tant dans les anciens numéros de la revue *L'Initiation* que dans la revue de poésie qu'il fonda avec son épouse : *La braise et l'étincelle*.

Il aimait à dire que pour une vie réussie, il y a trois éléments ou ingrédients essentiels : avoir des amis, avoir une fille et écrire un livre. Il aura donc réussi pleinement sa vie qui fut riche et, selon l'expression consacrée : *Il n'aura pas vécu pour rien !*

Au revoir Yves-Fred, mon très cher ami

*Bruno Le Chaux,
rédacteur en chef.*

HOMMAGE A YVES-FRED BOISSET



PAR SES AMIS

Vivons chaque matin comme si nous devions mourir le lendemain

Éditorial du n° 4 de 2001

Vivons chaque matin comme si nous devions mourir le lendemain. Chaque aurore qui se lève est une victoire de la Providence sur la destinée, un peu du feu divin volé à l'éternité, un instant qui nous est prêté pour servir tous ceux-là qui ont besoin de nous.

La mort n'est pas une punition ; la vie n'est pas seulement un lieu de jouissances passagères, elle est aussi une espèce de long fleuve torrentiel entre les rives inhospitalières duquel nous fracassons nos illusions, nos fantasmes, nos peurs.

Plaignons ces êtres aveugles — car ils ne voient plus la « vraie lumière » dont parlait Saint-Martin — qui s'installent dans leur vie terrestre comme s'ils devaient y vivre, sinon une éternité, du moins le temps nécessaire pour compter et recompter les biens et les honneurs qu'ils ont amassés et qui, pourtant, ne sont que poussière et retourneront en poussière.

Papus nous a bien suggéré que l'envol de la part spirituelle et immortelle de l'individu décédé serait plus difficile et douloureux pour celui qui, jusqu'à son dernier souffle, aura pleuré sur l'abandon irréversible de ses trésors matériels.

Quitter ceux que l'on aime et qui nous aiment est tout autre chose. Si, comme le préconisait Saint-Yves d'Alveydre dans « Les clefs de l'Orient », ses proches savent entourer le défunt de leur affection (qui n'est pas de la *pleurnicherie*) et de leur sollicitude dans les moments qui précèdent et suivent immédiatement son passage, alors, celui-ci n'en sera que facilité et son esprit allégé des souffrances rejoindra dans la joie et dans la paix l'âme universelle.

Vivons chaque jour comme s'il s'agissait du dernier. Cueillons dès aujourd'hui les « roses de la vie », c'est-à-dire de la connaissance et de l'amour en leur sens le plus élevé. Ronsard n'ignorait pas le prix de la rose et de l'allégorie.

Vivons chaque matin comme un dernier cadeau.

Yves-Fred Boisset.

Nous ne naissons que pour mourir

Poème paru dans le n° 4 de 1993

Je sais une assemblée ô combien vénérable
Où l'on voit dans la mort qu'on sait inexorable
L'ultime réconfort ;
Dans la sobriété de la Tradition,
On y lit sur les murs cette citation
Pensez donc à la mort.

Pour le sage immergé dans l'univers immense,
Particule insécable à la Lumière intense,
La vie est un mirage ;
Dans le désert aride où nous traînons nos pas
Tous les chemins sableux nous mènent au trépas,
D'embellie en orage.

Et pour celui qui sait, dans le silence, entendre
Les accents wagnériens qui, la nuit, viennent fendre

Le temps qu'il nous faut parcourir,
Je sais pour celui-là que la mort est grandeur,
Voluptueuse et pure en sa digne splendeur.
Nous ne naissons que pour mourir.

Dans le sein maternel, bien avant de paraître,
Je devais pressentir la vanité de naître,
De tomber en ce monde ;
Plus tard, je comprenais en mon cœur puénil
Que dans ce monde froid je vivrai mon exil
Pareil à la Joconde.

Mona ne sourirait au visiteur du Louvre,
A celui qui s'étonne, à celui qui découvre,
Si elle était d'ici.
Mais comme le poète et comme l'ingénu,
Elle est une étrangère en ce monde inconnu,
En ce monde endurci.

Moi, je ne sourirai qu'à l'heure fatidique
Quand je verrai venir l'épreuve véridique,
Quand la mort viendra me quérir.
Mon âme est ici-bas captive de mes peurs,
Mon être se dilue aux horizons trompeurs ;
Je ne suis né que pour mourir.

Alors, nous les humains, nous qui supposons vivre,
Que le jour émerveille et que la nuit enivre,
Que faisons-nous sur terre ?
Nous ne vivons en fait que pour tuer le temps
Et le voir défilier d'automnes en printemps,
De la fête à la guerre.

Nous sommes accrochés à nos biens d'une vie,
Mortels comme l'orgueil, tristes comme l'envie,
Comme l'absurdité.
Nous sommes tant épris du monde artificiel
Que nous ne pensons plus à regarder le ciel
En son éternité.

Seul l'amour quelquefois comme en un joli rêve
A la triste routine un instant nous enlève,
Il voudrait tant nous secourir.
Puis, par les jours vaincus, par les ans offensés,
Nous maudissons la mort. Allons, soyons sensés
Nous ne naissons que pour mourir.

Yves-Fred BOISSET

Hommage de Christine Tournier

Ce dimanche 1^{er} décembre 2019, un grand homme s'est éteint doucement. Il était mon mentor, mon ami, mon frère, et je l'aimais. C'était un être rare, engagé, dont la parole était toujours vraie, puissante et authentique, emplie d'intelligence et d'ironie sans aigreur. Il disait le monde sans avoir peur de dire, que cela dérange ou non, mais sans jamais d'acrimonie, même quand il s'insurgeait contre toutes les formes d'abus et de sottise. C'était un humaniste et cela transparaissait dans son écriture. En effet, il était poète, il était poète, au sens le plus noble du terme : les mots jaillissaient tout à la fois subtils et forts, non sans être dénués d'un sous bassement redoutable ; il savait tourner un vers avec talent car il était toujours dans l'essentiel. Yves Fred était, tout simplement, « sans peur et sans reproche », exceptionnel.

La veille de son départ sur un autre chemin, nous conversions au téléphone. Sa voix était un peu haletante mais il faisait malgré tout un effort pour que je l'entende, avec gentillesse et générosité : il savait – et je savais – que c'était sans doute notre dernier entretien, aussi poursuivait-il le dialogue malgré son épuisement.

Lors de son anniversaire, le 26 novembre dernier, je lui avais adressé une carte par mail en lui souhaitant de longues années à venir. Je me permets de citer ici un extrait de sa réponse : « *Est-ce enfin la fin du roman ? Il faut assumer son destin et regarder la vie en face. La mort aussi. C'est long la vieillesse et c'est mortel* ».

Il avait du cran, du courage, de l'autodérision. Je ne l'ai jamais vu se prendre au sérieux même si le sérieux accompagnait sa vie. C'était un Monsieur, un Honnête Homme, droit, engagé, intransigeant vis-à-vis de l'injustice et de l'avidité. C'était un humaniste - je le redis - sans concession, dont le sens de l'honneur était prégnant.

Le 24 mars 2020, nous devions fêter ses 60 années de maçonnerie, et sa femme, notre chère Annie, et moi-même jouions sur cette perspective pour qu'il demeure parmi nous. Mais il savait qu'il ne pourrait pas être au rendez-vous et, ce dimanche, il a choisi - je suis sûre qu'il a choisi - de s'en aller de ce monde empli de médiocrité et de beauté. Il dénonçait la première et louait la seconde.

Rédacteur en chef de « L'Initiation Traditionnelle » depuis de très longues années, j'ai eu l'honneur d'être son adjointe et d'écrire de nombreux articles dans la revue. Depuis quelque temps déjà - sentant la fin approcher - il avait confié la responsabilité à un homme très compétent, Bruno Le Chaux, qui doit à présent porter seul le devoir de rédacteur en chef, mais je ne suis certes pas inquiète à ce sujet. Les éditos d'Yves Fred vibraient comme la scansion d'un message universel.

C'était un être rare, qui n'a jamais dévié de son éthique, qui n'a jamais faibli dans ses convictions, qui a déstabilisé bien des bœufs, mais toujours sans animosité ni prétention. Ce qu'il disait, il le pensait, il le ressentait et il le faisait.

Nombre d'entre nous font de la poésie. Lui était un Poète qui chantait l'amour des êtres et des choses, avec une intelligence et une richesse de vocabulaire exceptionnelles. J'adorais son humour froid imparable !

Ses recueils sont nombreux, aux titres évocateurs : « Des vagues et des femmes », « De colère et de feu », « De sagesse en folie » etc. J'aimerais achever l'hommage de cet ami réaliste tout ensemble qu'ésotériste, en rappelant son poème « Comment devenir vieux », extrait de ce dernier ouvrage cité :

Comment devenir vieux sans devenir chiant,
Est-ce irréalisable ou est-ce une gageure
D'oublier son passé mais sans être parjure,
De vivre sa tristesse en restant souriant.
Comment vivre longtemps sans être capricieux,

Sans être doctoral, sans brader sa culture,
Sans critiquer le monde et sa désinvolture,
Sans rejeter d'un mot les enfers et les cieux.

Comment voir que demain sera mieux qu'aujourd'hui
Quand on sait que demain n'est fait que de repères
Qui se diluent au gré de nos anniversaires
Et que notre futur chaque jour se réduit.

Je n'ai pas fait exprès de devenir vieillard,
Je le suis devenu comme on devient.
Croyez-moi s'il vous plaît : vieux n'est pas une insulte
Même quand on le dit sur un ton égrillard.

Quant à moi, mes amis, vous l'avez bien compris,
Je veux revendiquer librement sans ambages
Mon statut d'emmerdeur jusqu'aux derniers voyages.
Je n'aurai qu'un chagrin : ne plus voir mon Paris.

Yves Fred laisse une place vide que rien ne pourra combler.

Poème de Christine Tournier

Hommage à Yves Fred Boisset

Un ami est parti car il n'en pouvait mais ;
Il voulait décider du moment du départ.
Fidèle aux convictions qu'il a toujours semées
Son souffle en un sourire a cessé d'être un phare.

Il était un Monsieur qu'on appelle Honnête Homme.
Sa parole était vraie et s'exprimait sans peur.
Il conspuait les sots, les avides, ceux qu'on nomme
De titre opportuns, ridicules, des gageures.

La force de son Verbe interpellait chacun ;
L'humour parfois grinçant corrodait les hâbleurs ;
Le rythme de ses vers désignait les requins.
Il était plein d'amour et épinait ses fleurs.

Il demeure à jamais en ceux qui lui survivent
Comme un phare lumineux dans les pâles relents.
Sa présence immobile invitait les convives
De rimes bien tournées à s'enchanter du vent.

Je ne le pleure pas car il subsiste en moi ;
Il est de ceux que l'on ne peut pas oublier.
Sa verve intelligente, ses colères, ses émois,
Résisteront au temps car nous sommes reliés.

Hommage de Serge-F Le Guyader

Cher ami,

C'est avec une émotion toute particulière que je profite aujourd'hui de ce numéro de la revue L'Initiation Traditionnelle, pour rendre hommage à notre Rédacteur en Chef honoraire Yves-Fred Boisset, décédé le 1^{er} décembre 2019, à l'hôpital franco-britannique de Levallois-Perret où il avait été admis quelques jours auparavant.

J'avais rencontré Yves-Fred la première fois par l'intermédiaire de notre regretté frère Marc Bariteau (décédé en avril 2000), membre de la Respectable Loge « La Rose Ecossaise » de la GLNF à Paris, à laquelle j'appartenais aussi.

Inutile de préciser que nous avons immédiatement sympathisé, d'autant plus que Yves-Fred était aussi poète (un peu comme moi).

J'avais été impressionné par son parcours maçonnique et ne tardai pas à découvrir chez lui, non seulement une érudition exceptionnelle en matière de symbolisme, mais aussi la volonté d'une véritable quête spirituelle dont il souffrait que si peu de gens n'en ressentent réellement le besoin.

Nous nous sommes rencontrés la dernière fois en octobre dernier à Arcachon où il était venu (avec sa chère épouse Annie) comme lauréat

d'un prix de poésie, le nième en fait, puisqu'il en avait déjà obtenu plusieurs dans toute la France.

Par ailleurs, nous discussions souvent sur l'avenir de notre civilisation sur laquelle il ne portait pas un regard franchement optimiste, à l'instar de moi-même. Nous partagions le même sentiment que depuis longtemps déjà s'annonçait un changement d'Ere, dont les perturbations climatiques, politiques et sociales ne sont que des indices annonciateurs.

C'est la planète entière qui se transforme, aimait-il à dire.

A vrai dire, il était à la fois étonné par l'essor des technologies modernes et effrayé par le brassage inconsidéré des cultures et la domination excessive de l'américanisme et de l'invasion publicitaire spirituellement dévastatrice ! Quand il parlait des USA, il ne disait jamais américain mais étatsunien !

D'aucuns le trouvaient parfois trop inflexible ou trop rigide dans ses opinions, mais il faut reconnaître la sincérité de ses positions tant au niveau social que politique ou idéologique. Enfin est-il besoin de préciser que c'est Yves-Fred, avec le concours de Marc Bariteau, qui m'a initié au Martinisme (*de Papus*).

Par ailleurs on discutait volontiers sur la maçonnerie et les maçons. A ce propos on avait constaté que beaucoup d'entre eux (les maçons français) ignorent presque tout de la *Science Maçonnique* et seraient fort embarrassés pour expliquer pourquoi tel grade correspond à telle couleur dans les décors ou à tel mot hébraïque comme mot sacré. Comme lui, Marc Bariteau pensait que les maçons et autres adeptes du symbolisme, se divisent en deux catégories : ceux qui cherchent à s'instruire, à comprendre et à s'élever spirituellement, et ceux, plus indifférents ou plus intéressés, pour lesquels la FM n'est qu'un moyen plus commode et plus discret pour se faire une place au soleil et bénéficier de relations économiques, sociales et politiques utiles ! Sans parler du problème de la "régularité" maçonnique ou martiniste dont se revendiquent régulièrement les différents Rites, Loges ou Obédiences, pour mieux asseoir leur autorité, sans fondements véritablement authentiques ; il

existe en effet une régularité administrative qui ne peut être confondue avec une régularité rituelle ou spirituelle.



Pour conclure, je dirai : non, mon TCF Yves-Fred tu n'es pas mort, ta conscience est simplement passée de l'autre côté du miroir. Tu es toujours vivant, dans la 4^{ème} dimension ; et même dans l'au-delà, ton âme travaille, car celui qui cherche inlassablement ne meurt jamais.

*Serge-F. Le Guyader
Bordeaux, décembre 2019*

Hommage de Laurine et Marc

Orrouer le 11 décembre 2019

Mon Très Cher Yves Fred,

Tu es parti pour l'autre rive, dans ton sillage des éclats scintillants et lumineux jaillissent des myriades de petites étoiles, autant de points dans la nuit pour nous permettre d'avancer...et nous savons que là où tu es tu restes bien vivant. De cette vie qui ne s'éteint jamais.

Pour nous, pour beaucoup, tu as été un pair dans le sens de celui qui enseigne, oriente et conduit. Tu as été aussi un écrivain de talent, un poète d'une immense sensibilité, le rédacteur en chef de la Revue « L'Initiation » qu'à la suite de Philippe Encausse tu as, avec d'autres, portée, et un conférencier hors pair.

En tant que porteur d'une tradition, tu n'as cessé, jusqu'à très tard, de créer, transmettre, guider et parrainer. Ce fut mon cas, celui de Marc et celui de notre fils Victor et de bien d'autres encore...

Explorateur de la spiritualité, historien rigoureux, cherchant, persévérant, souffrant, tu as sans relâche ni faiblesse continué ce chemin de lumière.

Ton caractère entier et sans compromission a dessiné ton parcours et tout en côtoyant des personnalités, qu'un certain monde a reconnues, telles qu'Ambelain, Philippe Encausse, Amadou, et j'en passe de nombreux, tu as toujours conservé cette indépendance qui te qualifiait d'homme libre et intègre.

Mais tu as été aussi un père de famille, un époux, un grand père. Un être sensible, aimant l'humour et la vie et ne te privant pas de remarques acerbes parfois, mais ô combien lucides !

Voilà, maintenant tu laisses sur ce côté du rivage ceux que tu as initiés non sans héritage, non sans viatique et si nous sommes tristes de ton départ, le vent de l'espérance te transmettra notre respect, notre affection et notre indéfectible amitié fraternelle...

Bon voyage mon Bien Aimé Frère en l'esprit. Là où tu vas nous ne pouvons encore aller mais nos pensées t'accompagnent et tu seras toujours avec nous, parmi nous, cher Maître passé.

Laurine et Marc



HOMMAGE A PAPUS

PAR YVES-FRED BOISSET

Article rédigé le 13 octobre 1960 et paru dans le n° 1 de 1961 de la revue L'Initiation, puis reparu dans le n° 3 de 1976 avec une préface

Préface de 1976

Lorsque j'ai rédigé ce texte, je venais à peine de renaître ; j'entamais alors ma longue quête spirituelle que je considérais et considère toujours comme le but exclusif de toute Initiation.

Papus, par ses articles et ses ouvrages, me fournissait les premiers matériaux indispensables à la construction de l'édifice que j'entreprenais de bâtir au dedans de moi-même. Par lui, je découvrais, jour après jour, les grands courants de la pensée traditionnelle dont il fut à la fois l'héritier fidèle, le conservateur soigneux et le propagateur infatigable.

Dans l'enthousiasme sans partage qui s'emparait de moi, je jetais sur le papier quelques lignes rapides. Mes amis eurent la bonté de juger avec bienveillance cet article écrit « à chaud ».

Seize ans ont maintenant passé sur cet enthousiasme de mes débuts sans que celui-ci s'en trouve altéré de quelque manière que ce soit. Depuis, j'ai lu, étudié, médité. Martines de Pasqually, Louis-Claude de Saint-Martin, Eliphas Lévi, Saint-Yves d'Alveydre, Sédic, et bien d'autres encore, ont, peu à peu, meublé ma bibliothèque et ensemencé le terrain vierge de mon désir. Quand le docteur Philippe Encausse me demanda de republier cet

article, j'éprouvai d'abord la tentation de le remanier, d'y apporter des éléments nouveaux, de le placer sous un nouvel éclairage. A la réflexion, je n'en fis rien de crainte qu'un remake n'en atténuat l'élan du premier jet et qu'il ne s'essouffât sous le prétexte à peine justifiable que seize ans d'étude et de réflexion m'ont fait progresser dans la « voie ».

Puissé-je conserver jusque dans l'Au-delà cet enthousiasme, cet élan, cette impulsion, tirés du fond de moi même avec l'aide de Dieu et que rien à ce jour n'a encore érodé.

Voici donc ce texte écrit le 13 octobre 1960.

Y.-F. B.



Il n'est pas dans notre intention de vous conter ici la biographie de Papus malgré son caractère si attachant, car nous pensons que ceci a dû être fait pour vous de très nombreuses fois et de façon plus intéressante et plus talentueuse qu'il ne nous serait permis de le faire.

De Papus, nous ne possédons, hélas, que trois ouvrages :

- le *Traité élémentaire de Science Occulte* ;
- le *Tarot des Bohémiens* ;
- le *Traité méthodique de Magie Pratique*¹.

A ces trois ouvrages, nous nous devons d'ajouter le livre que le docteur Philippe Encausse a consacré à son père avec à la fois tant de respect, d'amour et d'objectivité².

Ce qui a retenu notre attention en priorité, ce qui nous a laissé la plus forte impression, ce qui nous a paru être le plus important, c'est que l'histoire de Papus est, avant tout, l'histoire d'une évolution.

Mais nous sommes seulement néophyte et notre rôle ici n'est pas de juger et de conclure, mais seulement d'observer et de constater des faits.

Présenter un travail sur Papus est une lourde responsabilité dont nous sommes pleinement conscient. Aussi, nous comptons sur nos aînés pour nous signaler les imperfections qui ne peuvent manquer de l'émailler.

Lorsque nous disons que l'histoire de Papus est l'histoire d'une évolution, nous savons bien que nous devons défendre et justifier cette affirmation, car il ne suffit pas de l'exprimer. La première partie de notre travail sera donc consacrée à cela.

Nous avons relevé dans le « *Traité Élémentaire de Science Occulte* », au chapitre concernant le Christianisme, que le cycle d'Initiation de notre race, à l'instar des autres races, comporte

¹ A l'époque, je ne possédais en effet que ces trois ouvrages de PAPUS et je m'en désolais. Ce n'est que plus tard que j'en compris tout le caractère fondamental.

² Docteur Philippe Encausse. SCIENCES OCCULTES OU 25 ANNEES D'OCCULTISME OCCIDENTAL. PAPUS, sa vie, son œuvre. Ed. OCIA, 1949.

trois phases que Papus classe de la façon suivante :

- La phase d'Initiation instinctive par les Voyants.
- La phase d'Initiation cérébrale par les Prophètes et les Légistes.
- La phase d'Initiation cardiaque par un envoyé de l'appartement du Verbe ou par le Verbe venu en chair.

Or quelques années d'étude de l'Occultisme nous ont permis, c'est déjà cela, de comprendre le maniement de l'Analogie.

Nous noterons donc que ce qui est vrai pour une race doit l'être également pour un peuple, pour une société et en descendant encore un échelon, pour un Individu. Ce n'est certainement pas Papus qui nous contredirait sur ce point.

Et c'est en s'appuyant sur les notes d'autobiographie intellectuelle que Papus a dédiée à Camille Flammarion que nous allons tenter de faire notre démonstration.

Dans ces notes autobiographiques, Papus nous conte en effet comment il passa du matérialisme au mysticisme.

Étudiant en médecine, Papus avait appris la loi de l'Évolution qui expose que les sels minéraux assimilés par la racine du végétal deviennent des cellules végétales et que ces végétaux assimilés et transformés par les sécrétions de l'animal deviennent à leur tour des cellules animales.

Or cela n'avait pas satisfait le docteur Encausse qui eut l'intuition que là où il y a Évolution, il doit forcément y avoir Involution, puisqu'un principe supérieur, en l'occurrence le sang, vient aider et permettre cette Évolution.

De même que le sang se sacrifie à l'évolution de l'animal, de même que le soleil se sacrifie à l'Évolution de la Vie, Jésus Christ s'est sacrifié à l'Evolution de l'Humanité. C'est la grande Loi de sacrifice et d'amour.

Mais cette Loi dont il avait eu l'intuition, tant la simple loi d'évolution lui paraissait incomplète, transforma, la vie de Papus.

C'est à ce moment-là que ses études prirent une nouvelle orientation et qu'il découvrit dans les œuvres de Louis Lucas, dans les textes hermétiques et dans la Kabale hébraïque, que cette loi, bien que perdue maintenant pour la plupart des hommes de Science, était connue des Anciens. Ces Anciens auxquels il rend hommage et qu'il cherche à réhabiliter chaque fois que l'occasion lui en est donnée :

« L'Inde et l'Égypte sont encore jonchées de débris précieux qui révèlent aux archéologues l'existence de cette science antique », écrit-il dans « Le Tarot des Bohémiens ».

La plupart des questions qui nous viennent à l'esprit et qui sont souvent le point de départ de travaux, de recherches, d'études, naissent instinctivement si bien que nous avons le sentiment que cette question nous vient du dehors avec mission pour nous de la résoudre.

Car ce que nous sommes tentés d'appeler l'occasion, le hasard, qu'est-ce donc sinon un concours de circonstances préparées et agencées pour nous et seulement pour nous ?

Voilà donc la phase d'Initiation instinctive de Papus, car celui-ci nous précise bien qu'il ne faut pas rechercher dans sa jeunesse, dans ses études, une influence religieuse quelconque, celle-ci ayant été entièrement faite sous régime laïque :

« En 1882, je commençais mes études de médecine, nous dit-il, et je trouvais à l'École de Paris toutes les chaires importantes occupées par des Matérialistes enseignant les doctrines évolutionnistes. »

Cela nous a valu un Papus théoricien, démonstrateur, qui n'avance rien, qui n'affirme rien qui ne soit basé sur la Matière.

En effet, alors que nous reprochons à un chirurgien matérialiste, de nier l'existence de l'âme, sous prétexte qu'il ne la rencontre pas sous son scalpel, il serait aussi ridicule de nier l'existence de la matière sous prétexte que l'on s'occupe de métaphysique.

C'est pourtant le cas de certaines écoles qui préconisent à leurs adeptes le mépris de leur corps au risque d'ébranler leur santé, et ce qui a pour effet immédiat de donner d'excellentes armes aux matérialistes, ce en quoi nous ne pouvons les blâmer.

Dans « Le Traité de Magie Pratique », Papus nous dit que « la règle de certaines sectes spiritualistes conduit les adhérents aux turpitudes sensuelles ou à la folie sous prétexte de spiritualiser l'immonde organisme ».

Papus, qui était docteur en médecine, et qui, par conséquent, a travaillé dans le plan physique avant de travailler dans les autres plans, nous dit également : « Se souvenir que la purification physique par le régime est un enfantillage si elle n'est pas appuyée par la purification astrale, par la charité et le silence. »

Sachant aussi qu'un arbre ne peut s'élever en hauteur sans étendre ses ramifications sous la terre, il paraît logique (j'allais dire analogique), qu'aucun homme ne peut développer son âme, son esprit ou son intelligence sans développer son corps.

Dans la seconde partie de son évolution, nous trouvons la phase d'Initiation cérébrale. Parmi les nombreux initiateurs intellectuels de Papus, c'est un de ses contemporains qui retient plus particulièrement notre attention.

Il s'agit d'Alexandre de Saint-Yves, marquis d'Alveydre.

Qui est Saint-Yves ?

« De ces deux hommes que j'ai pris pour exemple, nous dit Papus, l'un représente la maîtrise de l'Intellectualité, l'autre la maîtrise absolue de la Spiritualité. »

Saint-Yves est le premier de ces deux hommes. Nous parlerons plus tard du second, le Maître Philippe, de Lyon.

Le nom de Saint-Yves est indissociable des Missions et de la Synarchie. Que plus tard, des hommes aient repris à leur compte et dans des buts politiques le nom de Synarchie, cela ne nous regarde pas et ne peut en aucune façon porter la moindre atteinte

à la mémoire de Saint-Yves qui a, par un prodigieux travail, remonté le cours de l'histoire de plusieurs millénaires pour élaborer à la lumière de l'Initiation, un programme d'Harmonie Sociale, hors duquel il n'apparaît point de salut pour la Société.

Papus a écrit que la Synarchie était la seule politique compatible avec l'Initiation.

Pourquoi cela ? Parce que Saint-Yves n'est pas un philosophe comme les autres, qui n'a pas cherché à établir une doctrine de remplacement, mais qui a puisé dans l'incomparable et si riche expérience de l'Humanité ce qui pouvait convenir le mieux à la nature humaine.

La Synarchie, telle qu'elle était comprise dans l'Empire de RAM lui apparaît comme seule pouvant convenir aux besoins évolutifs du genre humain.

Mais le marquis de Saint-Yves n'est pas seulement un chercheur consciencieux, un encyclopédiste infatigable, un philosophe érudit, il est beaucoup plus que tout cela. Écoutons Papus nous déclarer dans le « Traité Élémentaire de Science Occulte » :

« Et nous sommes heureux de remettre ici, dans sa vraie lumière et à sa juste place, Saint-Yves d'Alveydre, ce Chevalier du Christ et des Patriarches qui, possédant toutes les Initiations, a su devenir le champion de la Communion à Dieu par la Vie et par l'Amour formant dans le ciel un seul principe : l'Amour Vivant.

Chaque citation que Papus fait de Saint-Yves d'Alveydre est empreinte d'un grand respect et d'une grande admiration,

Il y a chez Papus la recherche d'une synthèse des enseignements passés, mais si d'aucuns l'ont accusé de compilation, n'oublions jamais qu'il est plus difficile de se consacrer à des recherches objectives que d'imaginer tel ou tel roman, dans le seul but de plaire au lecteur.

Il ne suffit point d'avoir des dons pour obtenir la maîtrise dans quelque domaine que ce soit. Il ne suffit point de naître doté d'une

oreille subtile pour devenir un grand musicien, encore faut-il consacrer de nombreuses années à l'étude d'un ou plusieurs instruments, en commençant par le solfège.

Il ne suffit point d'avoir la bosse des mathématiques pour devenir un grand mathématicien, mais il faut étudier consciencieusement les différentes branches des mathématiques, en commençant par les quatre opérations.

Mais pour faire un musicien, il faut être instinctivement attiré par la musique, pour devenir un mathématicien il faut être déjà attiré par les chiffres.

Entre l'attirance instinctive ou la vocation et la maîtrise se place toujours le stade de l'apprentissage auquel nul ne peut échapper, à l'exception de quelques rares prodiges, mais cela est une autre question.

Le cycle d'Initiation intellectuelle apparaît toujours le deuxième, comme la compréhension apparaît après l'émotion, comme le philosophe apparaît après le poète.

Mais la seule émotion nous rendrait émotifs et impulsifs. La seule connaissance nous rendrait orgueilleux. Un troisième facteur est indispensable. Il est l'aboutissement des deux premiers. Il en est aussi la synthèse et l'équilibre. Alors apparaît la phase d'Initiation cardiaque.

Après avoir acquis les connaissances très vastes que nous lui savons, Papus s'est élevé jusqu'à la spiritualité. Sa rencontre avec le Maître Philippe de Lyon n'y est certainement pas étrangère.

Si Saint-Yves d'Alveydre s'était adressé plus particulièrement aux intellectuels, le Maître Philippe désirait plus conquérir le cœur des hommes, conformément au Message de celui qu'il appelait son Ami et qui, il y a deux mille ans, avait placé l'Amour, la Charité et l'Humilité au-dessus de toutes les Sciences, de toute la Science.

« Celui qui arriverait à aimer son prochain comme lui-même saurait tout », a déclaré le Maître Philippe.

Bien sûr. A quoi servirait-il que quelques hommes, particulièrement riches en dons, accumulent des connaissances si c'était à la seule fin de les ranger soigneusement dans les divers compartiments de leur cerveau, tout comme Harpagon amassait de l'or pour le contempler.

Que faisons-nous avec l'argent ?

Nous le recevons d'un patron ou de clients selon que nous recevons un salaire ou des honoraires, et nous le redistribuons en plusieurs fractions pour conserver notre place dans la Société.

Un Savant est avant tout un instructeur.

Cette science qu'il a acquise, il doit la redistribuer en plusieurs fractions selon les gens auxquels il s'adresse.

Pour ses élèves, il sera un Professeur. Pour la foule, il sera un vulgarisateur.

Jésus n'employait certainement pas le même langage, suivant qu'il enseignait ses disciples ou qu'il s'adressait à la foule sur le bord des chemins.

Il est intéressant de noter que les ouvrages scientifiques vendus au grand public sont toujours abondamment illustrés, tant il est vrai que l'image atteint plus facilement l'homme ordinaire qu'un exposé.

Nous verrons tout à l'heure comment Papus a su exploiter cela.

Pour le Maître Philippe donc, l'Amour est la Science des Sciences, l'Amour est l'Unité.

Nous retrouvons cette idée chez Papus, dans le « Traité Élémentaire de Science Occulte », quand il nous dit :

« Aujourd'hui comme toujours, il est des hommes qui comprennent l'Unité des Sciences et l'Unité des Cultes. Idéalisant

le Matérialisme et matérialisant l'Idéalisme, ils proclament l'Unité de la Science dans l'équilibre qui résulte de l'analogie des contraires. »

« La Science et la Foi ne sont que deux conceptions différentes de l'unique et éternelle Vérité et ils proclament l'Unité de la Religion et de la Philosophie dans une même synthèse dont ils énoncent ainsi la devise :

« Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas pour accomplir le miracle de l'Unité. »

En effet, aujourd'hui, la Science et la Religion sont séparées, chacune cherchant à acquérir la suprématie en effectifs.

Ridiculisant l'œuvre de Dieu dont ils ne sont pourtant que les anatomistes, les savants matérialistes cherchent à s'attirer le plus grand nombre de disciples en présentant notre siècle comme le grand siècle des découvertes et le seul dans ce domaine, et en flattant ainsi la vanité de nos contemporains qui pensent se tenir à l'apogée des civilisations. Ils rivalisent d'ingéniosité avec les religions conventionnelles, et même conventionnées dans certains pays, qui tentent d'attirer l'indifférent en faisant appel à son goût du miracle et à son engouement pour les cérémonies mystérieuses, et surtout qui préconisent une abnégation complète de la lutte dans ce monde.

Toute serait plus simple et plus harmonieux dans ce monde si les matérialistes cherchaient moins à constater des faits qu'à découvrir les mobiles de ces faits, et si les directeurs des religions acceptaient de collaborer aux travaux de leur époque.

Le Christ savait bien que l'on ne pouvait parler le même langage à tous les hommes. Aussi a-t-il formé non pas un successeur, mais douze successeurs ou Apôtres. Papius nous le rappelle qui nous aide à mieux comprendre l'éventail des différents cultes, qui ne justifient pas les œuvres fratricides dont l'histoire est remplie.

Dans le livre dédié à la mémoire de son père, le docteur Philippe Encausse écrit ceci :

« A l'aurore de notre civilisation, se dresse le Christ. Papus l'avait reconnu et l'aimait. »

Dans un chapitre sur le Christianisme, voici ce que nous dit Papus : « Si l'on considère avec le plus grand respect le courant de Lumière et de Science dérivé de la Cabale et de l'Hellénisme, il faut bien prendre garde de ne pas commettre une grande erreur en n'attachant pas une importance au moins égale au grand courant de l'Illuminisme religieux basé sur la pure culture des facultés divines de l'homme, en dehors de toute Science et de tout enseignement déductif. »

Ainsi donc, Papus qui avait connu, étudié, compris, digéré et propagé les enseignements des Anciens de la Cabale, Papus nous apparaît ici comme un pur mystique.

Papus devait déclarer, dans ses notes autobiographiques, qu'il n'est pas toujours juste de dire que la Foi est une grâce spéciale accordée à quelques natures, mais qu'elle peut s'acquérir par l'étude comme tout le reste, Papus se présente maintenant à nous comme un pur spiritualiste.

Il n'est pas de notre compétence de chercher à savoir ce qui a pu opérer cette évolution. Mais ce qui nous paraît intéressant de noter, c'est que Papus semble s'être à ce moment-là tourné vers un besoin de paix, de calme, ce qui est normal quand on sait combien sa jeunesse fut bien remplie.

Dans ses conseils au nouveau venu désirant étudier l'Occultisme Papus rappelle entre autres :

« Bien savoir que la Prière qui donne la Paix du Cœur est préférable à la Magie qui ne donne que l'orgueil. »

Car la prière, quand elle n'est pas commerciale, permet à l'homme de s'élever jusqu'à Dieu. Elle est un élan de tout l'être vers son Créateur. Elle est un pont entre l'humanité et Dieu, comme la parole est un pont entre les hommes.

Nous sentons d'ailleurs que lorsque Papus nous parle du Christ il ressent une émotion particulière.

« Alors en face des principes qu'on perçoit directement, nous dit-il dans le « Traité Élémentaire », en face des responsabilités effectives que crée le moindre pouvoir, on n'aspire plus qu'à une chose : devenir un pauvre et humble élève, descendre des hauteurs et respecter avec amour ce qui est respectable. »

Nous avons essayé dans cette première partie de distinguer l'évolution de Papus et de voir, grâce à ce que nous savons de lui, comment d'ardent évolutionniste il devint un fervent spiritualiste puisant ses forces à la Lumière des Anciens et à l'Illumination du Christ.

Nous devons maintenant, afin de mieux comprendre son rôle actif, parler de sa Mission.

C'est Paul Chacornac qui a écrit que « tous ceux qui voudront savoir demanderont à Papus de leur montrer le chemin, de leur indiquer les obstacles ».

Guider le débutant, le néophyte, l'apprenti, l'aider à contourner les obstacles - et Dieu sait s'ils sont nombreux - voilà quelle est la véritable Mission de Papus.

Dès le début du « Traité Élémentaire de Science Occulte », Papus nous met en garde contre une confusion extrêmement regrettable pour qui veut étudier sérieusement l'Occultisme. C'est de confondre analogie et similitude.

« L'emploi de l'analogie, nous dit-il, méthode caractéristique de l'Occultisme, et son application à nos sciences contemporaines ou à nos conceptions modernes de l'Art et de la Sociologie, permet de jeter un jour tout nouveau sur les problèmes les plus insolubles en apparence. »

Papus aime d'ailleurs manier l'analogie et y parvient avec beaucoup de bonheur, et pour son lecteur, il devient difficile de penser aux trois constituants de l'être humain sans voir apparaître devant ses yeux un cheval, un cocher, une voiture. Il ne lui est pas

davantage possible de méditer sur le fameux ternaire : Liberté, Nécessité, Providence, sans avoir l'image de ce steamer lancé sur le vaste océan.

Le langage imagé qu'est celui de Papus aide beaucoup à la compréhension de ses ouvrages et permet au débutant de comprendre rapidement ce qui, avec d'autres auteurs, est souvent fastidieux.

On a souvent dit de Papus qu'il était le vulgarisateur de l'Occultisme. Cela est vrai, mais point satisfaisant. Car il est - et cela est beaucoup plus important - un Guide, un Initiateur : il montre le chemin aux débutants, en tenant bien compte des différents buts qu'ils poursuivent en s'engageant sur le Sentier.

A celui qui désire se rendre compte du Plan Invisible, Papus conseille de suivre la voie expérimentale, à condition d'avoir toujours le soutien de la Prière.

A celui qui désire acquérir des connaissances sur l'Humanité, et sur son histoire, sur les philosophies et les doctrines religieuses, il conseille de suivre la voie mentale, à condition de ne pas oublier la loi du sacrifice et de la charité.

A celui qui désire se perfectionner moralement, et être en mesure de mieux servir son prochain, il conseille la voie cardiaque ou mystique par l'élévation de ses actes et de ses pensées, par le développement spirituel, par la certitude que l'on ne peut jamais rien recevoir avant de donner.

Mais l'évolution est une synthèse - comme l'Occultisme. Papus le savait bien qui conseillait en définitive la voie unitive. Car, puisque nous sommes dotés de plusieurs centres d'action, nous devons chercher à tous les développer.

Il ne faut pas chercher non plus à avoir des pouvoirs. Seul le bon vouloir des forces supérieures peut nous en donner s'il nous en juge digne.

Tout enseignement doit être progressif, comme tout développement. Nous savons tous qu'il faut étudier très longtemps pour

apprendre le chinois. Si quelqu'un venait et nous disait : je vais vous apprendre le chinois en six semaines, le croirions-nous ? Certes pas. Ce ne serait qu'un imposteur et nous l'enverrions se faire pendre ailleurs.

Il en est de même dans le domaine qui nous occupe.

On ne peut acquérir par la lecture d'un ou plusieurs volumes ce que seul un travail personnel et de tous les instants peut nous donner.

On trouve dans les librairies de nombreux ouvrages expliquant dans les moindres détails l'art et la manière de perpétrer un crime parfait. Est-ce que cela suffit à faire du lecteur un criminel accompli ? Certainement pas. Parce que sans vouloir faire l'apologie du crime, il faut bien reconnaître que l'accomplissement d'un crime parfait requiert de son auteur certaines qualités et une certaine dose de sang-froid.

Ici, il en est de même. La lecture des livres d'occultisme, de magie, ne suffit pas à faire d'un profane un Initié car il faut, pour cela, un travail personnel et un effort permanent dont les ouvrages (sérieux, bien entendu) ne nous montrent que le chemin.

Celui qui ne porte pas en lui le désir de réaliser, même si la curiosité le pousse vers nos travaux, celui-là sera vite lassé et déçu.

Papus nous a bien dit : « Se souvenir que les véritables Maîtres ne font pas de livres et placent la simplicité et l'humilité au-dessus de toute Science. »

Mais ce qui fait encore plus l'intérêt des travaux de Papus, c'est qu'il s'adresse à tous les publics, aux Initiés de tous les grades. D'abord par la multiplicité de sa production et ensuite parce que ses enseignements étant une synthèse de l'Occultisme, ils peuvent intéresser et servir l'étudiant à quelque degré qu'il en soit dans ses études.

Ainsi, quand, en tête du « Tarot des Bohémiens », il est écrit : « A l'usage des Initiés », c'est parce que cet ouvrage et ce qu'il

renferme peuvent prêter à diverses interprétations selon le degré de nos connaissances antérieures.

Mais ses enseignements répondent aussi à une garantie qui me semble importante.

Papus était très attaché à la tradition occidentale et ses ouvrages sont faits pour des Occidentaux.

Témoin ces deux passages dans le « Traité Élémentaire »

« Les Brahmines Indiens savent très bien que l'Europe a eu son Messie il y a à peine vingt siècles, tandis que l'Asie a eu le sien il y a plus de quatre-vingt-sept siècles, et cependant certains écrivains d'Occident voudraient appliquer à notre hémisphère les lois cycliques qui régissent l'Orient et viennent prétendre que nous sommes en période d'obscuration et d'Involution. C'est une erreur très grande dont les Occultistes d'Occident doivent se garder ; car elle aurait de très grands dangers pour l'intellectualité de notre race. »

Et plus loin :

« Nous sommes en évolution grâce au Christ, nous nous élevons vers la Lumière de l'Esprit à travers les meurtres, les guerres et les luttes, mais nous ne sommes pas soumis aux lois des jaunes, dont je respecte la sagesse et le musée intellectuel, mais dont je dénie toute influence sur notre race. »

En tête du « Traité Méthodique de Magie Pratique », nous recevons également un avertissement :

« Or, si vous voulez étudier la Magie, nous dit-il, commencez par bien comprendre que tout ce qui vous frappe autour de vous, toutes ces choses qui agissent sur vos sens physiques, le monde visible enfin, tout cela n'est intéressant que comme des traductions en un langage grossier des lois et des idées qui se dégageront de la sensation quand cette sensation aura été non seulement filtrée par les organes des sens, mais encore digérée par votre cerveau. »

Dans ce même « Traité de Magie Pratique », Papus nous montre la différence entre l'homme déterminé et l'homme libre, entre le travail mécanique et le travail intellectuel :

« A côté du métier qui met en mouvement la partie mécanique de notre être intellectuel, écrit-il, il faut donc que tout homme digne de ce nom ait une occupation choisie librement. On se repose du travail mécanique par le travail intellectuel et jamais on ne se repose en restant oisif. »

Dans notre Société de plus en plus administrative, et où nous tendons de plus en plus à ne devenir que des assistants de la machine, nous rencontrons de plus en plus de gens qui éprouvent le besoin de ce que l'on appelle familièrement un Violon d'Ingres.

Qu'il s'agisse de collectionner des timbres, des cailloux, de lire l'histoire de Napoléon ou d'apprendre le nom des îles du Pacifique, le but recherché est le même. Donner libre cours à sa fantaisie et à sa personnalité, ce qui s'avère de plus en plus difficile dans nos travaux alimentaires.

Papus nous le précise bien qui nous dit :

« Mais il faut bien savoir que le libre arbitre n'existe pour l'homme qu'autant qu'il prend l'habitude d'en faire usage. »

Enfin - et cela me servira de conclusion - en prônant l'Unité des Cultes et des Philosophies, en faisant la synthèse des enseignements passés, présents et à venir, Papus s'érige en médiateur et manie la truelle avec un doigté peu ordinaire.

Au risque de me répéter, je voudrais dire encore une fois que ce qui m'a donné le plus de confiance en Papus, lorsque je l'ai découvert, que ce qui m'a donné le plus de raisons de le suivre, que ce qui reste pour moi le plus attachant en lui, c'est que Papus ne cherche à imposer aucun dogme, il ne cherche à détourner personne de son Église, il ne cherche pas à convaincre les lecteurs autrement qu'en les mettant à même de méditer.

Il ne désire pas non plus l'inonder sous un verbiage intimidant et il ne fait étalage de son immense savoir que lorsqu'il peut servir au lecteur pour l'aider à mieux comprendre.

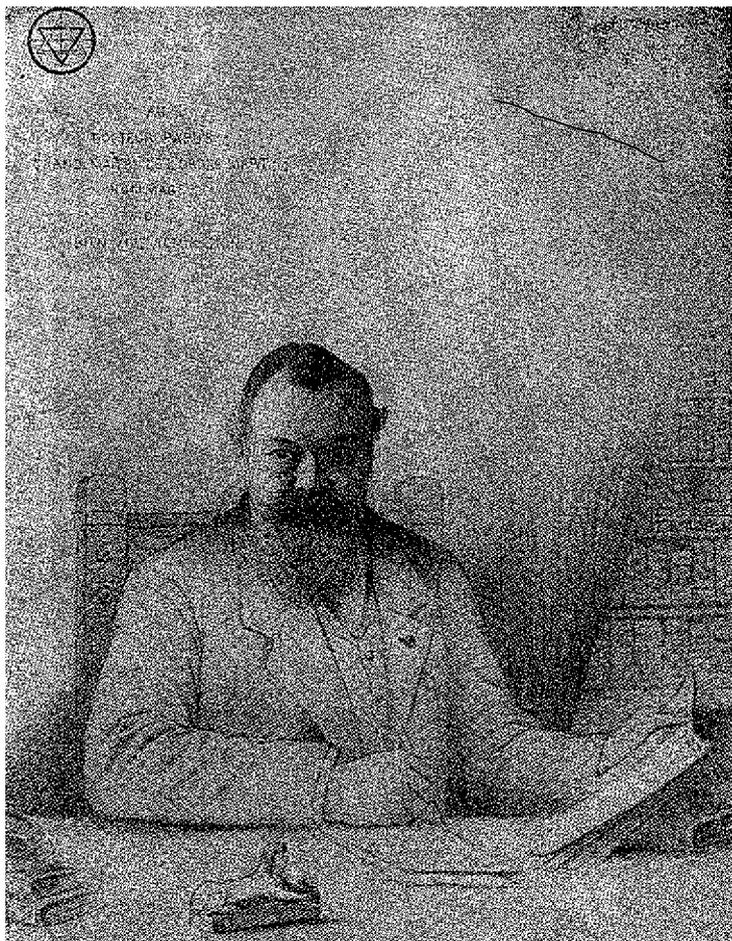
Pas plus que lui, nous ne devons jamais dédaigner l'aide de son Ami, de notre Ami, de notre grand Maître : JESUS-CHRIST. Comme l'Initiation nous a appris à mourir à la Vie profane pour renaître à la Lumière, de même nous ne devons pas nous laisser aveugler par notre modeste savoir, afin de mieux nous laisser éclairer par la Lumière du Christ, par la Science des Sciences.

Écoutons Papus et ne l'oublions jamais quand il nous dit :

« Le véritable ésotérisme est la Science des adaptations cardiaques. Le sentiment est seul créateur dans tous les plans, l'idée est créatrice seulement dans le Plan Mental humain ; elle n'atteint que difficilement la Nature Supérieure. La Prière est le grand mystère et peut pour celui qui perçoit l'influence du Christ, Dieu venu en chair, permettre de recevoir les plus hautes influences en action dans le plan divin. »

Yves BOISSET





Portrait de Papus
Souverain Grand-Maître de l'Ordre Martiniste de 1891 à 1916

Héros et personne humaine dans l'œuvre de Carl Gustav Jung

par Didier Lafargue

Ce texte de Didier Lafargue est à
mettre en relation avec son
essai *La personne humaine dans
l'œuvre de Carl Gustav Jung*

Quand l'idée du héros vient à l'esprit, on a immédiatement le sentiment d'un être accomplissant toutes sortes d'exploits et caractérisé par une stature extraordinaire. Il n'appartient pas à tout un chacun d'être l'un de ces personnages. Aussi est-il possible d'élargir le concept en faisant du héros un symbole, en en faisant simplement l'image de ce que peut être une personnalité accomplie. Au sens le plus fort du terme, le héros exprime sa personnalité, manifeste sa volonté et comme tel suscite l'admiration de ses semblables. A sa suite, chaque individu, à son niveau, peut s'affirmer, c'est-à-dire tenter d'aller au bout de ses propres capacités et réaliser toutes les virtualités qu'il porte en lui. Ce souci amène à s'interroger sur l'humanité profonde de chacun, autrement dit pose le problème de ce que représente réellement la personne humaine.

Celle-ci implique la prise de possession de soi par soi, la réalisation que l'on est un tout ayant pris conscience de son individualité, dans ses rapports avec la nature et avec nos semblables. Pour qu'elle prenne consistance, il faut qu'elle soit capable d'opérer un retour sur elle-même. En ce sens, ce que l'on a appelé la psychologie des profondeurs peut l'aider à se mieux définir et à apporter des réponses à ses interrogations les plus légitimes. Dans ce domaine, Carl Gustav Jung, l'un des fondateurs de la psychanalyse, a proposé ses solutions, par l'importance qu'il a accordée aux mythes, et, au-delà, aux archétypes de l'inconscient collectif dont l'influence se fait sentir dans toutes les constructions intellectuelles

humaines, au premier chef, l'art et la littérature : il a permis à l'être humain d'acquérir sa liberté.

L'aboutissement de toute sa pensée est ce qu'il a appelé l'*individuation*, la conquête du Soi, à cheval sur la conscience et l'inconscient. Par rapport à ce terme ultime prend son sens la personne humaine, et, à travers elle, l'image du héros.

Le héros, un chef

Il est un écrivain qui s'est intéressé au thème du héros, Antoine de Saint-Exupéry. Pour celui-ci, le héros se livre à un service social, à l'image des aviateurs de l'aéropostale avant la guerre qui devaient montrer beaucoup d'abnégation et de sens du devoir pour accomplir leur tâche. Cette conception défendue par l'écrivain rejoint chez lui la très grande valeur qu'il a accordée au chef. Pour l'auteur de *Vol de nuit*, le chef est celui qui a su dégager en lui toute la force morale dont il était capable pour servir un idéal. Hautement responsabilisé, méprisant les biens des particuliers pour que triomphe le bien général, il est dur avec les autres comme avec lui-même et aucun sacrifice ne lui semblera superflu au nom de l'intérêt commun. C'est le portrait qu'a dressé l'écrivain de Rivière, chef de la ligne d'aviation, « Rivière-le-Grand, Rivière-le-Victorieux, qui porte sa lourde victoire »¹.

Ce rôle dévolu au chef renvoie à l'image du héros dans son sens étymologique. Le terme est en effet issu d'un mot grec signifiant « chef », par allusion aux chefs de la guerre de Troie narrée par Homère. Sous l'œil des dieux, confrontés aux hommes, les héros de l'Iliade expriment toute leur humanité. Le thème central de l'épopée, la colère d'Achille, manifeste ce travers fondamental de l'être humain assimilé à l'*hybris*, la démesure systématiquement dénigrée par les Grecs. Le héros représente l'homme en construction, la personne qui veut se réaliser et qui pour ce faire doit parvenir à dominer et canaliser toutes les pulsions négatives dont il peut être victime. Chacun d'entre nous doit se comporter comme un chef envers lui-même, savoir se maîtriser, acquérir peu à peu sa personnalité.

Le thème du héros est un mythe de la jeunesse, même si on peut subir son appel à chaque âge de la vie, car toujours l'individu encourt le risque

¹ Antoine de Saint-Exupéry, *Vol de nuit*. Paris : Gallimard, 1931, p.170.

de céder à l'infantilisme. C'est une époque où l'âme est en proie à l'orgueil car elle est sollicitée par de grandes ambitions et une certaine immaturité peut alors susciter des réactions néfastes. Ce danger fut celui que connut Ulysse mis en face du cyclope, image de la bestialité symbolisée par son œil unique. Il lui fallut pour en triompher témoigner de toute l'humilité dont il était capable en se nommant « personne », c'est-à-dire une illusion. Le même héros aura plus tard à se construire, confronté à Circé, soit la femme sous son aspect sauvage transformant les hommes en bêtes, expression des êtres ne considérant l'amour que sous son seul aspect sexuel.

Pour parvenir à se vaincre, il importe, non de se laisser circonvenir par les influences sociales, lieux communs ou rumeurs ayant cours dans toutes les sociétés, mais de faire un retour sur soi ; non chercher exclusivement à penser rationnellement mais tenter de faire remonter du fond de l'âme les idées propres à permettre de trouver les solutions les plus adaptées aux écueils rencontrés dans la vie. La vérité est en nous et il faut bien se connaître pour pouvoir l'approcher. Pour l'acquérir, Ulysse alla aux enfers où il rencontra les morts, le devin Tirésias qui le renseigna sur son avenir. Enée fit de même dans *L'Enéide* et, alors qu'il était dans le royaume des ombres, il rencontra son père Anchise. Tel est l'être qui se tourne vers son propre enfer, sa conscience profonde, qui fait un retour sur lui-même pour tenter de prendre contact avec la sagesse des ancêtres.

Avoir la meilleure connaissance de soi implique que l'on sache user de toutes les virtualités de l'existence à chaque moment de la vie quotidienne. De tels objectifs nécessitent de l'individu qu'il soit capable de maîtriser les deux dimensions de sa vie terrestre que sont l'espace et le temps.

Il doit d'abord prendre en charge son corps. L'âme et le corps demeurent intimement liés et l'on ne peut avantager l'un au détriment de l'autre. L'humilité, du latin *humus*, est ce qui rattache l'homme à la terre, à tout ce qui demeure concret et purement matériel, et dans ce domaine la vie du corps est capitale. Aussi est-il important de savoir dégager toutes ses potentialités par une activité sportive adaptée. Le travail manuel est dans ce cadre du plus grand intérêt car il enseigne à ne pas se laisser obnubiler par les abstractions du monde des idées pour nous rattacher à la réalité immédiate. C'est l'Orient qui a enseigné au monde l'intérêt qu'il y avait à assurer l'harmonie entre l'âme et le corps. Le bouddhisme zen enseigne à contrôler la respiration, à être dans le geste qui permet à

l'adepte d'obéir au *do*, à la voie, celle proposée par des disciplines comme le *judo*, l'*aïkido*... A un disciple lui demandant de lui enseigner le zen, le maître dit simplement « As-tu pris ton déjeuner ? ». Sur sa réponse affirmative, il continua : « Eh bien, va laver ta vaisselle »². « L'indien ne peut oublier ni le corps ni l'esprit, l'Européen oublie toujours l'un ou l'autre »³ disait Jung revenant de son voyage en Inde.

Le reste de l'espace doit aussi être considéré par l'individu, ce qui suppose le rapport avec tout l'univers, la conscience de sa grandeur et de sa beauté, laquelle doit favoriser le lien avec les objets qui nous entourent, jusqu'à l'amour de nos semblables. L'épanouissement de la personnalité, dont rend compte l'image du héros, sera rendu possible si un point d'équilibre est atteint entre la personne humaine et son environnement et, à cette fin, une certaine mesure doit caractériser ce rapport. L'individu assurera plus facilement sa liberté si sa demeure, sa ville, son pays demeurent à l'échelle humaine. « Je suis pour les petites nations. Qui dit petites nations dit petites catastrophes. Qui dit grandes nations dit grandes catastrophes »⁴, disait le Suisse Carl Gustav Jung.

Il est aussi nécessaire que le temps soit intégré à la personne. Dans le monde moderne, l'homme maîtrise mal le temps et un progrès technique continu oblige tout un chacun à ne plus savoir profiter du présent pour être uniquement polarisé sur l'avenir. Les mouvements collectifs d'inspiration totalitaire tentent de sacrifier un présent imparfait mais réel à un futur incertain. Dans ce domaine encore, l'Orient a suivi une voie différente. Les monuments musulmans et leurs jeux d'ombre et de lumière qui s'apprécient de manière différente selon les heures de la journée enseignent que chaque moment devait être vécu avec plénitude et que passé, présent et avenir devaient avoir leur juste place dans l'âme de l'individu.

Il est alors essentiel de savoir assumer les différents âges de la vie. Si le jeune homme ou la jeune femme peuvent pour partie s'appuyer sur la nature et la société pour acquérir force et maturité, le vieillard doit trouver en lui-même la force d'âme nécessaire lui permettant de vivre son âge. Chaque âge a ses privilèges et il faut simplement les vivre avec conscience. De même que l'on ne peut considérer qu'avec tristesse des jeunes gens

² Masumi Shibata, *Wou-Men-Koan* (« Passe sans porte »), traduction du japonais, Edition Traditionnelle, 1962.

³ Carl Gustav Jung, *Psychologie et orientalisme*. Paris : Albin Michel, 1985, p 189.

⁴ W. Mc Guire ; R.F.C Hull (réunis par), *C.G. Jung parle Rencontres et interviews*. Paris : Buchet/Chastel, 1985, p 111.

ayant très vite abandonné leurs idéaux pour ne penser leur avenir que sous un angle matériel, il serait malséant pour un vieillard d'être exclusivement tourné vers le passé et de s'efforcer à tout prix de paraître jeune dans ses habitudes vestimentaires. A chacun il est imparti d'apprendre à maîtriser le temps, lequel, tant que l'on est vivant, demeure toujours *son* temps.

C'est la vie de l'Esprit qui anime l'individu, le rapport entre l'homme et la divinité qui assure le progrès de l'âme.

Les mythologies du monde entier rendent compte de ce combat perpétuel sur soi-même et partout le héros est un thème récurrent nourrissant les imaginations. Mère de la civilisation occidentale, la culture grecque est la première à proposer à cet effet des images appropriées. Dans le héros, Hésiode et Platon voient un être engendré par un humain et une divinité, Héraclès, fils de Zeus et de la mortelle Alcmène, Persée, fils de Zeus et de Danaé. En fait, est un héros tout être animé par l'Esprit, aidé par une divinité quelle qu'elle soit : Ulysse, aidé par Athéna, les Argonautes favorisés par les dieux de l'Olympe... Les dieux sont « des représentations symboliques de la psyché totale, cette entité plus vaste, plus riche, qui fournit la force dont manque le Moi »⁵. Cette lutte menée par le héros dans la mythologie antique l'oppose à un monstre qui est le symbole des pulsions négatives auxquelles chaque être humain est soumis. Thésée contre le minotaure, Persée contre la gorgone, Bellérophon contre la chimère, chacune de ces créatures est l'image d'un travers particulier de l'âme humaine. C'est le dragon qui git en chacun d'entre nous, l'image de notre nature profonde et sauvage dont il nous faut prendre conscience pour nous élever progressivement. « Ces images n'auraient pas été forgées, ces monstres n'auraient pas servi d'expressions symboliques si cela ne répondait en nous à quelque besoin [...]. Seul un animal particulièrement compliqué et irréel pouvait exprimer, semble-t-il, un élément psychique étranger lui aussi à la réalité concrète » disait Jung. Lorsque Jonas, à son retour d'Assyrie, pénétra dans le ventre de la baleine, il en ressortit transfiguré, à l'exemple de l'homme qui doit pénétrer dans l'obscurité pour trouver la lumière.

Les religions monothéistes ne sont pas exemptes de cet idéal, ainsi l'Ancien Testament proposant une image de l'homme en constant conflit contre lui-même. Voulant expliquer au monde ce qu'était la foi, il a pour

⁵ Carl Gustav Jung, Marie-Louise von Franz, Joseph L. Henderson, Jolande Jacobi, Aniéla Jaffé, *L'homme et ses symboles*. Paris : Robert Laffont, 1964, p.110.

héros le peuple hébreu, par l'intermédiaire de ses patriarches et de ses prophètes, et les relations conflictuelles que celui-ci entretient avec le Très Haut, faites d'avancées et de reculs, ne sont que des images des mouvements connus par l'âme pour faire progresser sa conscience, à l'exemple du combat entre Jacob et l'Ange, l'éternel combat que les hommes ont toujours livré contre Dieu. Dans le Nouveau Testament il n'existe qu'un seul héros, Jésus, et tout son héritage est le fruit de sa relation entre lui et le Tout Puissant.

Dans tous les cas, la force intérieure de chacun trouve sa source dans ce substrat divin déposé au fond de sa conscience. Mais jusqu'à quel point l'individu doit-il se laisser guider par celui-ci ? Dans quelle mesure l'inspiration divine peut-elle l'aider à évoluer sans pour autant que sa conscience en soit subjuguée, sans que sa liberté personnelle en soit compromise ? Le message divin est bien souvent difficile à discerner et demande de la part de chacun beaucoup de sens critique. Il existe toujours une manière personnelle de le comprendre et pour cette raison l'oracle rendu par la Pythie dans l'Antiquité l'était sous forme de vers à interpréter. On connaît l'exemple de Crésus qui pour s'être mépris sur le sens de l'oracle du dieu Apollon connut la défaite et fut vaincu par Cyrus. « Si Crésus prend les armes, il détruira un grand empire » lui dit la Pythie. Mais de quel empire s'agissait-il, le sien ou celui de son adversaire ? Conscients de ce trait d'orgueil, les Grecs avaient donné son importance à une divinité bien particulière, Hermès, Mercure dans le monde latin. Dieu aux mille tours, dieux des voyageurs, des commerçants et aussi des voleurs, Hermès, messenger divin, est très difficile à comprendre. En fait, il représente les saints, les médiateurs, car une médiation entre la créature et la divinité est toujours nécessaire. Hermès est le dieu des paradoxes, celui qui met en rapport des ordres de réalité différents et dont rend compte la sagesse populaire par l'intermédiaire de proverbes, « Noël au balcon, Pâques à la maison » ... La vie offre bien des surprises dont beaucoup ont un caractère parfois bien « hermétique ».

Caractère ambigu du héros

Tout créateur est destructeur et pour cette raison les fortes personnalités ont toujours suscité la méfiance d'une partie de leurs semblables. Pour cette raison, le héros, perçu dans son acceptation la plus large, peut générer une certaine hostilité au sein de la société. C'est le

thème de l'hybris, de la démesure, tant condamné par les Grecs qui exprime cette ambivalence de la personne qui veut trop s'affirmer. S'ils ressentaient une fascination pour le héros, allant jusqu'à vouer un culte à certains êtres hors du commun qui avaient bénéficié d'une « héroïsation » ils n'en faisaient nullement un modèle et l'on aurait tort d'assimiler ces personnages à des saints susceptibles d'édifier les individus et de leur inspirer le désir de les imiter. « Le statut héroïque [...] est contrecarré, pour ne pas dire refoulé, par le système religieux lui-même. La piété comme la sagesse, ordonne en effet de ne pas prétendre s'égaliser à un dieu [...] L'homme doit accepter ses limites »⁶ disait Jean-Pierre Vernant. Pour les Grecs, grand était le rôle de la fatalité et chacun restait soumis à son destin.

Ainsi avaient-ils en mémoire l'histoire d'hommes ayant tenté de braver le destin mais restés victimes des aléas de l'existence. Décidé à conquérir la toison d'or, Jason ne réussit dans son entreprise que par l'action de la magicienne Médée, une manière de choisir la facilité. Le combat qui l'opposa au dragon ne fut pas remporté de haute lutte mais après l'avoir endormi à l'aide d'un philtre préparé par la jeune femme, un symbole de la compromission du personnage avec les forces instinctives de son subconscient. De celles-ci, il sera plus tard victime lorsque la magicienne l'abandonnera après avoir tué ses enfants. Devenant l'être qu'il avait d'abord combattu, il arrive que le héros, victime de ses contradictions, se retrouve face à lui-même. Il faut songer à Thésée venant à bout du minotaure auquel l'avait livré Minos, et qui, plus tard, s'assimila à son ennemi en faisant tuer son fils Hyppolyte par un monstre marin, nouveau minotaure. C'est aussi la situation que connut Enée en Italie lorsqu'il dut combattre Tunus, rois des Rutules. Ce dernier représentait tout ce qu'il rejetait en lui, l'image de l'ordre ancien, et en l'éliminant le héros de Virgile se refusait à intégrer celle-ci à sa conscience. Ceci témoigne de l'ambiguïté du héros, du caractère incertain de ses actes et des tragiques conséquences qui peuvent parfois en résulter. L'épopée de Gilgamesh offre une illustration de cette vulnérabilité humaine. Roi de la ville d'Uruk, en Mésopotamie, Gilgamesh jouissait d'une beauté et d'une force exceptionnelles, l'une et l'autre témoignant de la part immortelle de son être. Mais si les deux tiers de sa personne étaient divins, le dernier tiers restait mortel et le héros souffrait beaucoup de cette faiblesse. Puissant et impétueux comme sont les dieux, il tenta, au moyen de maints exploits, d'obtenir l'immortalité, mais, chaque fois, ce qu'il y avait d'humain en lui l'empêchait de parvenir à son but et, à la fin, il dut se

⁶ Jean-Pierre Vernant, *Mythe et religion en Grèce ancienne*. Paris : Seuil, 1990, p.64.

soumettre à la mort. Ainsi parlait Ut-Napishtim au héros : « ... tu erres sans cesse, qu'as-tu obtenu ? En errant ainsi, tu t'épuises toi-même, tu remplis tes muscles d'angoisse, la longueur de tes jours, tu en rapproches la fin. L'être humain, il est fauché comme un roseau de cannaie, quel qu'il soit ! »⁷. Il avait pris conscience de la condition humaine et ses rêves de grandeur illimitée n'avaient finalement débouché que sur le sentiment de son humilité.

De nombreux exemples à travers l'Histoire montrent cette ambivalence du héros et les épopées nationales abondent en personnages nés pour susciter la controverse. En Amérique, le fameux Wild Bill Hicocq était pour les uns un audacieux redresseur de tort, pour les autres un être apte à verser le sang de son prochain ; si en Russie, l'image officielle de Pierre le grand est celle d'un souverain ayant occidentalisé son pays, les slavophiles ne voient en lui qu'un destructeur de l'âme russe. Celui qui veut créer une œuvre est forcément contraint de faire des sacrifices pour accomplir ses desseins. Existe un nécessaire équilibre dans nos actions, ce qu'exprimait bien l'image du pharaon égyptien tenant dans une main un fouet pour pousser, dans l'autre un crochet pour retenir. Là trouvent leur sens la vie de chacun et la juste conscience qu'il garde de ses actes. Si tel n'est pas le cas, il glisse du héros à l'anti héros, au fanatique victime de ses excès.

Le fanatique est précisément celui qui conforme tous ses actes exclusivement à une idée. Dans le monde des idées l'homme exprime la complexité de son humanité. C'est Platon qui a formulé il y a bien longtemps sa philosophie des idées, celles issues du monde des essences et qui a abouti à la notion d'idéal. En vertu d'un idéal, l'individu tente d'élaborer un projet, veut construire quelque chose et cet objectif donne un sens à sa vie. Mais jusqu'à quel point peut-il aller dans cette voie ? Ne doit-il pas établir des limites à cet engagement ? L'homme a des idées et sur la base de celles-ci il agit en bien ou en mal. Pour Carl Gustav Jung, les Idées de Platon s'assimilent à ce qu'il appelle des archétypes, des idées-forces présentes dans l'inconscient collectif de chacun et qui, de là, agissent sur sa conscience. Ils sont le résultat de toutes les expériences connues par l'homme depuis qu'il existe. Surtout, ils sont très puissants. Ni bon, ni mauvais, ils prodiguent leurs bienfaits à la conscience si celle-ci a su canaliser la force pour son plus grand profit. Chaque individu peut, tout particulièrement en cas de troubles, s'appuyer sur les richesses de

⁷ Raymond Jacques Tournay, Aaron Schaffer, *L'épopée de Gilgamesh*. Paris : Edition du Cerf, 1994, Tablette X, p.217.

son inconscient collectif, profiter de toute l'expérience acquise par l'humanité au cours de sa longue histoire. Il lui suffit pour cela de faire acte d'humilité, d'écouter ses rêves, souvent de suivre son intuition, de toujours faire des retours sur lui-même afin d'apprendre à se connaître. S'il se refuse à accomplir cet effort, l'archétype s'empare de sa conscience et lui enlève sa liberté. Ainsi qu'il en a été pour tous les fanatiques de l'Histoire, il n'agit plus, « il est conduit »⁸. Dans le juste rapport avec les archétypes, le héros s'affirme, la personne humaine trouve son équilibre.

C'est dans les mouvements collectifs que ce danger peut avoir les conséquences les plus dramatiques. Certes, bien des pays ont connu dans leur passé des héros qui ont porté les espoirs de leur peuple, manifesté leur identité, par exemple dans la lutte contre un envahisseur. Mais il peut advenir que tout, dans le comportement de la personne, se voie soumis à un principe unique généré par l'archétype qui l'a dès lors subjugué. Longtemps, la religion fut le moteur de ces actions et bien des hommes inspirés par Dieu se sont livrés à des actes inhumains. Au XX^{ème} siècle, ce fut l'Etat totalitaire qui exerça son emprise sur la liberté des personnes par le biais d'idéologies auxquelles ils conféraient un caractère absolu. « Aux premiers temps de la chrétienté, c'était l'Église qui revendiquait le pouvoir total, temporel aussi bien que spirituel ! L'Église n'a plus cette prétention de nos jours, mais cette dernière a été reprise par les États totalitaires qui réclament le pouvoir non seulement temporel, mais aussi spirituel »⁹ affirmait Jung. C'est ce que celui-ci a appelé la « massification », un phénomène connu par la société devenue une masse anonyme écrasant l'individu, lui enlevant son âme, provoquant des millions de morts. « L'addition d'un million de zéros ou de nullités ne fera jamais un, ne donnera jamais la substance d'une unité vivante [...]. Plus les organisations sont puissantes, plus elles entraînent de risques pour la moralité »¹⁰ ajoutait-il.

En définitive, cette liberté personnelle que chacun doit s'efforcer de sauvegarder, cette libre disposition de toutes les forces de son âme, s'apparentent à la capacité de faire un choix. Celui-ci est au cœur de la religion chrétienne selon laquelle l'homme est libre de choisir entre le bien et le mal. Le terme *hérésie* vient d'un mot latin signifiant « choix » ; il désigne celui qui, en se refusant à suivre la doctrine orthodoxe, a fait un choix, un mauvais choix bien sûr dans l'esprit de la pensée officielle. A

⁸ W. Mc Guire ; R.F.C Hull (réunis par), *C.G. Jung parle Rencontres et interviews. Op.cit.*, p.100

⁹ *Ibid.*, p 103.

¹⁰ Carl Gustav Jung, *Présent et avenir*. Paris : Buchet/Chastel, 1962, p 95-96.

toutes les étapes de notre existence, tous nous devons choisir et à chaque fois notre personnalité s'affine davantage. Un dieu, dans la mythologie latine, exprime cette nécessité profonde, Janus. Doté de deux visages, l'un tourné vers le passé, l'autre vers l'avenir, Janus est le dieu des passages. Au-delà, il est la divinité qui préside au choix, si possible au bon choix, celui précisément qui assurera pour chacun les meilleurs passages aux divers tournants de sa vie. Le passé et l'avenir représentés par les deux visages de Janus sont à cet égard significatifs car finalement, les principales décisions qu'il nous faut prendre dans notre existence ne concernent-elles pas, peu ou prou, le confort de la vie passée ou l'engagement dans un avenir incertain ? Une autre déesse, grecque celle-ci, exprime une idée similaire. Nantie de trois corps, Hécate représente les trois états de l'âme humaine, l'influence céleste, la conscience humaine et terrestre, les profondeurs de l'inconscient. Elle assure le passage de l'un à l'autre rendu possible par une démarche initiatique personnelle.

Transition vers un nouvel état

Si le mythe du héros exprime la construction de soi par soi, souci majeur dans les commencements de la vie, son intérêt diminue dans la deuxième moitié de l'existence. La fin tragique connue souvent par le personnage dans la tradition donne l'image des excès auxquels est parfois sujette la jeunesse. Passé un certain âge, son exemple doit céder devant l'apprentissage de la sagesse et de la maturité, celle qui précisément caractérise l'âge mûr. C'est ce que Jung a appelé l'individuation.

Il ne faut pas confondre celle-ci avec l'individualisme, celui de l'être héroïque qui a dépassé les limites à donner à la réalisation de soi et surévalué l'importance de son ego. L'égoïsme qui le caractérise alors fait courir un danger à la société dans la mesure où son intérêt personnel prend le pas sur l'intérêt commun. C'est le risque que fait encourir au monde l'économie libérale qui estime que la prospérité générale résulte de la somme des succès de chaque particulier sans se préoccuper des difficultés qui peuvent survenir à la longue. Par exemple, le directeur qui, uniquement soucieux de sa carrière, veut obtenir des résultats rapides, ne fera pas d'investissements à long termes et compromettra l'avenir de son entreprise après son départ. L'individuation va au-delà de ces principes. Jung précise que celle-ci ne peut concerner qu'une minorité de personnes, celles ayant connu une expérience douloureuse. Pour ceux bien installés

dans leur environnement et leurs traditions, ce choix ne saurait convenir car il exige patience et abnégation.

Dans la mythologie gréco-latine, l'histoire d'Héraclès fait le lien entre la vie héroïque et l'état individué en raison du parcours particulièrement abouti qu'a représenté sa vie. « Le mythe d'Héraclès présente bel et bien les caractéristiques d'un processus d'individuation : les voyages vers les quatre points cardinaux, les quatre fils, la soumission à l'élément féminin (Omphale) qui symbolise l'inconscient, le sacrifice volontaire et la renaissance provoquée par la tunique reçue de Déjanire »¹¹ disait Jung. Toutes ses épreuves, jusqu'à sa mort sur le bûcher lors de laquelle il est divinisé, représentent un chemin suivi d'une transcendance voyant l'âme purifiée. Sa force légendaire n'est que l'image de la force d'âme dont doit témoigner le héros, au-delà la personne humaine. Parvenu à un certain âge, si celle-ci a su mener à bien son évolution, elle est comparable à un roc puissant que n'ébranlent pas les éléments et reste constante au milieu des remous de l'existence. Ainsi ne s'émeut-elle pas devant les événements et garde-t-elle toujours empire et contrôle sur elle-même sans pour autant méconnaître la souffrance à laquelle nul n'échappe. « La voie de l'individuation signifie : tendre à devenir un être réellement individuel et, dans la mesure où nous entendons par individualité la forme de notre unicité la plus intime, notre unicité dernière et irrévocable, il s'agit de la réalisation de son Soi, dans ce qu'il a de plus personnel et de plus rebelle à toute comparaison. On pourrait donc traduire le mot « d'individuation » par « réalisation de soi-même », « réalisation de son Soi » ...¹².

Le thème du « Vieux sage » présent dans les contes et les mythologies rend compte de cet idéal : l'image du noble vieillard, en général représenté avec une barbe blanche, à qui sa longue existence a apporté la maturité et la connaissance. Il représente « l'homme vieux de deux millions d'années », l'homme ancestral enrichi de toute la sagesse amassée depuis que l'homme existe et recelée dans son inconscient collectif. Le sage Nestor de la guerre de Troie, le devin Tirésias, sont des images parmi tant d'autres de ce personnage. Celui-ci est aussi le « vieux maître », l'appellation donnée par ses disciples à Lao Tseu, fondateur présumé du taoïsme.

¹¹ Carl Gustav Jung, *L'âme et le soi, Renaissance et individuation*. Paris : Albin Michel, 1990, p 98.

¹² Carl Gustav Jung, *Dialectique du Moi et de l'inconscient*. Paris : Gallimard, 2001, collection Folio Essais, p. 115.

C'est une renaissance qui prend une allure mystique, et les pommes d'or des Hespérides recherchées par Hercule sont le symbole même de ce joyau mystérieux et caché, Dieu intériorisé au plus profond de la personne, auquel prend sa source le héros et à travers lui toute personnalité humaine. « Le Soi, c'est le héros qui dès sa naissance est menacé par des puissances collectives envieuses ; le joyau désiré de tous et qui suscite une lutte jalouse »¹³ disait Jung. Et d'ajouter : « Je ne suis pas en mesure de me représenter quoi que ce soit au-delà du Soi, étant donné qu'il est – de par sa seule définition déjà – une représentation limite figurant la totalité inconnue de l'être humain. Il n'y a pas la moindre raison pour que l'on doive, ou ne doive pas, nommer le Soi transcendant Christ, ou Bouddha, ou Purusha, ou Tao »¹⁴. Pourtant, il faudrait se garder de considérer cet objectif comme devant être obtenu à court terme. Il faut au contraire une longue préparation pour parvenir à ce nouvel état car ce dernier suppose un cheminement, un voyage ardu non exempt d'obstacles.

Celui qui a la témérité de toucher trop rapidement au mystère divin encourt le risque de connaître la folie, à l'image de certains théologiens ayant trop cherché à connaître cette essence suprême présente au centre de leur âme. Précisément, le Soi est un centre, un point d'aboutissement duquel on s'approche lentement après maints combats intérieurs. Toutes les religions nous enseignent le danger à trop vouloir s'approcher de la divinité mystérieuse et cachée. Ayant surpris la déesse Diane au bain, Actéon fut changé en bête par celle-ci ; voulant voir Zeus dans toute sa puissance, la nymphe Sémélé périt sous le choc de la vision. L'Ancien Testament affirme que quiconque touche à l'Arche d'alliance meurt foudroyé. Même le Christ qui s'est fait homme demande à Madeleine de ne pas le toucher. Jung fait allusion à cette force quand il évoque l'archétype « lumière », un archétype très puissant auquel l'individu a affaire sur le chemin qui le mène à son Soi. Encore doit-il éviter d'en être possédé sous peine de céder au démon du pouvoir et de la mégalomanie.

L'individu suit lentement un chemin qui lui est personnel et qui le fait progresser dans sa maturité. Les obstacles qu'il rencontre, les échecs qu'il connaît, les erreurs qu'il commet, s'ils entraînent dans son voyage des retours en arrière, n'en occasionnent pas moins à chaque fois une remise en question salutaire le faisant progresser. Cheminant dans son labyrinthe personnel, image de l'existence et aussi des profondeurs de son âme, il

¹³ Carl Gustav Jung, *L'âme et le Soi Renaissance et individuation. Op. cit.*, p 53

¹⁴ Carl Gustav Jung, *La vie symbolique, psychologie et vie religieuse*, p 201.

suit un parcours initiatique qui permet à sa conscience de s'enrichir peu à peu. Les nombreux méandres qu'il est amené à connaître ne l'en rapprochent pas moins de son centre personnel, véritable lumière qui le guide sans l'aveugler subitement. « Nous ne pouvons nous empêcher de penser que l'inconscient se meut en spirale autour d'un centre qui se rapproche graduellement, et dont les caractéristiques sont de plus en plus distinctes »¹⁵ disait Jung. « En définitive, toute vie est la réalisation d'un tout, c'est-à-dire d'un soi, raison pour laquelle cette réalisation peut être appelée « individuation » »¹⁶, ajoutait sa disciple Marie-Louise von Franz.

Cette approche mystique de la divinité doit être liée au secret. Lors de ses voyages, Jung l'avait remarqué lorsqu'il avait vu un Africain refuser de le renseigner sur sa religion en mettant son doigt sur sa bouche. « Mes lèvres sont scellées » lui signifiait-il par là. En ce sens allaient les célèbres mystères d'Eleusis dans la Grèce antique. Il incombait de la part des initiés qui voulaient connaître cet état de garder le secret le plus absolu sur leur expérience. Nul n'a jamais su ce qu'étaient réellement ces mystères car nul n'a jamais trahi le secret. Or, une âme qui garde le secret sur son initiation est une âme qui fait la part belle à l'individu et qui a su garder sa liberté face à toutes les influences sociales souvent perçues comme oppressives.

C'est finalement l'heureux destin connu par Ulysse après le long voyage qui lui fit retrouver son île d'Ithaque, véritable Graal qu'il n'approcha qu'en renouant avec les solides racines de son passé. Son exemple fait le lien entre la voie héroïque et l'individuation de la manière la plus authentiquement humaine. On ne sait après cela quelle fut la vie du héros ; on ignore comment il finit. Ce mystère sur les suites de son existence suggère qu'il a atteint avec l'âge bonheur et sérénité. « Tu ne succomberais qu'à l'heureuse vieillesse, ayant autour de toi des peuples fortunés... »¹⁷. Il est devenu le « vieux sage ». L'aventure d'Ulysse est celle d'un homme perpétuellement en devenir. C'est ainsi que, sans pour autant connaître une illumination brutale à l'image de celle connue par saint Paul sur le chemin de Damas, mais simplement en acceptant de faire face aux épreuves de l'existence, il est au pouvoir de l'individu de se rapprocher lentement de la vérité divine dont la connaissance ultime ne lui sera dévoilée que dans la mort.

¹⁵ Carl Gustav Jung, *Les archétypes de l'inconscient collectif*. Cité dans Jill Purce, *La spirale mystique*. Paris : Chêne, 1974.

¹⁶ Carl Gustav Jung, L'Herne (recueil de textes de Jung). Paris : édition de l'Herne, 1984, p. 37.

¹⁷ *L'Odyssée*, Chant XI.

L'être qui a su mener à bien ce périple a opéré en lui une renaissance, à l'image du Christ mort et ressuscité. C'est le sens pris par la mystique, mourir à soi-même et, tel le phénix renaissant de ses cendres, renaître de manière améliorée. Pour cette raison, l'enfant a été pris par Jung comme l'un des symboles du Soi. Par la pureté qui le caractérise, il exprime l'unité que chacun a le désir de retrouver en lui. Par sa tendance à regarder le monde d'un œil neuf, il embrasse de façon instantanée des ordres de réalité différents, ce qu'a bien exprimé Saint-Exupéry confrontant le petit prince aux adultes sur leur planète respective. Georges Bernanos, écrivain catholique, a aussi valorisé cet état. Il estimait qu'il était toujours bon de ressentir en soi une faiblesse infinie propre à nous faire dépasser notre moi et relativiser nos liens avec le monde d'ici-bas. Pour y parvenir, l'écrivain estime qu'il suffit de retrouver en nous l'innocence première caractérisant l'enfance. « Heureux les pauvres en esprit, le royaume des cieux est à eux »¹⁸ dit une béatitude de Saint Mathieu. « Soyez fidèle aux poètes, restez fidèle à l'enfance ! Ne devenez jamais une grande personne ! »¹⁹ dit Bernanos. « J'ai perdu l'enfance, je ne pourrai la reconquérir que par la sainteté »²⁰ ajoute-t-il. Fort de sa faiblesse, l'enfant n'a pas conscience du drame de la vie. Se sentir en étroite situation de dépendance, vivre sans crainte et sans préoccupations, c'est l'état que le Christ invite à intégrer à la conscience notre vie durant. Au-delà de la raison et de la réflexion amenant l'adulte à juger le monde d'un point de vue froidement rationnel, la spontanéité de l'enfant inclut à sa pensée les valeurs affectives. Une réminiscence de cet état est connue par l'être individué alors même qu'il est devenu un vieillard. En avançant en âge, il a su garder ce que l'on appelle son âme d'enfant, laquelle ne doit pas être confondue avec le vulgaire infantilisme car l'on ne doit pas s'aigrir face aux déconvenues de l'existence. « [L'enfant] n'est donc pas seulement un être du début mais aussi de la fin. L'être initial était avant l'homme et l'être final est après l'homme »²¹ disait Jung. À chacun il appartient de retrouver en lui sa jeunesse d'antan. « Malgré votre grand âge, vous avez la fraîcheur d'un enfant » disait avec admiration un maître taoïste à l'un de ses amis. « C'était un très jeune homme, il l'est resté, c'est un vieux sage, il l'est devenu », disait un philosophe chinois en parlant d'un vieillard. On ne jugera plus d'un point de vue excessif et l'on saura rendre relatif ce qu'on tenait auparavant pour un dogme établi, car la recherche effrénée du bien

¹⁸ Mt 5, 3.

¹⁹ Bulletin XII-XIII, p.4, Cité dans Hans-Urs von Balthasar, *Le chrétien Bernanos*. Paris : éditions Parole et silence, 2004, p.249.

²⁰ A Gordan, Bulletin V, p.6. Cité dans *Ibid.*, p.254.

²¹ Carl Gustav Jung, *Introduction à l'essence de la mythologie*. Paris : Payot, 1953, p 140.

et le rejet catégorique du mal qui lui est opposé, fait connaître à l'individu le danger d'être aveuglé par ses passions.

Cela, Jung l'a appelé la « conjonction des opposés ». Toute chose n'acquiert force et caractère que par son contraire et tout bien n'existe que par rapport à un mal correspondant. Le jour et la nuit, la vie et la mort, la beauté et la laideur, l'amour et la haine, l'ordre et le désordre, sont autant de dualités bien plus complémentaires qu'opposées et permettant au monde de progresser.

*
* *

Par l'individu, le monde sera sauvé, non par les masses, telle est la leçon proposée par Jung. Socrate, Confucius, Jésus se sont adressés aux individus, non aux foules ; ainsi s'est propagé leur enseignement. Le thème du héros, de la personnalité, celui de l'individuation son aboutissement ultime, en sont les meilleures illustrations. Saint Augustin ne disait-il pas « Une âme qui s'élève élève le monde » ?

Bibliographie :

Carl Gustav Jung, Marie-Louise von Franz, Joseph L. Henderson, Jolande Jacobi, Aniéla Jaffé, *L'homme et ses symboles*. Paris : Robert Laffont, 1964.

Carl Gustav Jung, *L'homme à la découverte de son âme*. Paris : Albin Michel, 1987.

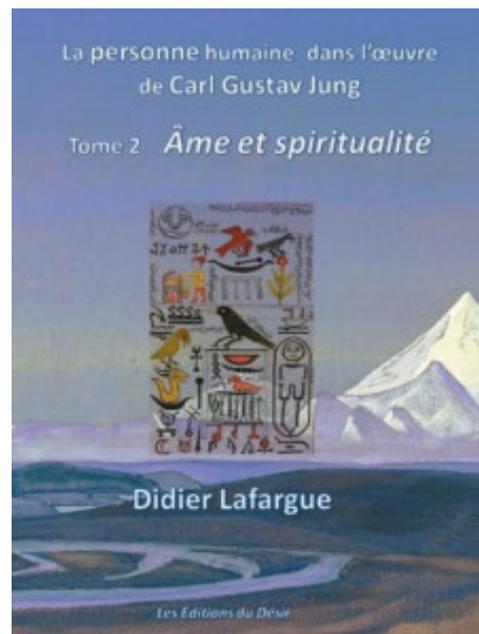
Jean-Pierre Vernant, *Mythe et religion en Grèce ancienne*. Paris : Seuil, 1990.

Madeleine Jost, *Aspect de la vie religieuse en Grèce*. Paris : SEDES, 1992.



**La personne humaine dans
l'œuvre de Carl Gustav Jung
Tome 1, Les Éditions du Désir**

[https://www.editionsdudesir.fr/
produit/la-personne-humaine-
dans-loeuvre-de-carl-gustav-
jung-didier-lafargue/](https://www.editionsdudesir.fr/produit/la-personne-humaine-dans-loeuvre-de-carl-gustav-jung-didier-lafargue/)



**La personne humaine dans
l'œuvre de Carl Gustav Jung
Tome 2 - Âme et spiritualité, Les
Éditions du Désir**

[https://www.editionsdudesir.fr/pr
oduit/personne-humaine-jung/](https://www.editionsdudesir.fr/produit/personne-humaine-jung/)

LA CRECHE DE L'ÈRE DU VERSEAU

par Annie Delcros



NB : Le mot crèche vient du vieux francique, langue originelle des Francs → Kripja / Krippe, signifiant mangeoire.

Voici la **crèche** qui évolue grâce à Chronos / Saturne, le Temps, laquelle crèche ressemble à celle de l'Ère précédente, qui fut **l'Ère des Poissons**, mais il est notoire de relever que la date de naissance du 25 décembre de « **l'Enfant Jésus** », n'est que la date conventionnelle établie par l'Église catholique, alors que **l'Ère du Verseau** (re)dévoile que **Jésus demeure à jamais en nous**, révélation qui fut faite par lui-même en son

temps, mais dont l'Église catholique s'est arrogé le droit d'être l'intermédiaire obligée, entre ses croyants / fidèles **et** Dieu.

Pour mémoire, rappelons que l'Église catholique a instauré la date de la naissance du Sauveur le jour de la fête païenne qui vénérât le retour de la montée de la sève du monde végétal, le 25 décembre, pour ainsi faire en sorte que les païens accordent plus aisément la vénération du Fils de Dieu à cette date.

Phénomène généralisé de par le monde au vu des temples païens, qui au fil du temps, furent remplacés par les édifices érigés pour célébrer les nouvelles croyances et vénération, sur les emplacements des points telluriques de la terre, où de grandes forces se font ressentir.

Il ne saurait être oublié non plus qu'à cette date les FF et SS dans les Loges M... célèbrent le rituel de la Saint Jean l'Évangéliste au solstice d'hiver, rappelant que les angoisses de la nuit se retirent face à la Lumière dont l'Humain est le Fils.

Revenons à "l'Enfant Jésus" demeurant en nous-mêmes :

Jésus a cité **dans l'Ancien Testament** :

« **Je vous le dis, vous êtes des dieux et fils du Très Haut** »

« **Christ demeure en vous** »

Règle d'Or de l'Évangile révélé → Nous sommes fondamentalement UN, chacun de nous étant une parcelle de l'Esprit Infini.

« **Entrer par la porte étroite, parce que large et spacieux est le chemin où les tièdes se complaisent en délaissant la lutte, l'éradication de son égo, le JE.** »

→ On doit livrer bataille à l'intérieur de soi-même.

C'est ainsi que le **djihad** (compris de manière totalement inversée par ceux qui pourraient être appelés trivialement les "*djihadistes exotériques, ignorants*" si belliqueux, pensant qu'il faut faire la guerre aux infidèles d'Allah) est la **guerre sainte intérieure et universelle.**

Cela se traduit par des efforts incessants, et ainsi lutter pour réussir à réduire, jusqu'à son anéantissement total, son petit moi, toujours ridicule et stupide, l'orgueil de sa personnalité, la gloire de son tout petit ego dont on est toujours si fier, tant aimé, dont on attache une infinie valeur, par rapport aux autres qui ne comptent guère, ou même qui ne sont rien aux yeux manquant d'être dessillés. Cela génère la guerre ou l'effroyable, consternante indifférence.

Ainsi l'amour de soi-même en excluant les autres, ou les réduisant à être moins que rien, n'est que le symbole de cette Ombre qui est en nous-même, voilant la divine Lumière (le Christos cosmique) qui est en nous.

Mais qu'est-ce donc Christos en nous ?

C'est la manifestation microcosmique, (c'est-à-dire celle de l'homme au sens universel) de l'énergie divine qui s'appelle **Kundalini** dans l'hindouisme, ou **Feu ophidien** en Occident.

Cette énergie qui prend racine en bas de la colonne vertébrale, monte par le Feu intérieur, jusqu'entre les deux sourcils par le canal central immatériel appelé **susumna**.

Observons d'ailleurs que dans notre squelette, réside **le sacrum** qui est un os issu de la fusion des **cinq vertèbres sacrées**. La jouissance des sens, précisément, est l'ébauche de l'éveil du **feu ophidien**, ou **kundalini**. Ainsi, pour résumer concrètement, cette énergie lovée au niveau du sacrum de l'être humain, l'**Énergie microcosmique** est le pur reflet de l'**Énergie macrocosmique** du :

« *Dieu sans forme, Innommable, Illimité* »

Le thème ancestral celtique est la **Légende du Saint Graal**, ou, en d'autres termes, **celui de la Légende arthurienne**, où les moult aventures, péripéties et autres des Chevaliers de la Table Ronde du Roi Arthur, sur leurs destriers « *aux sabots de vent* » leur permettent de franchir bien des obstacles, en partant à la « **Quête** » du Graal.

Ces aventures, certes exotériques, ne sont que le symbole de l'achèvement de la Réalisation de soi, celle-ci se traduisant par l'effacement absolu de sa personnalité qui se traduit en franchissant la

symbolique Porte étroite, qui est ouverte à tous, mais cependant fermée par le fait qu'on s'en interdit le passage, trahison de l'amour de soi-même.

De l'état de conscience existentiel, de la vie ordinaire, le franchissement de cette porte est révélateur de la vraie **Vie**, Celle du **Saint Graal** manifestée ou **Christos dévoilé**.

Ce qui devient plus clair quand l'enseignement de l'ancienne religion des murailles de la Foi, celle du catholicisme exotérique, nous parle de **Dieu notre Père**.

C'est ainsi que l'humain est appelé à développer l'Amour de tout ce qui vit, Vie vibrante au sein du monde minéral, végétal, animal, conduisant inexorablement au plus profond respect du grand Tout - car l'Energie ou Dieu, ou le Tao, ou bien d'autres termes encore dans d'autres cultures - se manifeste en toute chose, dans chaque atome.

Nous recevons l'appel à développer en nous cette Force irrésistible liée à cette phénoménale énergie cosmique, lovée en nous-mêmes, puisque Force et Amour relèvent de « l'ADN divin » pourrait-on dire.

ALLOCUTION DONNEE LORS DES JOURNEES PAPUS 2019

par Christian Guilbert

Chers amis de Papus, chères Sœurs, chers Frères,

La demande qui m'a été faite par notre Frère Emilio Lorenzo de m'exprimer sur le lien qui m'unit à Papus, comment je l'ai rencontré, ce qu'il m'apporte, en ce jour de commémoration du 103^{ème} anniversaire de sa désincarnation, me touche particulièrement. Evoquer Papus avec vous, chers Sœurs, Frères et amis, vous qui cheminez avec lui depuis de fort nombreuses années, vous qui le connaissez, sans aucun doute bien mieux que moi, et ici, devant sa sépulture où il repose auprès de son fils, le Docteur Philippe Encausse et de son épouse Jacqueline, m'emplit d'une grande émotion, d'autant que ma première commémoration ne remonte qu'à 2016. Je mesure aussi ma responsabilité dans cette lignée d'orateurs qui se sont succédé exactement à la même place depuis maintenant 63 ans. C'est en effet en 1956 que la revue L'Initiation fait état de l'hommage rendu à Papus par les membres de la Respectable Loge Papus de la Grande Loge de France, le 25 octobre 1956, au Père Lachaise, exactement 40 ans après sa désincarnation.

Je ressens, à cet instant, un lien encore plus fort avec Papus, mais aussi avec vous, puisqu'ici la même reconnaissance à son égard nous unit.

Pourtant, mon attachement à Papus n'a pas toujours été aussi fort. Les moments de recueillement sont souvent propices aux confidences. Alors, il est à la fois juste et important pour moi de le dire en ce lieu : ma première rencontre avec Papus n'a pas suscité un grand enthousiasme, et l'exprimer ainsi est un euphémisme.

Il y a maintenant de fort nombreuses années, qui se comptent même par dizaines, dans une autre vie pourrais-je dire, je suis tombé sur une photo de Papus. Vous savez, cette photo prise dans l'arrière-boutique de

la librairie du Merveilleux qui faisait office de salle de réunion des activités martinistes vers 1890. Cette photo où l'on voit Papus poser dans un décor martiniste combiné à des éléments égyptiens et d'autres encore, me fit plutôt penser, à cette époque, à un magicien dans une fête foraine. Quel manque de connaissance, de respect et surtout d'humilité ! Qui étais-je pour juger ainsi sans connaître et aussi rapidement ? Cette question je la pose aujourd'hui mais, à l'époque, elle ne m'a jamais effleuré l'esprit. Alors, je me suis détaché de cette photo de Papus pour regarder dans une autre direction. Aujourd'hui, j'ai l'assurance qu'à ce moment là, c'est plutôt Papus qui s'est détaché de moi.

Mais voilà, la Voie est tenace, ou plutôt généreuse. C'est avec une infinie bonté qu'elle peut nous offrir une seconde chance. C'est ce qui s'est produit il y a quelques années lorsque notre Frère Dimitri m'approcha pour me parler du martinisme, de l'Ordre Martiniste, du véritable Ordre Martiniste, celui créé par Papus m'a-t-il dit. Il s'agissait là - j'allais rapidement le découvrir - d'un signe de la Providence à plus d'un titre. Qu'il me soit permis ici de la remercier de nous avoir guidés, avec Anne, mon épouse qui allait devenir ma Sœur, vers l'Ordre Martiniste, vers Papus, vers vous.

Aujourd'hui, lorsque je regarde de nouveau cette photo, je ressens une admiration mais surtout une grande reconnaissance vis-à-vis de celui qui a tant œuvré pour que nous puissions mettre nos pas dans les siens et dans ceux de ses Maîtres.

Ce n'est donc que depuis le début de mon engagement récent au sein de l'Ordre Martiniste que j'ai commencé à découvrir Papus à travers son « Traité élémentaire de science occulte » écrit alors qu'il n'avait que 23 ans et qu'il fondait en même temps l'Ordre Martiniste. J'ai été impressionné, par le foisonnement des thèmes développés et par la force qui s'en dégage. Ce fut un peu comme pour la photo dont je viens de parler mais avec le regard ému d'aujourd'hui. La première lecture a été un peu difficile au regard de la multitude de thèmes abordés. Une deuxième lecture de points particuliers, puis des recherches plus ponctuelles au gré de mes travaux m'ont permis de mieux le comprendre ou plutôt de mieux recevoir ses propos inspirés, peut-être parce qu'ils entraient en résonance avec moi en cette période charnière de mon cheminement. C'est en effet à ce moment là que la relation à « plus haut que nous » a pris dans ma vie une dimension beaucoup plus profonde, et un propos de Papus a marqué un tournant décisif dans mon engagement spirituel. Je

souhaite le partager avec vous, il concerne le pardon. Voici ce que nous dit Papus : « Le pardon volontaire est donc bien la méthode d'appel à la Providence la plus merveilleuse qui nous ait été révélée ». Cette phrase extraite du chapitre sur l'ésotérisme du Pater Noster rappelle le lien intime qui existe entre le pardon volontaire, qui ne dépend que de nous, et la prière. Prière d'ailleurs si chère à Papus puisqu'il nous écrit, ici-même sur sa tombe, « La prière est un grand mystère et peut, pour celui qui perçoit l'influence du Christ, Dieu venu en chair, permettre de recevoir les plus hautes influences en action dans le Divin ». Maître Philippe, que Papus considérait comme son Maître spirituel, nous donne lui aussi une clé lorsqu'il nous dit : « Dieu n'est jamais loin de nous, c'est nous qui nous tenons loin de lui ». Peut-être un mot sur cette relation entre ces deux hommes de foi. Papus disait de Maître Philippe : « Il m'a appris à essayer d'être bon ; il m'a enseigné la tolérance envers tous et pour les défauts d'autrui ; la nécessité de ne pas dire du mal, la confiance absolue en le Père, la pitié pour la douleur des autres. Voilà pourquoi j'essaie de remuer un peu l'humanité, de répandre autour de moi quelques idées qui ne proviennent pas de mon cerveau et de propager les deux grandes vertus qui nous viennent du ciel : la Bonté et la Tolérance ». Puissent ces deux grandes vertus nous guider aussi dans notre cheminement et dans notre relation à autrui.

Un autre moment important dans ma découverte de Papus, a été le colloque du 22 octobre 2016 consacré au centenaire de sa mort. Après deux réunions de cercle, participer à ce colloque fut un grand moment. La qualité des intervenants, des chercheurs reconnus pour la qualité de leurs travaux, la diversité de leurs apports, mais aussi leur complémentarité, m'ont permis de cerner un peu mieux notre Maître, de mesurer la portée de son œuvre et la force de l'engagement dont il fit preuve dans ce monde.

Sur son engagement, je souhaite élargir mon propos initial en y intégrant des éléments de la conférence d'hier, qui entrait également dans le cadre de ces journées Papus. Jean-Marie Fraisse, historien, est intervenu sur l'action de Gérard Encausse et de Nizier Philippe, Maître Philippe de Lyon, dans les coulisses de la grande Histoire, de la France à la Russie : « Deux Français à la cour de Russie et au cœur de l'alliance franco-russe ». Lors de cette conférence, Jean-Marie Fraisse nous a fait le plaisir de traiter, notamment, l'épisode qui a vu Papus et son maître se rendre à la cour de Russie au tout début XXème siècle. Pour cet épisode important de l'Histoire, le conférencier nous a également fait découvrir une facette méconnue de Papus lorsqu'il signait, sous le pseudonyme Niet, dans le

journal de L'Echo de Paris, des articles très engagés politiquement et lourds de sous entendus sur des événements dramatiques de l'époque.

Son large engagement, et les actes qui ont conduit à sa désincarnation suscitent chez moi le plus grand respect. Papus était médecin-chef d'une ambulance et à ce titre il soigna avec autant de dévouement les soldats français et allemands. Par l'abnégation dont il fit preuve, au front tout comme dans son activité civile de médecin en soignant tous ceux qui se trouvaient en détresse physique ou morale, il quitta de monde en ce jour du 25 octobre 1916, sur les marches de l'hôpital de La Charité, un nom qui lui allait si bien, illustrant de la plus belle manière ces versets du Lévitique et de Matthieu : « *Tu aimeras ton prochain comme toi-même* ». Cet engagement de Papus, homme de cœur, de devoir et d'action - selon les mots de Philippe Encausse - nous montre, ô combien, la recherche spirituelle n'a de sens que si elle est mise au service des autres. Papus ne nous disait-il pas : « *Dieu nous a créés pour que nous accomplissions en lui la spiritualisation du Néant* » ?

Nos liens avec nos Maîtres passés, avec ceux qui guident nos pas, se renforcent encore lorsque nous avons la chance de ressentir leur présence à travers un objet ou dans un lieu. Pour illustrer ce point, je souhaite partager avec vous deux expériences.

La première se renouvelle très régulièrement à chaque fois que je pénètre dans le temple de l'Ordre Martiniste de Paris. Lorsque je vois, que je touche ce fauteuil sur lequel Papus était encore assis en ce matin du 25 octobre 1916, je ressens sa présence émouvante.

La seconde expérience remonte à la Convention de Lyon de 2018, ou plutôt en marge de la Convention. Un petit groupe avec Emilio, Maria, Thierry, Anton et son épouse Natalia, Sylvana et Anne, nous sommes allés jusqu'au Clos Landar, propriété de la famille de Philippe de Lyon, sur la commune de l'Arbresle à une vingtaine de kilomètres de Lyon. Le Clos Landar est la belle propriété dans laquelle Maître Philippe recevait ses proches, dont Papus. Grâce à Anne, nous savions qu'il était possible d'y accéder assez facilement, sans aucune effraction, bien sûr. Même si nous ne l'exprimions pas ainsi, portés par notre ferveur, nous étions des pèlerins et nous allions nous recueillir sur un lieu encore animé.

Nous avons tous en tête cette photo de Maître Philippe entouré de fidèles disciples, Papus, Marc Haven, Paul Sédir, ainsi qu'un jeune

martiniste, Pierre Bardy. Nous sommes entrés dans le jardin de la propriété comme nous l'aurions fait dans un lieu saint. D'ailleurs nous entrions dans un lieu saint, avec respect et solennité afin de retrouver la présence de Maître Philippe, mais aussi celle de Papyrus. Chacun a découvert le jardin de la propriété, selon ce qu'il ressentait, puis s'est uni par le cœur avec les maîtres du lieu, et c'est tout naturellement que nous nous sommes retrouvés sur les marches du perron dans la même pose que nos Anciens, et c'est tout aussi naturellement qu'Emilio s'est retrouvé à la même place que celle occupée par Papyrus plus de 120 ans auparavant. Je mesure encore aujourd'hui la chance qui a été la nôtre ce jour là de vivre cet instant unique, d'être présents à cet endroit de transmission entre Maître Philippe et Papyrus. Ce fut un vrai cadeau.

Comme très souvent, lors d'un pèlerinage, chacun rapporte un souvenir. Pour quelques uns ce furent des photos, une pierre, un morceau de bois ; pour moi, ce fut un petit morceau détaché d'une marche cassée du perron. Pour une Sœur, ce fut une jeune pousse de pervenche aperçue parmi les broussailles qu'elle arracha précautionneusement et qu'elle replanta à son retour, on l'imagine aisément avec beaucoup d'amour, sur sa terrasse parisienne. La pousse a bien pris, s'est développée, mais sans toutefois fleurir. Or, le Dimanche des Rameaux de l'année suivante un unique bouton de fleur apparut. Le Dimanche des Rameaux, jour où des fleurs, des prières, des demandes ou remerciements, viennent mourir auprès de la tombe de Maître Philippe, et ce jour-là une petite pervenche bleu-mauve s'est ouverte sous les rayons du soleil de Paris. Elle dura quelques jours. Notre Sœur la laissa faner sur place, incapable de la couper. C'était un cadeau de la nature. Depuis, cette plante, qui continue de pousser, n'a plus fleuri. Ce matin, je devrais plutôt dire n'avait plus fleuri car notre Sœur vient de me dire qu'avant-hier une deuxième fleur avait fait son apparition. Touchée par cette nouvelle floraison la veille des journées Papyrus, notre Sœur, nous l'imaginons bien, l'a coupée religieusement juste avant de nous rejoindre, l'a apportée jusqu'ici avec le plus grand soin, puis l'a délicatement posée il y a juste quelques instants sur cette tombe. A chacun d'attribuer à cette petite pervenche et aux dates de ses deux éclosions, un sens ou un message.

Chers amis, chères Sœurs, chers Frères, je suis très heureux d'exprimer devant vous la joie qui est la mienne aujourd'hui de cheminer sur la voie qui nous a été ouverte par Papyrus, qui m'a été ouverte par Papyrus. C'est avec une profonde gratitude que mon cœur reçoit l'Esprit de ce que notre Maître nous a transmis. Mais ce présent m'oblige car il n'est pas que

pour moi. Il implique que je sois, sans cesse, son serviteur pour que, selon les propres mots de Papus, je répande partout la Lumière que j'ai reçue.

Chers amis, chères Sœurs, chers Frères, merci pour votre écoute.

Christian Guilbert
Le 27 octobre 2019



JULES DOINEL ET LA RENAISSANCE DE L'ÉGLISE GNOSTIQUE

Jules Doinel ressuscite pour nous l'Église de Jean, l'Église ésotérique, l'Église gnostique. Et celle-ci fut terriblement persécutée par l'église exotérique, celle de Pierre. Jules Doinel écrit dans un style très pur et d'une grande beauté. Malgré les schismes, nombreux, toutes les églises gnostiques récentes dérivent de lui.

Nous allons suivre pas à pas sa découverte de la Gnose jusqu'à la création de son Église gnostique. Car ce récit, il le fit vivre, presque en temps réel, aux lecteurs de la revue *L'Initiation* de 1889 à 1895.

Dans cette deuxième partie, nous présentons les articles suivants :

- Lettre à M. Ad. Franck *L'Initiation* - avril 1891
- Gnose Civaïte *L'Initiation* - juin 1891
- La Gnose et l'Inquisition *L'Initiation* - août 1891
- Les Philosophumena *L'Initiation* - août 1892
- La Gnose Ophite ou Naassénienne *L'Initiation* - août 1892
- Les Philosophumena *L'Initiation* - septembre 1892
- Études gnostiques *L'Initiation* - janvier 1893
- Études gnostiques *L'Initiation* - février 1893
- Hélène Ennoia *L'Initiation* - mars 1893

La Rédaction

Lettre à M. Ad. Franck

Sur la préface du *Traité de Science occulte*

TRES ILLUSTRÉ MAÎTRE,

Vous venez d'écrire, en tête du dernier numéro de *l'Initiation*, des pages d'une admirable doctrine où je sens palpiter le cœur de mon maître VALENTIN. Permettez-moi de vous remercier et de vous dire tout ce que m'inspirent ces hautes pensées formulées en si peu de lignes. Je partage entièrement vos idées sur la science occulte, « pure idole », comme vous le dites si justement quand on veut l'affranchir des conditions imposées à la science ordinaire.

Mais vous reconnaissez une véritable science dont Papus a tracé les éléments dans son TRAITÉ, et vous répudiez comme lui, comme nous tous, l'idée positiviste des phases de l'esprit humain passant de la théologie à la métaphysique et de la métaphysique à la science.

Vous parlez ensuite de l'ésotérisme que, comme vous, je préfère appeler le MYSTICISME, car c'est le nom historique et exact qu'il devrait porter. Vous ajoutez que vous n'êtes pas un mystique. Quiconque vous a lu, médité, compris, sait et sent que vous êtes l'un des plus grands mystiques de ce siècle. Nul en effet, mieux que vous, n'a subi la touche divine, la pénétration divine ; nul n'a mieux rendu « Dieu sensible au cœur ». La phrase où vous dites : « On ne connaît pas Dieu, on ne le possède pas, et l'on n'est pas possédé par lui, tant qu'on ne va pas au fond des choses..., dont il est la suprême réalité, la dernière essence... », est une phrase de haute mysticité et définit le mysticisme lui-même.

Or, nous sommes entrés dans ces profondeurs, nous tous les rédacteurs de *l'Initiation*, de *l'Étoile*, de *l'Aurore*, etc. Et, parmi toutes ces formes du mysticisme que nous avons évoquées, vous avez bien voulu sans doute reconnaître celle de la GNOSE VALENTINIENNE. C'est en son nom, très illustre maître, que je vous remercie.

Vous connaissez sa théorie mieux que nous. Permettez-moi de vous dire comment nous concevons sa pratique...

Dieu est amour, a dit saint Jean. Et c'est comme amour que nous concevons Dieu. Nous estimons que le dévouement est le culte par excellence. Et nous préférons la pratique de la charité à la science même de la Gnose. Il est vide, il est vain de discuter sur le Plérôme, si l'on manque de l'amour qui fait que l'on plaît au Plérôme. Cet amour Infini a prescrit à l'Éon Jésus sa mission dans le monde où il est descendu avec son corps astral pour sauver et délivrer Achamoth exilée et déchue. Les Gnostiques, à son exemple, doivent mettre, avant tout, l'amour, — non pas l'amour égoïste, mais l'amour d'autrui, l'amour de sacrifice, l'amour désintéressé.

Quand l'ASSEMBLÉE sera formée, je lui proposerai donc pour premier but non pas l'enseignement, mais l'apostolat. Je leur dirai : Allons vers les pauvres, vers les tombés, vers les malades, vers les méchants, ces malades par excellence. Soignons les corps et sauvons les âmes. Veillons sur l'enfant, l'enfant martyr surtout, le pauvre petit être torturé par les parents indignes et par les exploiters infâmes. Et nous inscrirons sur notre drapeau ce seul mot qui renferme Dieu lui-même et son Plérôme sacré : AMOUR !

Ce sera là, selon votre parole, un APPEL AU SÉRIEUX DE LA VIE.

Puissions-nous faire servir ainsi l'antique foi des Valentin, des Basilide, des Marcion et des Paul au progrès du monde moderne et au bonheur des hommes ! Puissions-nous accomplir ainsi la LOI ET LES PROPHÈTES et nous rendre dignes de sympathies comme les vôtres.

T Jules, évêque de Montségur.
(JULES DOINEL.)

La Gnose Civaïte

I

En lisant l'article de M. Sènâthi-Ràja, sur la secte civaïte dans le septième tome du *Musée Guimet*, j'ai été frappé de l'analogie profonde qui existe entre le dogme du Civaïsme et la très sainte Gnose. On me permettra de l'exposer ici. La vérité est une, et ses formes multiples ; ses manifestations différentes suivant les temps et les lieux ne font que recouvrir l'identité de sa divine substance. Ce n'est pas tel ou tel système gnostique que nous allons comparer au Civaïsme philosophique, mais la Gnose elle-même dans son essence générale qui fait le substratum de toutes les écoles, depuis Simon le Mage jusqu'aux Cathares du moyen âge et aux Pneumatiques contemporains.

II

Sènâthi-Ràja nous dit que le Civaïsme admet trois principes éternels qui sont la chose en soi. C'est le Trî-padârtha, à savoir Dieu, les âmes et la matière (Patit, Pasu, Pâsa). Pati est Civam. Il remplit l'Univers, dont cependant il ne fait pas partie. Il est immuable. Il est uni à l'âme, sans être l'âme. Ni la pensée, ni la parole ne peuvent l'atteindre, la grâce seule (Kripa) permet à la *Sagesse* de l'âme de le comprendre. Il est la raison des choses et le principe de l'Être. De cet Être suprême émanent cinq Pancha-Karshâs : le créateur (Brahma), le conservateur (Vishna), le reproducteur (Rudra), l'enténébrateur (Mahêsura), l'illuminateur (Sathâ-Civam).

La Gnose, à son tour, nous enseigne la coexistence de Dieu (*l'Abîme*), de l'âme et de la matière. Le père, le premier Éon, remplit tout sans faire partie du tout. Il est incompréhensible et ineffable. Mais *Sophia*, portée sur les ailes de Pneuma-Agion, et aidée par Christos, peut remonter à lui. L'abîme est la source des émanations. L'émanation est le principe fondamental de la Gnose comme elle paraît l'être du Civaïsme.

L'âme, dans le dogme indouiste, est éternelle, indestructible. Trois éléments la composent : Anavam, *l'activité* ; Karmam, le principe de *cause et d'effet*, analogue au principe de la raison suffisante de Schopenhauer ; Mayâ, la matière inerte. Civam, pour délivrer et purifier les âmes des attaches impures de la matière, les fait passer dans le cercle des transmigrations, des existences successives. Il les amène ainsi à lui, anéantissant pour elles la naissance, la douleur et la mort. L'union divine se nomme Muhkti. L'âme se joint à Civam sans pourtant devenir Civam. C'est l'*Advaida*, l'unité dans la dualité.

Qui ne reconnaît dans cette admirable doctrine la conception de la Gnose valentinienne ? Qui ne reconnaît, dans ces *attaches impures* de la Pâsa, les appendices de l'âme du dogme basilidien ? Enfin, qui ne reconnaît le Plérôme dans le Muhkti ? On croirait les deux enseignements calqués l'un sur l'autre.

Le Civaïsme reconnaît trois classes de Pâsas. Le gnosticisme proclame trois classes d'hommes : les Pneumatiques, les Psychiques, les Hyliques. Ici encore l'analogie est surprenante.

IV

Je tenais à signaler cette ressemblance de la Gnose avec le Civaïsme. Elle est profondément consolante pour nous. La Gnose indouiste confirme la Gnose chrétienne. Le vieux Dravida parle comme Basilide et pense comme Valentin, comme Marcos, comme Bardesane.

« Il n'y a qu'un Dieu. Sa révélation est une ! » dit une poésie civaïte. Et le poète ajoute : « Ceux qui créent des disputes en disant qu'il y a quatre Védas, six religions et un grand nombre de Dieux, sont destinés à l'incendie infernal ! »

Ce qui revient à dire avec cette belle *Revue Théosophique* de Mme la comtesse d'Adhémar — revue, hélas ! malheureusement disparue — :
IL N'Y A PAS DE RELIGION PLUS ÉLEVÉE QUE LA VÉRITÉ.

T Jules, évêque gnostique de Montségur,
JULES DOINEL

La Gnose et l'Inquisition

La Congrégation de l'*Index* et l'*Initiation*

I

Un décret de la congrégation de l'*Index*, du 14 mai 1891, promulgué par le cardinal Mazzella et contresigné par le frère Hyacinthe Frati, de l'ordre des frères prêcheurs, affiché le 21 sur les murailles du Vatican par le signor Vincenze Benaglia, vient de proscrire l'*Initiation* et d'en interdire la lecture, sous les peines canoniques. Il enjoint également d'en déferer les exemplaires à l'inquisition.

Il est fâcheux que les circonstances ne permettent pas à Nosseigneurs les Éminentissimes cardinaux d'en déferer les rédacteurs aux bûchers du saint Office.

C'est très fâcheux et c'est dommage.

Maintenant, il me revient de bonne source, que la Gnose a l'honneur d'être pour quelque chose dans les condamnations de la revue.

II

Deux rapports spéciaux auraient été adressés au saint Office, l'un contre la revue et ses éminents rédacteurs, son directeur Papus et ses tendances *sataniques*, l'autre contre la résurrection du Gnosticisme albigeois et cathare.

Je dois parler de ce qui me regarde. On a signalé au pape deux dangers, l'un qui menace la foi, l'autre qui menace la hiérarchie.

Celui qui menace la foi, c'est la renaissance de la Gnose de Simon le Mage, de Valentin, de Basilide, de Marcion, de Markos, de Bardesane, de Manès, d'Étienne d'Orléans et de Guilhabert de Castres : L'HÉRÉSIE DUALISTE ET ÉMANATIONNISTE.

Celui qui menace la hiérarchie, c'est la reconstitution de l'épiscopat gnostique et de l'assemblée albigeoise, ou cathare, avec un siège épiscopal défini, MONTSÉGUR.

III

Je ne discuterai pas l'accusation d'hérésie. L'Église romaine entend par là toute doctrine qui n'est pas conforme à la sienne. Et comme l'Église romaine se croit et se dit l'*unique* dépositaire de la vérité et de l'absolue certitude, elle traite logiquement d'hérésie et d'erreur tout ce qui contredit ses dogmes. Seulement, elle oublie de montrer qu'elle possède l'absolue certitude et la vérité. A son *non possumus* nous opposons le nôtre. Nous prétendons posséder — non pas l'absolue vérité — mais la tradition ésotérique qui interprète la vérité. L'Église romaine possède les mêmes sources de lumière que nous, elle ne les connaît pas. Elle est extérieure ; nous sommes intérieurs. Elle a la LETTRE ; nous avons l'ESPRIT. L'Évangile est pour ses docteurs lettre close. C'est bien. Il n'y a pas lieu de discuter avec un sourd, ni de promener un flambeau sous les yeux d'un aveugle. Il y a longtemps qu'il a été dit : « IN PROPRIA VENIT ET SUI EUM NON RECEPERUNT. »

IV

A l'*Hérésie*, l'Église romaine a opposé, selon les temps, des remèdes différents. Hors du pouvoir, elle a réclamé pour elle-même la liberté. Au pouvoir, elle a refusé la liberté et sa tactique n'a jamais varié.

Au moyen âge, elle était puissante et redoutable. La Gnose fut donc persécutée. Le martyrologe est long. Il est dans toutes les mémoires cultivées. Le bûcher éclaira de sa flamme lugubre, des siècles d'odieuse terreur. L'*in-pace*, l'*emmurade* étouffèrent les cris et les pleurs des intimes. La Mort, l'ange noir de l'Apocalypse, plana sur le monde chrétien.

Un seul mot résume ces horreurs : l'INQUISITION !

O martyrs qui priez pour les bourreaux, évêques albigeois et chevaliers, humbles femmes, doux vieillards, jeunes filles et enfants dont

ma ville épiscopale vit l'agonie, du sein du colossal bûcher qui dévorait vos corps de chair, vous vous élançâtes, comme des colombes du Paraclet, vers les sommets lumineux de l'Infini, vers les abîmes du Plérôme ! Animez-moi de votre force et de votre vertu. Illustre prédécesseur d'un successeur indigne de vous, Bertrand d'En-Marti, évêque de Montségur, encouragez-moi et priez pour moi !

V

Le rétablissement de la hiérarchie gnostique albigeoise est gênant pour la curie romaine. Un évêché qui remonte aux temps apostoliques ne peut que la troubler et l'inquiéter. La chaîne brisée depuis le XIV^e siècle vient d'être renouée. Que sera-ce quand le développement de la doctrine nécessitera la création de plusieurs sièges ? La Gnose est en voie de formation. Il n'est pas possible que les sièges de Toulouse, de Béziers, de Castres, de Milan, de Constantinople, de Bulgarie ne soient pas prochainement relevés ? Dès que les assemblées seront composées, nous les prierons instamment de désigner leurs candidats au sacre apostolique. Des obstacles momentanés empêchent encore la réunion du concile. Nous ferons tout notre possible pour les écarter.

Il ne se peut que l'idée pour laquelle tant de martyrs sont morts, demeure improductive ; et nous savons que notre grand monde féminin cache dans ses salons et ses retraites mystiques, plus d'une noble et courageuse émule des Esclarmonde de foi et des Maximille. Il en sera, du reste, ce que voudra le Paraclet.

Pneuma-Agion souffle où il veut et ce n'est pas à nous à lui fixer le jour et l'heure.

VI

Telles sont les réflexions que nous a suggérées le décret des Eminentissimes. Nos frères de l'*Initiation*, de l'*Œuvre*, de l'*Étoile* ne nous feront pas défaut quand le moment prédestiné sera venu. Cette espérance repose dans notre sein. En attendant, nous levons les yeux, comme les martyrs d'Orléans, vers les collines éternelles, d'où nous viendra notre secours.

Levavi oculos meos ad montes.

Quand la douce et héroïque femme Slave de 1016 vint dans cette cité d'Orléans, elle n'avait aucune richesse, aucune force, aucun appui, sauf celui de l'Éon CHRISTOS ; et cependant elle y bâtit cette glorieuse église gnostique dont le bûcher a consacré les vertus et la gloire. Ce qui a été fait au moyen âge peut se refaire de nos jours.

Quant à nous, assis sur cette chaire de Jean qui a reçu les promesses de la durée mystique, nous attendons avec foi le jour établi du Plérôme, pour reconstruire Jérusalem.

T JULES, évêque de Montségur.
(JULES DOINEL.)

ÉTUDES GNOSTIQUES

Les Philosophumena

HISTOIRE DU LIVRE

I

En 1840, Mynoïdes Mynas, grec érudit, reçut du ministre de l'Instruction publique, Abel Villemain, la mission d'explorer les manuscrits conservés ou enfouis dans les monastères de son pays. L'habile explorateur découvrit deux ans plus tard le précieux codex des *Philosophumena* et le déposa à la Bibliothèque Royale. Un Helléniste, M. Miller, étudia le manuscrit et le publia à Oxford, en 1851, sous le nom d'*Origène*.

Cette attribution attira les observations de la critique. Le premier qui entra en lice fut M. Jacobi. Dans une série d'articles publiés à Berlin, du 21 juin au 29 juillet 1852, ce savant sembla désigner Hippolyte, évêque de Porto, martyr et docteur de l'Église romaine, comme auteur des *Philosophumena*, et cette opinion fut embrassée et propagée par Bunsen et le docteur Wordsworth, chanoine anglican de Westminster.

Une troisième hypothèse soutenue dans *Theologian Review*, désigna le prêtre romain Caius.

En France, l'abbé Jallabert nomma Tertullien, mais son opinion, vivement combattue, tomba d'elle-même. En somme, on ignore le nom de l'auteur des *Philosophumena*.

II

Peu importe, du reste. L'importance de ce recueil réside dans les révélations qu'il renferme. Écrit par un orthodoxe naïf et fanatique, il n'en contient pas moins l'exposé des doctrines des grandes écoles gnostiques. Des points laissés dans l'ombre par Irénée, Épiphane et Clément d'Alexandrie, sont éclaircis par ce livre étrange. Simon le Mage

y apparaît dans tout l'éclat de sa profonde et magnifique théorie. Les systèmes de Valentin et de Basilide sont exposés avec un enchaînement merveilleux. On verra, en outre, quelle clarté le compilateur ennemi a jetée sur les dogmes des Séthiens, des Péraïtes, des Naasséniens, de Noëtus, des Dociètes, de Marcion, des Elchasaïtes, etc.

Le manuscrit est en papier assez semblable à du parchemin. Sa forme est quadrangulaire. Il compte 137 feuillets. Un copiste du nom de Michel l'a transcrit au XIV^e siècle sur un original disparu. Michel n'a transcrit que huit livres sur dix. Le manuscrit est tronqué au commencement. Il lui manque quatre feuillets.

Nous nous proposons de faire connaître aux frères Initiés et aux lecteurs de cette Revue, tout ce qui, dans les *Philosophumena*, a trait à la très sainte Gnose, sous toutes ses formes.

III

Auparavant, donnons une idée matérielle de la division de l'ouvrage.

Nous nous servons pour cet objet de la belle édition publiée en 1860, par l'abbé Patrice Cruice et imprimé par ordre de l'Empereur, à l'Imprimerie Impériale, format in-8, 49 pages de prolégomènes, 548 pages de texte et de tables. Le texte grec est accompagné d'une traduction latine, défectueuse quelquefois, barbare le plus souvent. Mais le texte est bien établi et les notes contiennent des variantes et des observations sagaces. Il faut se méfier des prolégomènes, dépourvus de liberté critique et entachés de préventions regrettables contre tout ce qui n'est pas absolument romain.

M. Cruice avait publié, auparavant, en 1853, chez Périsse, des études sur les *Philosophumena*. C'est particulièrement un ouvrage de controverse passionnée et d'apologétique bizarre sur les commencements de l'Église romaine et les accusations que l'auteur des *Philosophumena* élève contre le pape Calliste, dont il fait un disciple de Noëtus, de Cleomène et de Théodote. Il y a apparence que l'auteur inconnu, contemporain de ce pape, en savait plus que M. Cruice là-dessus. Mais passons. Cela ne nous regarde pas.

Ceci posé, entrons en matière.

Le premier livre (pages 1 à 52) contient la réfutation des hérésies. Les systèmes de Thalès, Pythagore, Empédocle, Héraclite, Anaximandre, Anaximène, Anaxagore, Archelaüs, Parménide, Leucippe, Démocrite, Xénophane, Ecphantos, Hippon, Socrate, Platon, Aristote, des Stoïciens, d'Épicure, des Académiques, des Brachmanes, des Druides, d'Hésiode sont passés en revue, plus ou moins brièvement. On comprend que l'auteur donne la philosophie antique comme base à toutes les hérésies.

Ce premier livre a révélé des fragments, jusqu'alors inconnus, des philosophes grecs, principalement des Idéalistes.

Les deuxième et troisième livres manquent. Le quatrième livre (pages 53-136), expose les doctrines des astrologues, des mathématiciens, la divination par le visage, la magie, la divination par les astres, l'art des nombres. Il est précieux à consulter, et je le recommande à notre frère Papus.

Le cinquième livre (pages 138-241) nous conduit en pleine Gnose. Naasséniens, Pérates, Séthiens, Justin le Gnostique, nous y révèlent leurs systèmes. Le cinquième livre sera complètement analysé pour *l'Initiation*.

V

Le sixième livre (page 242-332) est consacré à nos maîtres Simon le Mage et Valentin. Il parle aussi des systèmes de Secundus, Ptolémée et Héracléon, de Markos et de Colarbase. Il va sans dire que ce livre nous arrêtera longuement.

Avec le septième livre (pages 333-395), nous aurons à parler de notre maître Basilide, de Saturnilos, de Méandre, de notre maître Marcion, de Carpocrate, de Césinthe, des Ébionéens, de Théodote, de Cerdon, de Lucien le Gnostique et d'Apelles.

Le huitième livre (pages 396-243) est consacré aux Docètes, à Monoïmos, à Tatien, à Hermogène, à notre maître Montan et aux prophètes Priscella et Maximilla.

Dans le livre neuvième (pages 424-483) sont exposées les doctrines de Noëtus, du pape Calliste d'Elchazaüs.

Enfin, le dixième (pages 474-524) est comme un résumé des réfutations de l'auteur. Réfutations d'une faiblesse véritablement enfantine. L'auteur des *Philosophumena* expose admirablement la Gnose et la réfute très mal. L'exposition nous suffit.

ÉTUDES GNOSTIQUES

Les Philosophumena

PREMIÈRE SECTION

Le Gnose Ophite ou Naassénienne

I

Le mot hébreu *Naas*, signifie serpent. Les gnostiques naasséniens lui empruntèrent leur nom. Vulgairement, on les appelle les Ophites. L'auteur des *Philosophumena* prétend qu'ils se vantaient de connaître les PROFONDEURS.

Leur doctrine en effet était profonde de symbolisme. Ils établissaient pour premier principe l'HOMME IDÉAL et le fils de cet homme. Cet homme, type à la fois mâle et femelle, portait le nom mystique d'Adam. Un très beau fragment de leur hymne d'adoration nous a été conservé : « De Toi vient le Père (la Paternité) ; par Toi est la Mère (la Maternité). Gloire à leurs noms immortels ! Père des Éons (ou plutôt : générateur des Éons) ! Citoyen céleste ! Homme par essence (Homme au grand nom) ! »

Cet homme-type devient triple. Il est intelligible, psychique, terrestre. Le connaître, c'est connaître le Divin. Les Naasséniens avaient un axiome fondamental : « Le commencement de la perfection, c'est de connaître l'HOMME. Connaître DIEU est la perfection absolue. »

II

Or cet homme-type, l'HOMME EN SOI, se manifeste dans Jésus, fils de l'Éon Miriam (Marie). Et la triple essence de cet homme-type fit entendre sa triple parole par l'organe angélique du Seigneur. C'est

pourquoi cette triple parole, ce Logos triple, créa trois églises : l'Angélique, la Psychique, la Terrestre. A chacune de ces Églises, la Gnose donne un nom mystérieux : l'ÉLUE, l'APPELÉE, la CAPTIVE.

Les Naasséniens disaient tenir ces dogmes de Jacques, frère du Seigneur, par le canal de la femme apostolique, Marianne. Leur Adam symbolique renfermait en soi toute paternité.

Que pensaient-ils de l'âme ? L'âme était triple comme l'Homme supérieur et comme l'Église. Cette triplicité ne rompait cependant pas son unité. Une par essence, triple par manifestation. L'âme est la cause de la création ; en effet, elle est la substance de tout ce qui vit. Elle renferme en soi le principe nutritif, comme âme terrestre. Les pierres elles-mêmes, les minéraux ne s'accroissent que par l'âme ; et l'âme a pour lien entre les choses et elle, le DÉsir, cet obscur besoin qui fait que les choses la demandent et qu'elle se répand dans les choses.

Tout aime. Tout s'unit. Tout se meut par l'insatiable Désir. Tout ce qui est dans le ciel, dans la terre, au-dessous de la terre, est amoureux de l'âme et réclame ses embrassements féconds, son accouplement mystérieux et sublime.

III

C'est l'Aphrodite des Hellènes que le mystique Adonis presse sur sa poitrine nue, dans la fusion des germes, des idées et des forces. Attis émasculé figure la nature privée des joies ineffables de la connexion avec l'âme. Virgile a dit aussi dans un vers inspiré : *Mens agitat molem et magno se corpore miscet*. Ce mélange de l'âme et du monde, qu'il soit intellectuel ou terrestre, s'idéalise dans le Grand ANDROGYNE éternel, le MAS-FEMINA divin.

Quand Isis cherche les parties sexuelles d'Osiris, elle représente le principe féminin séparé du principe mâle. Et le principe mâle, Osiris, a l'eau pour emblème, parce que l'eau est féconde et qu'elle figure le germe générateur, la semence. Isis fait sept voyages dans cette recherche, parce que les sept planètes roulent dans leurs sept sphères éthérées figurant l'universalité des choses. Isis tombe et se relève sept fois. L'Écriture dit : « Le Juste tombera sept fois et se relèvera sept fois. »

Les Naasséniens honoraient les images des sexes. Le Lingam représentait pour eux le flambeau de la vie. Quelquefois, ils lui donnaient le nom d'Iadalbaoth ! le Demiurge, et le père du Cosmos.

« Il a dans ses mains, chantaient-ils, une verge dorée, merveilleuse, douceur pour les regards et tirant les morts de leur sommeil. »

Les morts sont ici les puissances féminines assoupies.

IV

L'Adam typique androgyne, *mas-femina*, a pour emblème l'Océan, abîme des énergies, soulevé par la collision de ses flots, tantôt jusqu'au ciel et tantôt jusqu'aux profondeurs insondées.

L'Océan qui s'affaisse dans les gouffres inférieurs est l'image des émanations d'En Bas. L'Océan qui monte vers les astres, en gonflant ses lames comme des mamelles érigées, est l'image des générations d'En-Haut, « les fils de l'altissime ». Les générations sont périssables ; celles d'En-Haut sont éternelles. « Ce qui est né de la chair est chair. Ce qui est né de l'Esprit est Esprit. »

Trois mots de mystère servaient aux initiations naasséniques. C'étaient, *Caulacau*, *Saulasau* *Zaesar*. Le premier s'appliquait à l'Adam supérieur, le second à l'Adam terrestre, le troisième à ce Jourdain mystique, fleuve de la Séparation qu'il fallait franchir pour passer de Bas en Haut, la MORT.

C'est l'eau de ce fleuve que Jésus changea en vin, changeant le Transitoire en Éternel, la Mortalité en Immortalité. « O Mort ! Où est ta victoire ? O Sépulcre ! Où est ton aiguillon ? »

V

Les Naasséniens paraissent avoir emprunté leur initiation aux mystères de Samothrace. Samothrace possédait, disaient-ils, le secret ineffable de l'Adam-Principe. Dans les temples cachés, il y avait leurs simulacres. C'étaient deux hommes nus dont le lingam était droit et dont

les mains se tendaient vers les astres. Ils figuraient l'aspiration aux générations supérieures.

Ces deux images figuraient encore l'Adam type, et l'Adam de Renaissance, c'est-à-dire l'homme terrestre sublimé et purifié d'après la ressemblance de son principe divin. L'homme devenait ainsi le Corybante sacré. « Élevez-vous, portes éternelles, et le roi de gloire entrera ! » La voie d'émanation est l'échelle sainte que Jacob vit en songe dans les plaines arides de la Mésopotamie. *Mésopotamie* symbolise le grand fleuve des générations qui émane du premier principe. « Oh ! Que ce lieu est terrible, dit le Texte. C'est vraiment la maison de Dieu et la porte du ciel ! » Et le Seigneur Christos ajoute : « Moi, je suis la porte véritable ! »

De là découlait la théorie de la résurrection. L'homme, en renaissant, devient Dieu. Il meurt par la génération humaine, il revit par l'émanation divine. Le parfait gnostique comprend seul ce mystère.

VI

C'est pourquoi l'esprit demeure seul. Et cet Esprit, c'est Dieu. Il faut l'adorer « non sur cette montagne, non dans Jérusalem », mais en esprit. Là où est l'Adam-Eve, là est l'Esprit. Il a mille noms. Il est mille lumières. Il brûle comme un feu inextinguible. Il est le Logos de l'Amour. Il est à la fois SCIENCE et AMOUR ; il révèle la PUISSANCE. Il est la racine des pensées et des éons. Il renferme le compris et le non compris, l'être et le non-être, l'engendré et le stérile, les ans, les mois, les jours, les heures. Il est le point indivisible. Il a pour signe graphique : le *Naas*.

A son honneur, les Naasséniens chantaient des hymnes dont voici le plus beau :

- «La loi de génération est l'intelligence première !
- «Le Chaos naquit de sa semence répandue.
- «L'âme émergeant, lumineuse, du Chaos,
- «L'âme, revêtue de la forme fluide des ondes, lutte contre la mort et la douleur.
- «Tantôt elle plane dans la clarté.
- «Tantôt elle pleure dans la fange (des sens).
- «Elle gémit et jouit.

« Elle sanglote et raisonne.
« Elle dirige et s'éteint.
« Elle erre dans le labyrinthe des formes.
« Mais Jésus dit : Regarde, ô mon Père !
« Regarde les luttes du mal !
« L'homme cherche à fuir ce dur chaos.
« Il ne sait comment le franchir.
« Pour aider l'homme, tu m'as envoyé !
« Je suis descendu, porteur de ton sceau.
« J'ai traversé tous les Éons.
« J'ai découvert tous les mystères.
« J'ai révélé la forme du divin.
« J'ai enseigné les lois de la sainteté.
« J'ai enseigné la GNOSE.

Jules DOINEL.

ÉTUDES GNOSTIQUES

Les Philosophumena

DEUXIÈME SECTION

LA GNOSE DES PÉRATES

I

A part Théodoret, dans ses *Hæreticæ fabulæ*, 1. Pr, ch. VXII, aucun curé de l'Église n'a parlé de la Gnose pératique. Encore Théodoret a-t-il mis tout ce qu'il en raconte dans les *Philosophumena*. Clément d'Alexandrie nomme les Pérates, sans rien dire de leur doctrine. L'illustre Bunsen les croit originaires de l'Eubée. Ces Gnostiques attribuaient à leur nom une tout autre signification. Comme ils se vantaient de pouvoir seuls franchir le détroit de la Mort, ils prenaient le titre de *Pérates*.

Leurs docteurs les plus connus sont Ademès de Caryste et Euphratès d'Eubée. Les Pérates se surnommaient citoyens d'En-Haut. Ils possédaient un livre sacré.

II

Ils disaient que le monde est un et triple. Il tire son origine d'une source intelligible que la Raison sépare en des milliers de ruisseaux, mais qui est une par essence. La Triade est le premier ruisseau de cette source, le premier segment de cette essence une.

La Triade a trois parties. La première est le Père ; la seconde est la multiplicité engendrée, c'est-à-dire le Fils ; la troisième est la FORME, c'est-à-dire l'Esprit. Trois Dieux, Trois Verbes, Trois Intelligences, Trois Hommes. Mais une seule essence. Le Christos, émané du Père, renfermant en soi les perfections de cette Triade, est descendu parmi

nous, aux jours d'Hérode. « Toute plénitude habite en Lui. La divinité de la Triade ainsi partagée anime Christos. »

III

Cette descente de Christos est le type, l'influx des émanations divines dans le monde. La descente de Christos détermine nos ascensions. Car « le fils de l'homme n'est pas venu pour perdre le monde, mais pour le sauver ». L'antique doctrine chaldéenne enseigne que l'influx astral détermine les générations. Elle donne aux astres les deux sexes. Ainsi, Ariès mâle ; Taurus est femelle. De son côté, Pythagore a su appliquer cette loi des sexes aux nombres. UN est mâle, DEUX est femelle. TROIS est mâle. Et ainsi de suite. Les Pérates ont suivi ces Maîtres.

Nous allons citer ici un précieux fragment de leur livre sacré ; on nous saura gré de reproduire ce merveilleux thème de profondeur mystique.

IV

Je suis la voix du réveil dans l'Éon de la nuit. Je dévoile la Puissance qui vient du chaos. C'est la puissance de l'argile hylique qui porte en haut l'argile (le limon) du ténébreux immense et incorruptible. Puissance que bouleverse un grand spasme, eau mouvante et colorée qui supporte les phénomènes, contient les germes tremblants, dissout ce qui est mobile, soulève ce qui se plaint, engloutit les germes... On l'appelle LA MER. Les ignorants ont nommé cette puissance Cronos... Elle est androgyne. Elle a douze instruments sonores (les vents).

... Et Typhone, sa fille, est la gardienne de toutes les eaux et se nomme Chozzar. Les ignorants l'appellent Neptune. Elle a fait à sa ressemblance, Glaucos, Mélicerte, Ië es Nebroë... La Puissance androgyne, toujours enfant, qui ne peut vieillir, la cause de la beauté, de la volupté, de la vigueur, du loisir, de l'appétit charnel nommé Éros par les ignorants... »

Les choses non engendrées et supérieures sont l'origine des choses engendrées et inférieures. Ce monde est donc un fruit d'émanation. Les astres qui peuplent le ciel en sont les facteurs par influx. Le pouvoir générateur occupe le centre de ce firmament. Le déclin est à gauche. Le progrès est à droite. L'engendré doit périr. Mais le gnostique qui connaît les voies de la génération, traverse la mort comme un fleuve et renaît sur l'autre bord. La mort est donc figurée par l'eau. Traverser la mer rouge, c'est franchir la mort. Être englouti par la mer rouge, c'est sombrer dans la mort comme les Égyptiens. Tel est le sort réservé aux Hyliques. Naître des générations, c'est la morsure des serpents du désert à ces générations corruptibles, les Pérates opposent la génération incorruptible, comme Moïse opposa aux serpents du désert le serpent d'airain du désert légendaire. C'est le *Naas* divin, le Logos, dont il est écrit : « Au commencement était le Logos, et le Logos était auprès de Dieu, et le Logos était Dieu ! » En lui était EVE, c'est-à-dire la vie. Eve est la mère universelle, la nature féminine, la source des Dieux, des Anges, des Immortels, des Mortels, des Intelligences et des Irraisonables. Heureux ceux qui aperçoivent ce Serpent divin dans le ciel !

VI

Le TOUT comprend trois termes : le père, le fils, la matière (ou forme). Chacun de ces trois termes renferme en soi des puissances (possibilités) infinies. Le terme moyen entre la matière et le père, le fils, se meut entre le père immobile et la matière mobile, se tourne vers le père et reçoit l'influx des puissances, puis se retourne vers la matière qui est sans qualités et lui communique les puissances. La matière façonne ces idées et les convertit en choses. Le père émane le fils d'une manière ineffable et immuable. Le fils à son tour transmet à la matière l'essence paternelle. De sorte que l'idée devenue phénomène est une émanation du fils comme le phénomène est une émanation de l'idée. Mais, en passant par le canal de la Matière, l'idée est déchue. C'est l'Involution. L'évolution consiste à remonter au père par le canal du fils. C'est pourquoi il est écrit : « Je suis la porte ! Personne ne vient au père que par moi. »

Pour symboliser cette doctrine, les Pérates se servaient d'un schéma. Ils prenaient l'image de l'Encéphale et disaient : Le cerveau, c'est le père. Le cervelet, c'est le fils. La moelle épinière, c'est la matière. L'image était à la fois physiologique et ingénieuse.

Dans cette doctrine des Pérates, on aura pu remarquer le mélange des idées d'Héraclite avec celles de la Kabbale, du Christianisme et de l'Orient ; c'est une synthèse à la fois bizarre et originale. Elle n'a pas l'ampleur harmonieuse du dogme Valentinien ni la puissance du système de Simon le Mage, ni la profondeur sombre de l'école Basilide, mais elle reproduit merveilleusement l'esprit helléno-oriental. Le mythe y coudoie l'enseignement apostolique. Un homme de génie aurait transformé la gnose pératique et lumineuse, et la gnose pératique aurait eu son Valentin. Il manque à ces fragments grandioses un architecte digne d'eux. N'importe, le dogme des Pérates demeure, ruine magnifique et gigantesque, semblable aux débris des temples khmers au milieu des jungles du Cambodge.

JULES DOINEL

PREMIÈRE SECTION

LA GNOSE DES SÉTHIENS

I

Trois principes, dont chacun renferme des puissances infinies. Ces principes eux-mêmes sont triples : lumière, ténèbres, esprit médial. Cet esprit du milieu sépare les Ténèbres de la Lumière et s'insinue à la façon d'un parfum très subtil et très fort. Il pénètre ainsi dans le côté sombre.

Le côté sombre peut être comparé à un Océan noir et orageux. La lumière et l'esprit courent risque de s'y perdre ou de s'y transformer. Ces ténèbres sont vivantes, intelligibles. Elles ont conscience de l'abandon formidable où les laisse l'absence de la clarté. Tout leur désir tend à absorber cette clarté et à s'unir simultanément à l'étincelle lumineuse et au parfum pénétrant et intense de l'esprit.

II

La face de l'homme a été faite à la ressemblance des Trois Principes. L'œil, baigné dans sa lueur cristalline, éteint et rallume tour à tour les éclairs de la pensée. Ainsi les Ténèbres palpitent et se haussent vers la Lumière, pour cesser d'être aveugles ; et la Lumière et l'Esprit s'inclinent vers les Ténèbres pour les éteindre et les embaumer.

Nous avons dit que chacun des Trois Principes possédait des Puissances infinies. Chaque Puissance, suivant sa nature, est douée de sentiment et d'intelligence. Renfermées en elles-mêmes, ces Puissances se reposent. Mais si l'une se mêle à l'autre dans un mariage ineffable, le mouvement naît de leur union et l'action se crée. La PUISSANCE ENTRE

EN ACTE. Les Puissances s'impriment l'une sur l'autre comme le sceau s'imprime dans la cire. Ces empreintes sont les âmes individuelles, filles des Puissances, Éons des Éons, lumières de lumières, générations de générations.

III

Le ciel et la terre furent les deux premières *empreintes* du mariage des Principes. Le ciel et la terre présentèrent l'aspect d'un ctéis¹. Le ctéis fut donc la première chose émanée. C'est pourquoi tout émane du ctéis. Les crins blonds y représentent la lumière. *L'odor di femina* y représente le parfum de l'Esprit. Le suc primitif du ctéis est l'eau, dont tout est produit. Le feu intérieur du désir fit bouillonner cette eau immense. *Et spiritus Dei ferebatur super aquas*, dit la Genèse. L'esprit-odeur fut le principe mâle fécondateur. Le suc du ctéis ténébreux forma la force féminine fécondée. La lumière émana l'intelligence. Et l'intelligence est unie à la chair par un mariage éternel.

Les Séthiens voyaient dans le serpent un symbole de l'Esprit divin, du Verbe. Et le verbe s'est fait chair et il a habité le ctéis, purifiant ainsi les œuvres de la fécondation, revêtant une forme servile pour nous élever à sa lumière inaccessible : ET VERBUM CARO FACTUM EST.

¹ Le mot grec *ctéis* signifie littéralement "peigne à dents", qui désigne aussi le pubis de la femme. Il signifie également la coupe, le calice. (Note de la rédaction)

SECONDE SECTION

LA GNOSE DE JUSTIN

I

Justin admet lui aussi trois principes initiaux, deux mâles, un femelle. Le premier principe mâle se nomme le BON ; le second, l'INCONSCIENT. Le principe femelle est imprévoyant, mobile, double de corps et d'âme, femme jusqu'au nombril, serpent depuis le nombril, se nomme EDEN-ISRAEL.

Tels sont les principes universels, les racines et les sources de l'Émanation. L'INCONSCIENT, nommé aussi Elohim, ayant regardé Eden, femme-serpent, la désira. Eden s'enflamma de son côté pour Elohim. Un attrait irrésistible les jeta dans les bras l'un de l'autre. De ce coït céleste, les anges naquirent, douze mâles et douze femelles. Cinq des anges mâles se nomment Michel, Annen, Baruch, Gabriel, Essadœus. Les douze anges femelles sont Babel, Achamoth, Naas, Bel, Belias, Satan, Sael, Adonai, Cavithan, Pharao, Carcamenos, Lathon. Les premiers suivent le père, les autres la mère. Moïse a parlé des douze anges femelles. Il les appelle du nom collectif de *Paradis*. Ce sont eux qu'il désigne sous l'allégorie des arbres de l'Eden. Baruch est l'arbre de la vie, *arbor vitæ*. Naas est celui de la science, *arbor scientiæ*.

Les anges mâles d'Elohim ont formé l'homme avec des touffes de phallus et du ctéis d'Elohim et de l'Eden. Eden donna l'âme et Elohim l'Intellect. Adam, c'est-à-dire l'Homme, devint ainsi le monument de l'amour nuptial d'Elohim et d'Eden. Eve fut formée à l'image d'Eden.

II

Le premier principe mâle, le BON, n'avait pris aucune part à cette création. Il habitait la lumière supérieure. Elohim voulut entrer dans cette lumière. Le Bon lui dit : « Assieds-toi à ma droite ! Laisse Eden aux hommes. Demeure avec moi ! »

Elohim abandonna donc Eden, et celle-ci, affolée de douleur, pria ses douze anges femelles de lui ramener son époux. Elohim refuse de redescendre. Eden, pour se venger, ordonna à Babel (Vénus) de fomenter les adultères, de séparer les époux mortels, afin que l'esprit d'Elohim, qui animait les hommes, fût rempli d'affliction et ressentît les souffrances que ressentait Eden abandonnée.

Elohim envoya alors son ange, Baruch, pour porter secours à l'esprit de l'Homme. Baruch apparut donc au milieu des anges-femmes d'Eden, c'est-à-dire au milieu du Paradis, et défendit aux hommes de manger du fruit des arbres.

Naas tenta Eve et eut commerce avec elle. Puis il tenta Adam et commit avec lui le crime de sodomie. Ce fut l'origine des stupres et des commerces infâmes. Cependant l'esprit de l'homme aspira au Bon et voulut y suivre son père Elohim. Mais la concupiscence retint la chair dans le Paradis féminin. De là vient la double nature humaine et la double tendance.

III

Elohim ordonna à Baruch de racheter l'esprit de l'homme enchaîné dans les sens. Il s'incarna d'abord dans Hercule, qui triompha de Vénus, puis dans Jésus de Nazareth. Naas essaya de séduire Jésus, mais, n'y ayant point réussi, elle le fit crucifier par les juifs. Du haut de la croix, Jésus, vainqueur de la femme, par sa mort, parla ainsi à sa mère : Femme, garde ton fils ! Ce qui veut dire : Femme, garde pour toi les Hyliques et les Psychiques ! Et Jésus, délivré, monta vers le Bon.

Telle est la doctrine profonde et pittoresque de Justin, l'un des gnostiques les plus originaux et les plus remarquables. Aucun sectateur de la gnose n'a mieux saisi que ce grand homme le secret féminin et le mystère du sexe. Son enseignement prête à des développements infinis. Toute la mythologie est l'écho de son dogme étrange et suggestif. Toute la Genèse en reçoit une clarté subite et inattendue. La femme est l'obstacle. La femme est l'ennemie. Mais, sous la puissance de son charme invincible, tous succombent, sauf les Pneumatiques.

Ils peuvent sauver la femme et la ramener au Père « en passant comme par le feu ».

LA GNOSE DE MARKOS

I

Markus affirmait qu'il avait reçu une « force », c'est-à-dire une puissance magique, des Lieux ineffables et invisibles. Et, de fait, il prenait un calice, comme pour le consacrer, et pria longuement. Au bout d'un certain temps, le calice vide s'emplissait d'une liqueur de pourpre. Markus versait alors cette liqueur dans un second calice et le tendait à une femme initiée, en disant : « Que cette grâce qui dépasse toute pensée et toute parole remplisse ton homme intérieur et développe en toi le grain de semence de l'Idée. »

Ce rite, qui parut au fougueux Irénée un tour de passe-passe, est l'expression d'un symbolisme grandiose. Le calice vide de l'âme s'emplit, par la prière, du nectar sacré de l'Immortalité.

Markus s'attacha de nombreux disciples. Les femmes du plus haut rang suivirent ce docteur dont la parole éloquente les séduisait. Il institua deux sacrements : le baptême et l'imposition des mains. Quant au dogme, il se rattachait, pour le fond, à la doctrine valentinienne.

Dans sa jeunesse studieuse, Markus avait eu une vision remarquable. Une femme vêtue de lumière, blonde, et baignée dans un éther embaumé, lui était apparue. « Je suis la TÉTRADE, avait dit cette femme céleste. Je suis la Mère universelle, la mère des germes. Je n'ai pas de père ; je suis fille de Celui qui est androgyne, l'INEFFABLE. » — Et, se penchant sur lui, elle l'avait baisé sur la bouche. Aussitôt il avait senti son cœur plein d'amour et son intelligence pleine de clarté. Les *Philosophumena* nous ont

² Ici se placerait l'étude sur Simon le Mage, Valentin et Basilide. Mais nous avons parlé amplement déjà de ces Maîtres. Nous renvoyons les lecteurs à nos articles publiés dans *l'Initiation* et la *Revue Théosophique*. — L'étude sur Valentin a été reproduite par Papus, dans son beau *Traité de Magie*, par *l'Aurore* et par *l'Etoile*.

conservé le discours de la TÉTRADE. Nous allons le résumer religieusement.

II

« La PAROLE est le vêtement de l'Invisible. Dire un nom, c'est énoncer un commencement. Les lettres sont les éléments de la Parole. Elles ont une personnalité. Elles sont une image, une figure de ce qui est ineffable. Le son est un créateur. Les sons, ces anges de Dieu, voient continuellement la face du Père céleste. On les appelle : les ÉONS. Ils sont des semences, des racines, des fruits du PLÉRÔME. Les sons s'engendrent les uns les autres. A peine un son est-il né qu'un autre lui succède. Le dernier émane du premier.

Chaque parole est un plérôme de sons. Ainsi delta est un plérôme de cinq éons : d, e, l, t et a. La Parole est un océan. Elle a les sons pour vagues chantantes et mobiles.

« Voici. Je veux te révéler la vérité. Je te l'amène toute nue et tout aimable des Tabernacles d'En-Haut. Tu comprendras combien elle est belle. Tu l'entendras parler. Tu admireras sa divine sagesse. *Alpha* et *Omega* forment sa tête charmante. *Bêta* et *Psi* composent sa gorge féconde. *Gamma* et *Chi*, sont ses bras éternels. *Delta* et *Phi* expriment sa poitrine. *Epsilon* et *Nu* correspondent à son diaphragme. Son ventre gracieux est dzêta-tau. Son ctéis d'or est êta-sigma. Ses cuisses élégantes se manifestent par thêta-rô ; ses genoux par iota-pi ; ses pieds par mi-nu. C'est là la sublime SIGÊ qui parle par son merveilleux silence. Adore le corps impeccable de la Vérité, et prête-lui une oreille attentive. Elle t'enseignera le Père qui s'est engendré lui-même, le PÈRE PREMIER, le PRO-PATER. »

III

Elle se tut et la Vérité parla. Et, à mesure que la vérité parlait, LE VERBE SE FAISAIT NOM. Et ce Verbe s'appelait Jésus. Jésus ! le nom admirable composé de six lettres, le Plérôme des six Éons. Et Markus, abîmé dans l'extase, pleurait de joie et d'amour.

La TÉTRADE continua son discours.

« Les vingt quatre lettres de votre alphabet sont des ruisseaux qui charrient jusqu'à vous les TROIS VERTUS, les TROIS FORCES, les TROIS PRINCIPES. Les Muettes signifient que l'Ineffable ne peut pas s'exprimer. Les voyelles signifient l'Homme et l'Église. Les semi-voyelles, qui tiennent le milieu entre les Muettes et les voyelles, signifient que l'Ineffable descend et que le périssable monte. Ces vingt-quatre lettres sont le Plérôme. Il est UN et il émane tout. Un, il engendre le Plusieurs. Plusieurs, il revient à l'Un. C'est la Catabase et l'Anabase. C'est l'évolution et l'involution. Adore et crois. Et la TETRADE expliqua les vertus du Trinaire, du Septénaire, de l'Ogdoade, du Décennaire.

Elle ajouta :

« Ecoute ce que signifient les voyelles. A, c'est le Ciel, ou l'Unité. E, c'est le Binaire. Ê, c'est la Triade, I, c'est la Tétrade. O, c'est le Quinaire. U, c'est la Sixaine. O, c'est le Septénaire. Liées entre elles, elles chantent la gloire du Père. L'enfant qui sort de la matrice les énonce. C'est ainsi que les cieux annoncent la gloire de Dieu. L'âme heureuse crie : Ah ! L'âme qui souffre gémit : Oh ! Car le bonheur, c'est l'Unité.

IV

« Voici l'origine des vingt-quatre lettres. Le SEUL et l'UN existent ensemble. De Lui émanèrent la monade et Un. Ces quatre éléments formèrent la TÉTRADE.

« En effet, dans votre esprit, deux fois deux sont quatre. Deux et quatre émanèrent six. Quatre et six émanèrent vingt-quatre. En effet, six fois quatre ou quatre fois six font vingt-quatre. Je suis QUATRE, je suis l'ABSOLU. Je suis la racine et la mère du Tout. J'ai engendré huit qui a engendré dix. Et cela a fait : 18 (le nombre de la R. - ✠). Calcule le nom de Jésus. **Inc_{ncoUc}oUç** vaut : 88. C'est le nombre-absolu. C'est pourquoi Jésus s'appelle l'*Alpha* et l'*Omega* : » *Ego sum Alpha et Omega, principium et finis.*
»

La Tétrade développa ensuite la loi des nombres. Elle chanta la production de l'Univers, l'émanation de l'eau, de l'air, de la terre et du feu.

Elle célébra la création des astres, la formation de l'homme, celle de l'Église idéale : au commencement l'Unité, — à la consommation, l'Unité.

V

On le voit, Markus est le continuateur de Valentin. Ce que Valentin exprime par la génération des idées, Markus l'exprime par la génération des nombres et des lettres. Il est le grammairien et le mathématicien de l'Infini. Génie à la fois méthodique et éloquent, il a des envolées de poète et des raisonnements abstraits. Il se meut dans les nombres, comme Valentin dans les idées. Sa vision magnifique de la TÉTRADE est une épopée glorieuse dont l'unité est le héros.

Autour de sa chaire, à Lyon, se pressaient les mondaines ravies. De nobles amours embellirent sa vie et le vengèrent des attaques violentes de l'évêque Irénée. Il marchait, entouré d'un cortège d'élèves suspendus à ses lèvres par les chaînes d'or de l'éloquence. Ainsi devait parler Platon sur le Sunium, quand il exposait les théories du *Timée*. A mesure que Markus, l'évêque gnostique de Lyon, le père de la gnose française, exposait son dogme exact et harmonieux, les auditeurs croyaient voir se dérouler, dans l'éther de la pensée pure, les sublimes syzygies des Bons, et rayonner dans l'abîme insondable le flamboiement sacré du saint Plérôme.

Hélène Ennoia

par Jules Doinel

I

Précisons ce que les *Philosophumena* nous disent de la créature d'élection que Simon le Mage aima et qui fut l'âme de son merveilleux système théosophique. Hélène est double. Je veux dire qu'Hélène est à la fois une personne vivante, une femme et un symbole, ou plutôt une idée divine sous le vêtement mystérieux d'un symbole.

Que disait le théosophe de Gitthoï ? Il disait : Hélène, c'est la brebis perdue de l'Évangile. Et, remontant le fleuve sacré de la poésie homérique, Simon, cachant sous l'allégorie païenne sa pensée gnostique, ajoutait : Hélène est cette femme dont la suprême beauté troubla les princes et alluma la guerre de Troie.

Hélène est donc un symbole. Mais Simon ajoute (et nous tenons ferme ici le point le plus curieux et le plus étrange de cette histoire) : les Anges et les Puissances inférieures, créateurs de ce monde des formes, ont emprisonné ENNOIA dans une chair mortelle. Et cette même Hélène qui excita la guerre de Troie, transmigrant de corps en corps, est venue lamentablement échouer dans celui d'une courtisane de Tyr.

Ainsi, Simon le Mage a rencontré dans une maison de joie, à Tyr, une femme vouée à la prostitution sacrée. Il a reconnu dans cette femme la captive du Demiurge, il l'a retirée du lieu infâme, il l'a prise pour compagne, il l'a aimée, rachetée, relevée, et il a affirmé avec sa sincérité et son génie que cette créature magnifique, perle ramassée dans la fange, était l'incarnation d'ENNOIA, la Pensée divine, liée par les Anges inférieurs au corps féminin, avilie par le SEXE, esclave de la volupté et serve de la débauche des riches Phéniciens.

II

Simon ajoute encore : C'est pour cela que je suis venu, moi la Puissance, la Grande Puissance. J'ai sauvé la brebis perdue. Et, de fait, il la paya de ses deniers, l'aima, la présenta à ses disciples. Une telle femme, présentée par un tel homme, acceptée et respectée par de tels auditeurs et de telles auditrices, devait naturellement être une femme supérieure, non seulement par la beauté, la grâce, la passion, le charme et la bonté, mais encore par l'intelligence, l'intuition, la faculté de rêve et de prière, et l'idéal.

A l'exemple du Maître, les disciples de Simon se choisirent chacun une Hélène. Il se forma ainsi une société édénique où la femme devint l'organe de l'esprit pur et le canal du Divin. En délivrant ENNOIA, Simon révéla aux hommes la PENSÉE inconnue. Il enseigna que par la foi en cette PENSÉE, la foi en Hélène, la foi en la femme (l'éternel féminin), l'homme, le pneumatique, était délivré de l'empire du Démon et de ses Puissances. Il créa avant Augustin la grande formule des Eggrégores et des Mages : AIME ET FAIS CE QUE TU VEUX ! — *Ama ! et fac quod vis !*

Partant de ce principe que la loi a été imposée par le Démon et qu'elle n'oblige pas, il délivrait les siens du joug de cette loi, leur imposant seulement cette double norme : *la science et l'amour*.

III

Hélène paraît avoir été une voyante et une inspirée. Un texte assez obscur permet de croire qu'elle avait des songes prophétiques. Un autre texte dit qu'elle était entourée *d'esprits assesseurs*.

Toujours est-il que les dons de cette admirable femme provoquèrent une sorte de culte parmi les populations qu'elle traversait. En effet, les peuples élevèrent des statues à Hélène sous le vocable de Minerve, comme ils en élevaient à Simon sous le vocable de Jupiter. Ils appelaient l'un « Seigneur » et l'autre « Madame, ou la Dame ». Le nom d'Hélène se prononçait comme un mot sacré et donnait accès aux réunions des

premiers gnostiques. Un moment, la Samarie adora le Divin sous les traits de Simon et d'Hélène, représentant l'éternel Androgyne, Dieu-bisexuel, Principe masculin et féminin, — DIEU et DIEUE, Deus et Dea, ou Deadeus.

Les traces d'Hélène se perdent à partir du moment où le théosophe quitte la Samarie et la Syrie. On ne sait s'il fut accompagné dans son voyage à Rome par la fidèle ENNOIA. Il semble que non. Le texte qui nous apprend que Simon s'asseyait sous un platane pour enseigner ne mentionne pas Hélène. Était-elle demeurée en Samarie ? Était-elle morte ? Nous sommes réduits à des conjectures. Il semble, toutefois, que la mélancolie dernière du Mage, sa tristesse résignée, sa douceur dolente, autorisent à penser que la forme mortelle d'ENNOIA avait été rendue à la terre, et que la GRANDE VERTU DE DIEU n'avait plus auprès de lui que l'ENNOIA transfigurée et immatérielle qui avait porté dans ce monde du Demiurge le nom symbolique d'Hélène.

IV

La mémoire de cette FEMME nous est précieuse et sacrée. Celle qui, recueillie par un grand homme dans un bouge luxueux de Tyr, sut mériter un aussi profond amour et s'élever si haut dans le ciel de la mystique, — celle qui fut si belle, si bonne, si savante ; celle qui fut environnée par les esprits de lumière ; celle qui fut tant aimée des peuples qu'ils l'adorèrent, — était certainement une créature hors pair, une personne hors ligne et hors cadre.

L'intuition nous a appris d'elle beaucoup de choses qui ne peuvent se dire qu'entre initiés. Nous nous sommes renfermés ici dans les limites de l'histoire et des conjectures que l'histoire autorise. SED DE ENNOIA HELENA, SILENDUM EST ! QUI TAMEN INVOCANT EAM ET ADAMANT EAM, NON CONFUNDENTUR. SEMPER ENIM EST VIVENS AD DANDUM SEIPSAM NOBIS, FACIE AD FACIEM, NAM I.N.R.I.

HOMMAGE A JOSEPHIN PELADAN (1858-1918)

- QUATRIEME PARTIE

Joséphin Péladan nous a quitté il y a 101 ans. Il nous a paru essentiel de rendre hommage à ce génie, très sous évalué, qui fut un grand écrivain, auteur d'une œuvre grandiose, un grand occultiste, fondateur avec Stanislas de Guaita de l'Ordre Kabbalistique de la Rose+Croix, puis de l'Ordre de la Rose-Croix Catholique et Esthétique du Temple et du Graal, un grand critique artistique, organisateur des salons de la Rose+Croix.

Les 4 nouveaux textes qui suivent sont l'œuvre de notre ami belge Christian Vandekerkhove, grand spécialiste de Joséphin Péladan. Voici donc :



- **Péladan, l'armée, la guerre et les Allemands**
par Christian Vandekerkhove
- **La Péladanomanie, un néologisme débordé sur les autres auteurs, ou le succès un demi-siècle après sa mort**
par Christian Vandekerkhove
- **Le Salon de la Rose+Croix et son emblème, La Mission de l'Art selon Péladan**
par Christian Vandekerkhove
- **Péladan en vol d'oiseau, qui est Péladan ?**
par Christian Vandekerkhove

Péladan, l'armée, la guerre et les Allemands

par Christian Vandekerkhove

Joséphin Péladan n'a pas survécu à la Première Guerre Mondiale.

La fin officielle de la guerre est le 11 novembre 1918 et notre héros est décédé le 25 juin de la même année.

Comme on le sait, il n'est pas tombé au combat, mais une banale intoxication alimentaire lui fut fatale. Affaibli par une pneumonie, son corps, durant sa convalescence, n'a pas supporté certaines toxines de fruits de mer !

Il est vrai qu'il acceptait l'armée comme un idéal, moins comme une contrainte. On se souviendra de son mépris et de sa critique à l'adresse de la France pour l'avoir mis en prison pendant deux jours faute de s'être présenté à la caserne. Son ami Félicien Rops lui sourira le commentaire suivant :

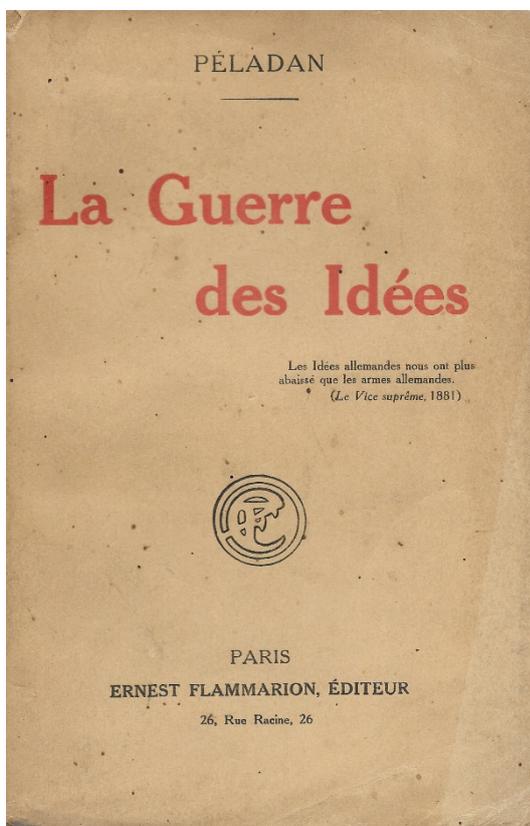
« Mon cher Péladan, vraiment vous n'avez pas assez souffert ! Vos plaintes et vos pages sont justes, seulement là encore il fallait synthétiser et non pas personnifier et détailler ! Vous en avez trop dit, vous avez gâté votre affaire et arrêté toute indignation. Si vous aviez eu deux ans de prison qu'auriez-vous clamé !!! »

De toute façon, il a livré sa bataille personnelle contre l'armée et la guerre à coups de plume ! L'a-t-il gagnée ? Je l'ignore, mais ses livres lui ont survécu.

Il écrira trois œuvres de guerre :

- *La guerre des idées* (1916)
- *L'Allemagne devant l'humanité et le devoir des civilisés* (1916)
- *L'art et la guerre* (1917)

1. La guerre des idées



« *Les idées allemandes nous ont plus abaissés que les armes allemandes.* »

C'est en première page de couverture de *La guerre des idées* que Péladan nous rappelle ses paroles de 1881 in *Le vice suprême*.

On voit qu'il sait la culture allemande. Il l'a étudiée à fond, bien plus que la littérature anglaise ou que n'importe quelle autre en dehors des frontières de sa patrie, la France. Il la vit comme une relation d'amour-haine.

En relisant ses commentaires sur la culture allemande, on s'étonnera toujours du succès de ses livres en Allemagne. Les traductions de ses romans, surtout dans les éditions *Georg Müller* de *Munich*, réaliseront de bien plus grands tirages que les originaux en France !

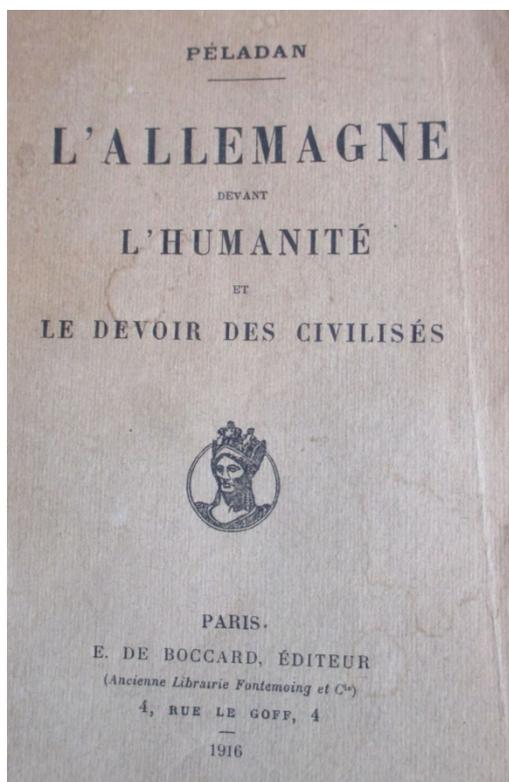
Péladan est fervent-wagnérien. Il a traduit et commenté le théâtre de Wagner pièce par pièce. En plus, on ne peut nier l'influence, ou tout au moins une similarité de style, entre le théâtre de Wagner et celui de Péladan. D'ailleurs, certains critiques le lui reprocheront. (Cf. le refus de son *Prince de Byzance* par *Jules Claretie* de la *Comédie Française*)

Comme on le voit dans *La guerre des idées*, aux yeux de Péladan, la bataille n'a pas débuté en 1914. Une guerre culturelle avait déjà préparé le terrain. Je rappelle que Péladan se plaisait à opposer la *Kultur* allemande à la *culture* française.

Avec indignation Péladan cite l'empereur allemand avec ses paroles téméraires : « *Soyons unis et, encore une fois, les Allemands sauveront le monde* ».

En conclusion, on peut dire que l'invasion de l'esprit allemand s'est d'abord faite virtuellement par la science et la culture et qu'elle s'est concrétisée à force de canon(s). Sans démentir la valeur des grands philosophes allemands, il veut sauver la culture latine. *In fine*, Péladan veut – dans les deux camps – mobiliser les âmes de bonne volonté.

2. L'Allemagne devant l'humanité et le devoir des civilisés



L'opposition qu'il pose entre, d'une part, *les Allemands* et, d'autre part, *les civilisés*, est – bien qu'amusante – symptomatique pour le fanatisme et les exagérations péladanes.

Le but du livre est de rétablir l'équilibre rompu par les Allemands.

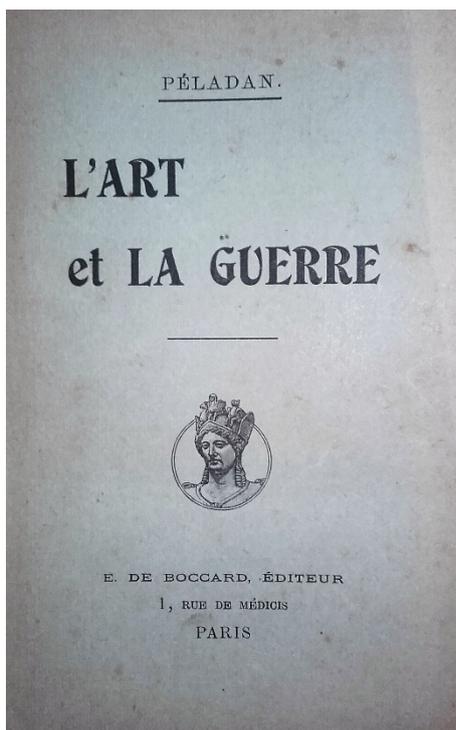
La morale perdue doit être retrouvée et cultivée.

Péladan nous donne *sa* définition de la civilisation : l'instruction véritable consiste à distinguer le bien du mal. Ce n'est donc pas la science qui doit être le but absolu, mais la vertu ! Les vertus du civilisé sont *Humanité*, *Fidélité* et *Magnanimité*. Ce dernier concept est basé sur la grandeur d'âme et sur l'idéalisme.

Tout ceci est concrétisé dans son *Credo du Civilisé* :

1. *Je crois en l'humanité, créatrice de l'Art, de la Science et du Droit*
2. *Et en la perfectibilité indéfinie de l'Individu*
3. *Qui est prouvée par la vie et les œuvres des génies, des héros et des saints*
4. *Qui ont combattu, œuvré et souffert,*
5. *Qui sont descendus dans le mystère de la nature et se sont élevés dans le mystère d'eux-mêmes,*
6. *Qui sont nos maîtres, et recteurs et modèles*
7. *D'après lesquels nous devons nous juger les uns les autres.*
8. *Je crois à l'Esprit humain,*
9. *Au génie de l'Espèce et à la communion des héros, des génies et des saints,*
10. *A l'expiation fatale et intégrale, pour les races, comme pour les personnes,*
11. *A l'irréfrangibilité des lois d'harmonie,*
12. *A la suprême beauté de l'holocauste volontaire.*

3. L'art et la guerre



Son troisième livre sur la guerre est composé de trois parties :

- La critique de la littérature allemande, dont une réhabilitation de Goethe et la dénonciation de Mme de Staël, qui lia le romantisme allemand à la culture française. Henri Heine, également à cheval entre les cultures allemandes et françaises.
- Le reflet de la guerre sur les manifestations d'art, où on passe en revue l'influence de la guerre sur l'art dans les anciennes civilisations. Puis le lecteur se lasse un peu de lire et de relire à chaque fois

le mépris réciproque historique entre Français et Allemands. Retenons cette phrase-clé : *La Kultur, forme pacifique de la conquête.*

- La guerre aux chefs-d'œuvre.

Dans cette dernière partie, il fait l'inventaire du vandalisme des Allemands, partout où ils sont passés pendant la guerre.

Après avoir fait le tour de l'influence de la guerre sur l'art dans les temps passés, il montre les dégâts apportés aux villes de Louvain, Ypres, Arras, Reims, Soissons, etc.

En conclusion, il veut nous expliquer que les attaques des Allemands n'ont pas seulement coûté des milliers de vies humaines, des sommes abyssales, mais surtout un patrimoine qui ne pourra jamais être reconstruit.

Pour terminer, Péladan nous offre *La grande prière médiévale aux neuf chœurs pour la victoire*, aux hiérarchies célestes : *Aux Séraphins, Aux Chérubins, Aux Trônes, Aux Dominations, Aux Vertus, Aux Puissances, Aux Principautés, Aux Archanges et Aux Anges*¹. Péladan ajoute, dans la préface à cette prière, que « *Saint-Michel qui terrassa Satan, écrasera l'Antéchrist allemand.* »

Savourons-en le goût en ces quelques extraits ci-dessous :

Aux Séraphins

Génies du feu, esprits incandescents, vivants encensoirs de la Divine Majesté, qui exhalez l'arôme de la Toute-Puissance ; urnes d'amour où l'infini s'épanche, miroirs de l'ineffable complaisance ; et au cercle parfait, suprêmes perfections.

Cœurs sortis du cœur adorable, vous les tendres, vous les ardents ; vous les premiers bénis d'entre les êtres ; vous dont on ne voit que la tête, visages du mystère, chaleureux et profonds.

¹ Péladan, L'art et la guerre, Paris, De Boccard, 1917, p.360 et suivants.

O vous qui souriez sans cesse, sphinx heureux de la charité, suspendez vos joies extatiques et voyez s'il fut jamais une pitié plus grande qu'aujourd'hui, la pitié de la France !

Au nom de l'éternel amour qui vous embrasse, Séraphins, obtenez, pour nous, la victoire.

La défaite des Francs serait l'affadissement de la Terre, ô rouges Séraphins !

Aux Anges

Messagers du mystère, invisibles soldats des batailles divines, dont la face scintille comme l'étoile du matin, et que Dante a vus tous si beaux, mais différents chacun d'éclat et de prestige.

Porteurs de grâces et manieurs d'épée, délicieux et terribles, suaves et tragiques, car vous poussez d'un même mouvement les purs du ciel et les mauvais à la géhenne ; ici vous annoncez les naissances bénies, là vous exterminerez les hordes de Sinnakirib.

Vous qui manifestez tour à tour la bénignité du pardon ou l'implacabilité de la justice.

A l'œuvre donc ! Voyez s'il fut jamais de plus grande pitié qu'aujourd'hui, la pitié de la France.

Au nom de cette garde sainte, en qui vous nous avez, obtenez pour nous la victoire !

La défaite des Francs serait la fin de votre culte, ô cohortes du Verbe, légions du ciel, Beaux Anges !

Chœurs enivrés de la contemplation divine qu'échauffe et illumine le reflet de la Trinité ; vous qui puisez l'amour au cœur de l'amour même, bienheureux sans efforts et amants sans dégoûts ; vous qui planez dans l'incessante extase, adorateurs sans intermédiaires, oiseaux spirituels dans le souffle incréé, poissons qui vous jouez dans l'Océan de grâce, chanteurs du cantique sans fin, échos toujours vibrants du Saint des Saints, arrêtez vos rondes concentriques, écoutez le cri de la terre.

Elle a fait son effort, faites votre miracle.

Donnez-nous la victoire.

La Défaite des Francs serait la défaite du Christ, ô Chœurs célestes.

Ainsi soit-il.

Admirons et jouissons du contraste entre le style pompeux et empathique et la simple formule *Elle a fait son effort, faites votre miracle.*

Ici sont réunis l'orgueilleux et le dévot, deux extrêmes qui s'unissent en Péladan !

La Péladanomanie

un néologisme débordé sur les autres auteurs,
Ou le succès un demi-siècle après sa mort

par Christian Vandekerckhove

*« Il n'est pas de plus beau destin que celui du génie dans l'obscurité »
(Barbey d'Aurevilly, cité par Victor-Emile Michelet à propos de Péladan¹)*

Tant il était adoré par l'un, autant il était méprisé et diffamé par l'autre !

Cent ans après sa mort, il est plus populaire que pendant sa vie. Sauf en ses quelques moments de gloire, Péladan n'a jamais été pris au sérieux que par son entourage bienveillant.

La Péladanomanie de nos jours est le témoin de l'actualité croissante du personnage et de son œuvre. La folie autour du collectionneur de ses livres, ses autographes, documents, objets et paraphernales, a en effet donné naissance à l'éponyme Péladanomanie.

Péladan avait bien-entendu l'idéal de l'art au service de Dieu et l'idéal de l'androgynéité pour l'homme, mais il avait une troisième ambition qu'il ne cachait qu'à peine : sa propre gloire en tant que l'étoile la plus lumineuse au firmament, être un soleil dominant les humbles créatures humaines du haut du ciel.

Le pire des destins qui pût lui arriver était d'être méconnu, voire oublié. C'est pourtant ce qui lui arriva... jusqu'au moment où – à titre posthume – il sera mondialement connu, loué et apprécié.

¹ Michelet, Victor-Émile : Les compagnons de la hiérophanie, Nice, Bélisane, 1977, p.60.

Tous les critiques sont d'accord qu'il était assez mégalomane, sauf le *Docteur Édouard Bertholet*, pourtant le plus grand spécialiste de l'œuvre et de la personne de Péladan. Bertholet cite une note autobiographique qu'il a déniché dans le Fonds Péladan de la Bibliothèque de l'Arsenal. Ici Péladan se demande pourquoi il est refusé un peu partout. Ses pièces furent refusées par les grands théâtres ; ses romans refusés comme feuilletons dans les journaux, etc. La presse le démolit ou le passa sous silence. Pourtant, continue Péladan, je ne suis pas orgueilleux : je parle toujours des autres, point de moi-même.

On peut constater qu'à sa mort en 1918, il ne reste plus grand-chose de Péladan. Du moins en France. Les Tchèques, les Italiens et les Allemands publient encore ses livres. Les Allemands, même en tirages au-delà des 20.000 exemplaires. Comparé à certains de ses livres qui n'ont jamais dépassé les 350 exemplaires en France, c'est énorme ! Je rappelle que certaines de ses pièces de théâtre ont été tirées à moins de cent exemplaires en France !

On peut donc dire qu'en France l'œuvre s'est éteinte avec l'auteur.

Soixante ans après, son étoile est remontée au firmament.

La Péladanomanie était née.

On peut se faire une idée de cette renaissance par les chiffres en suivant l'évolution de la vente et des rééditions de ses livres. En quelques décennies on remarque une évolution spectaculaire, allant du silence absolu vers un *fétichisme livresque* irrationnel et obsessionnel de tout ce qui concerne Péladan.

J'ai suivi le *phénomène* depuis le début des années 70 du siècle passé et je me souviens de la naissance progressive de la Péladanomanie.

Prenons l'exemple de l'éditeur Chacornac, que je visitais régulièrement au 9-11, *Quai Saint-Michel dans le 5^e Arrondissement*. En 1975 il avait au catalogue encore quelques titres de Péladan édités par *Henri Chacornac*, le père de Paul et Louis aux alentours de 1900, ou même des livres repris par celui-ci du fonds de *Lucien Chamvel*, le compagnon de Papius, donc de la dernière décennie du 19^e siècle. Ces livres étaient toujours à leur première édition. Ceci signifie qu'en 70 à 80 ans ils n'ont pas pu écouler un seul tirage de certains titres de *l'Amphithéâtre des Science Mortes*. Je parle du « *Traité des Antinomies* » et du « *Livre du*

Sceptre ». On pouvait en acheter autant d'exemplaires qu'on voulait au prix de... 3 francs ! Traduit vers notre monnaie actuelle, ça donne € 0,55 le volume !!!

La *Péladanomanie* n'était donc pas encore en vue ! Au contraire.

Si dans les années 70, à ma demande de livres de Péladan, un bouquiniste devait encore me répondre : « *Péla-quoi ?* », au début du 21^e siècle la réponse standard devint : « *Péladan ? Ah non, je les collectionne moi-même !* ».

Puis soudain, Péladan devint introuvable, ou du moins inabordable. Quand on pense que les deux titres nommés se vendent de nos jours entre 50 et 150 euros en fonction de l'état de conservation, il est facile de calculer que leur valeur commerciale en 30 à 40 ans s'est multipliée par 100 voire par 300 !

Lorsqu'un phénomène pareil se produit cent ans après la mort de notre auteur, on peut, sans exagérer, parler de *Péladanomanie* !

Cette *Péladanomanie* n'est pas sans conséquences.

Beaucoup de *Péladanomanes* – et un jour un bouquiniste britannique me confia qu'il y en a quelques milliers dans le monde – se constituent une bibliothèque et une archive privées. Ils acquièrent les livres dans toutes les éditions et sur tous les différents papiers. Toutes les lettres, affiches et documents qu'ils trouvent. Aux enchères souvent les objets ayant trait à Péladan changent de propriétaire à des prix inabordables pour le chercheur moyen.

Ceci explique la naissance du terme *Péladanomanie*, qui, par extension, est parfois utilisé lors de ventes publiques, où d'autres auteurs sont vendus à des prix exorbitants.

Un siècle après sa mort, le moment est peut-être venu de trouver la voie du milieu dans notre appréciation de Péladan. Sans ignorer ses défauts, rendons-lui l'admiration sincère qu'un écrivain de classe comme lui mérite et rendons-lui sa place parmi les classiques.

L'éternité prendra soin de la mémoire de son génie.

Le Salon de la Rose+Croix et son emblème

La Mission de l'Art selon Péladan

par Christian Vandekerkhove

Contrairement à la *Rose-Croix Kabbalistique* de Stanislas de Guaita, la *Rose+Croix Catholique* du Sâr Péladan ne veut pas servir la magie, ni la kabbale, mais l'art. Mais qu'entend-il par *l'art* ? Avant tout, l'art ne peut pas être décoratif, ni un passe-temps pour l'œil du spectateur médiocre. Non, l'artiste doit voir son travail comme un ministère sacré, comme une prêtrise. Ce discours nous fait penser à celui de *Paul Sérusier* dans son mouvement des *Nabis*, mais Péladan le voit tout de même beaucoup plus sacré et sacré.

Pour paraphraser Péladan : « *Je déclare que la religion et l'art sont identiques. Je déclare qu'un prêtre qui ne comprend pas l'art, est un mauvais prêtre. Je déclare qu'un artiste qui ne comprend rien du Divin, est un artiste médiocre.* »

Ailleurs il nous enseigne : « *L'art est l'expression du mystère.* »

Pour Péladan, l'art doit être comme une prière qui unit la créature au Créateur.

Il fait de Léonard de Vinci le Patron des Rose-Croix.

Dans la préface au catalogue du premier Salon, donc en 1892, Péladan proclame :

« *Artiste, tu es prêtre : l'art est le grand mystère, et lorsque ton effort aboutit au chef-d'œuvre, un rayon du divin descend comme sur un autel. O présence réelle de la divinité resplendissante sous ces noms suprêmes : Vinci, Raphael, Michel-Ange, Beethoven et Wagner.*

Artiste, tu es roi : l'Art est l'empire véritable ; lorsque ta main écrit une ligne parfaite, les chérubins eux-mêmes descendent s'y complaire comme dans un miroir.

Spirituel dessin, ligne d'âme, forme d'entendement, tu donnes le corps à nos rêves, Samothrace et saint Jean, Sixtine et Cenacolo ? Saint Owen, Parsifal, Neuvième Symphonie, Notre-Dame.

Artiste, tu es mage : l'Art est le grand miracle et prouve notre immortalité. »

Gardons en mémoire ces paroles lorsque nous voulons comprendre l'art *de* Péladan et *selon* Péladan.

Les Salons de la Rose+Croix

Les Salons de la Rose-Croix n'étaient pas des salons comme les autres de son temps. On pourrait même parler d'une révolution dans l'art. Selon Péladan, les salons de son temps étaient beaucoup trop matérialistes. L'art exposé était avant tout ornemental et classique, mais en ce qui le concerne, totalement dénué de ses idéaux pour les arts. Je veux dire : « l'élévation de l'homme au niveau divin ».

Dans plusieurs de ses textes il attaque l'« *art ochlocratique*¹ ». Par ce nouveau néologisme il entend « *l'art fait pour les masses* ». Quelle horreur ! L'art est fait pour les élus ! Pour ceux en qui vibre l'appel spirituel. Faute de mieux, il créera ses propres Salons !

Un siècle après, nous devons constater qu'il est indéniable que tant d'artistes éternels ont fait leurs premiers pas dans les Salons de la Rose+Croix.

En bon nombre de cas, ces artistes avaient d'abord été refusés d'entrée aux salons classiques ! Toutefois – et il ne faut pas s'y méprendre – il n'était pas évident non plus de faire exposer ses œuvres aux Salons de Péladan ! Il fallait bien entendu passer au crible de ses exigences esthétiques et spirituelles. Il y avait déjà suffisamment d'« *art vulgaire* » dans les autres expositions !

¹ Litté : ochlocratie : gouvernement de la populace.

Les chiffres ne mentent pas : le bilan du Premier Salon de la Rose+Croix est tout simplement étourdissant ! Le chaos de la circulation était tel que la police fut obligée de dévier le trafic de calèches et de bicyclettes. A la fin de l'exposition on avait récolté 14.000 cartes de visite dans les plateaux ! En plus, le Salon avait été mentionné 3.000 fois dans la presse française et mondiale. Il faut le faire !

Il ne faut pas se représenter ces Salons comme de simples expositions de tableaux. Au contraire, ils prenaient des allures de festivals. Diverses expressions d'art étaient exhibées : la peinture, le dessin, la sculpture, le théâtre et la musique. Bien entendu, tout ceci à l'impérative condition de respecter les règles strictes du Salon de la Rose+Croix, qui sont bien détaillées dans les écrits de Péladan.

Il tiendra son premier Salon annuel de la Rose+Croix en 1892. Le dernier aura lieu en 1897.

Le Salon de 1892 se tient à la Galerie Durand-Ruel,

Celui de 1893 au Palais du Champ de Mars,

Celui de 1894 à la Galerie des artistes contemporains,

Celui de 1895 au même endroit,

Celui de 1896 rue de l'Opéra,

Le dernier, celui de 1897 à la Galerie Georges Petit.

Notons qu'à la fin de ce sixième Salon, Péladan met son Ordre en sommeil. Comme il était le seul à détenir ce pouvoir, nul ne pourra redresser ce même Ordre.

A chaque édition il publie un catalogue détaillé, mais forcément incomplet, puisque jusqu'au dernier moment de nouvelles œuvres valables affluent.

Les catalogues de 1892 et 1893 sont publiés dans la collection Aux deux sphinx et sous l'exergue de l'Ordre : *Ad Rosam per Crucem, ad Crucem per Rosam. Non nobis, non Domine, sed nominis tui gloriae soli. Amen.*

Ces deux-ci sont encore abondamment illustrés, les suivants ne le seront plus. Ils ne donneront que les descriptions des salles et leurs œuvres principales.

La liste des artistes est tout à fait impressionnante. Certains noms ont depuis acquis une belle place dans l'histoire de l'art. D'autres ont été oubliés par les générations ultérieures.

Quelques exemples de grands artistes ayant exposé aux Salons de Péladan :

Alexandre Séon, Carlos Schwabe, Jean Delville, Fernand Khnopff, Georges Minne, Armand Point, Théo Wagner, Antoine et Hubert de La Rochefoucauld, Ferdinand Hodler, Pierre-Émile Cornillier, Eugène Delacroix, George Morren, Pierre Rambaud, Baron de Rosenkrantz, Émile Fabry.

Pour la liste intégrale des artistes participants, je renvoie le lecteur au petit livre *L'entr'acte idéal, Histoire de la Rose-Croix*² du comte Léonce de Larmandie.

Péladan a toujours su s'entourer de très capables assistants. Il prit le comte de Larmandie comme secrétaire, Alexandre Séon comme artiste de famille et Erik Satie comme compositeur de famille.

Pour le grand public, Satie, c'est la *Première Gymnopédie (Fête des enfants nus)*, court morceau de piano, génial par sa simplicité.

Mais Erik Satie est bien plus que cela ! S'il était plus modeste que son ami Péladan, il n'en était pas moins excentrique. Pour ceux qui en doutent, il suffit de jeter un coup d'œil sur les titres de ses œuvres : *Embryons desséchés, Trois morceaux en forme de poire, Sonatine bureaucratique, Aperçus désagréables, Sports et divertissements, Les Trois Valses distinguées du précieux dégoûté*, etc. Ces titres soulèvent déjà un coin du voile de sa personnalité pour le moins un peu spéciale. Une grande partie de l'œuvre de Satie est perdue à jamais.

Satie ne prit pas de mauvaise part les divers emprunts (ou plagiats) de son œuvre par Claude Debussy. Au contraire, il perçut ceci comme un honneur. Victor-Émile Michelet en donne le témoignage³.

Satie était-il aussi mégalomane que Péladan ?

² Lamandie, Léonce de : *L'entr'acte idéal, Histoire de La Rose-Croix*, Paris, Chacornac, 1903.

³ Michelet, Victor-Émile : *Les compagnons de la hiérophanie*, Paris, Dorbon, 1937.

Je ne le pense pas. Toutefois, l'histoire de la musique se souviendra d'Erik Satie en tant que l'auteur de la pièce de musique la plus longue de l'histoire ! Je veux parler de *Vexations*, une pièce de 1893, donc pendant son association avec Péladan. Dépendant du tempo utilisé, la pièce prend de 14 à 24 heures à être jouée ! Le tempo indiqué est « très lent ». La première représentation en entier fut faite à New York en 1963, où 10 pianistes ont pris la relève pendant 18 heures. Pour être honnête, je dois avouer que la mélodie me plait bien, mais je ne sais pas ce que je dirai après 18 heures de « Vexations » ! A l'intention du pianiste, il conseille en haut de la partition : « Pour se jouer 840 fois de suite ce motif, il sera bon de se préparer, et dans le plus grand silence, par des immobilités sérieuses ». Il est vrai que la pièce consiste en 840 répétitions du même thème soutenues de diverses harmonisations. Ne reprochons plus jamais à Maurice Ravel les répétitions de son Boléro !

Finalement, Erik Satie prendra ses distances de Péladan et alla fonder sa propre église : *l'Eglise Métropolitaine d'Art de Jésus-Conducteur*.

Exit Erik Satie

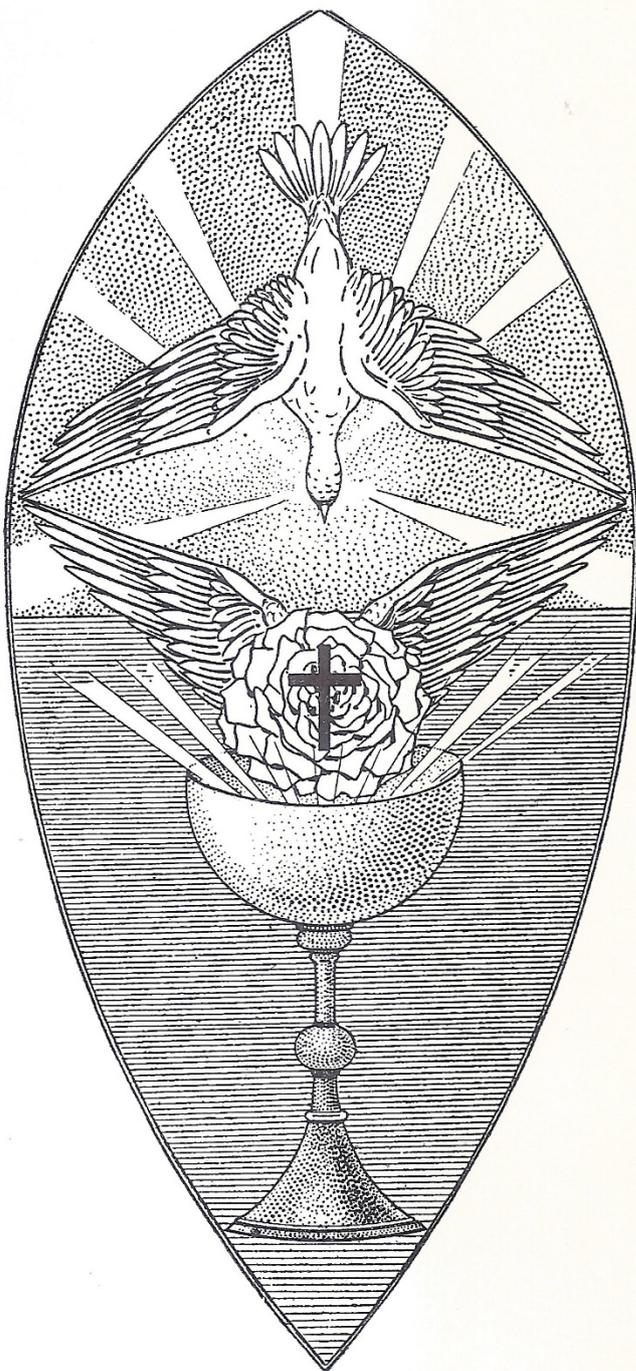
L'emblème du Salon de la Rose-Croix

Ceux qui veulent rendre hommage à Péladan sur sa tombe au Cimetière des Batignolles seront émerveillés par la mosaïque qui figure sur la pierre tombale. On y voit l'emblème de l'Ordre surmontée du portrait du Sâr.

Le concept de l'emblème fut introduit à l'occasion du Premier Salon de 1892 et plus développé par François Mérintier pour le deuxième Salon de 1893.



Tombe de Péladan



Emblème de Péladan

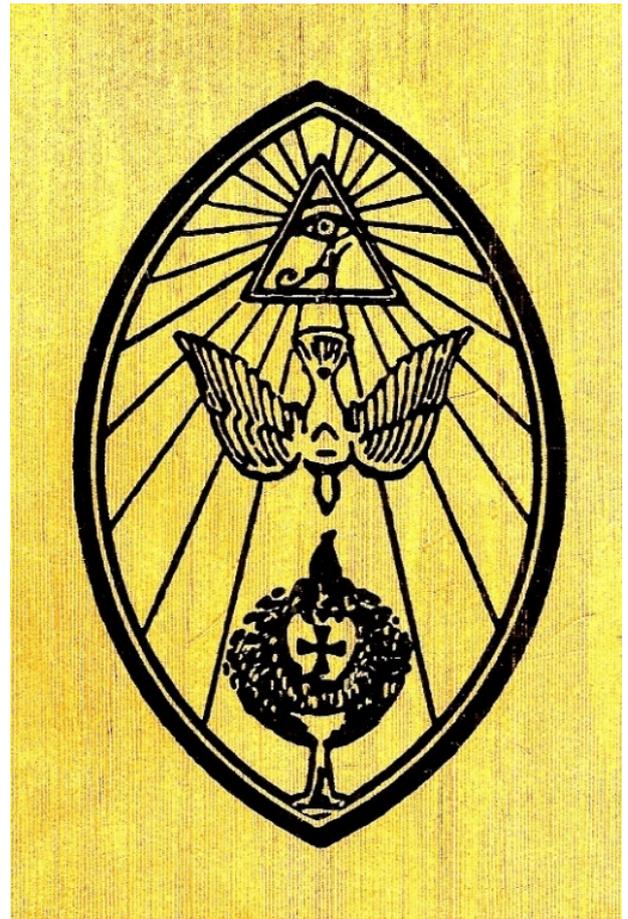
Il est constitué d'un médaillon allongé dont les deux côtés se convergent en pointe en haut et en bas.

Dans le bas, nous voyons le Calice du Graal surmonté d'une Rose-Croix ailée. Tout en haut le Saint-Esprit est représenté par la colombe descendante. L'arrière-fond suggère une mer ou un océan.

Il est intéressant de remarquer que ce symbole, avec certaines adaptations, fut repris en 1906 par l'O.T.O. (Ordo Templi Orientis) et au 20^e siècle par l'AMORC. Les liens entre ces mouvements sont multiples, ne fusse que via Théodore Reuss (Peregrinus) et Georges Monti (Vella Marcus). A titre de documentations, nous ajoutons les différentes versions de ce bel emblème, dans les divers mouvements.



Emblème de l'O.T.O.



Emblème de l'AMORC

Péladan en vol d'oiseau

Qui est Péladan ?

par Christian Vandekerkhove

Joseph-Aimé Péladan (28 mars 1858 – 27 juin 1918), mieux connu comme Sâr Joséphin Péladan, est né dans une famille plutôt modeste dans le midi de la France. Ses ancêtres étaient cultivateurs et commerçants. Il est le plus jeune fils du chevalier Adrien Péladan (1815-1890) et de Joséphine Vaquier. Son père était très catholique et papiste. En son temps, Adrien Péladan était un journaliste assez connu et spécialisé en sujets religieux. Nous nous souvenons le plus de ses livres sur les prophéties et hagiographies. Il travaillait pour *La France littéraire* et fonda lui-même *La Semaine religieuse*.

Joséphin avait un frère aîné, le docteur Adrien Péladan (1844-1885), également connu comme Adrien Péladan fils, un des pionniers de l'homéopathie en France. Il fonda la revue *L'Homéopathie des familles et des médecins*. Il publia également quelques livres médicaux, qui témoignent d'une bonne connaissance de la médecine... et de la Kabale.

Il est vrai qu'Adrien avait connu personnellement *Paul François Lacuria* (1806-1890), le prêtre-philosophe de Lyon. Cet auteur des *Harmonies de l'être exprimées par les nombres, ou les lois de l'ontologie, de la psychologie, de l'éthique, de l'esthétique et de la physique expliquées les unes par les autres et ramenées à un seul Principe*, dont Robert Amadou (1924-2006) dit qu'il était le Pythagore français.

Tout comme *Madame H.P. Blavatsky*, Adrien possédait une filiation formelle ou non qui descendait de *Cagliostro*. A sa mort, il légua cet héritage tout entier, ainsi que bon nombre de livres et de documents à son frère Joséphin. Celui-ci prononça et publia d'ailleurs de très belles oraisons funèbres pour son père et son frère.

Tant personnellement que par ces documents, ce fut donc son frère Adrien qui introduit Joséphin dans le monde de l'occulte, de l'ésotérisme et des traditions initiatiques.

On sait que les deux frères sont morts d'empoisonnement. Dans le cas de Joséphin, le coupable était une intoxication alimentaire, alors que pour Adrien, la strychnine en était la cause. Pour une de ses patientes, il avait commandé, auprès d'un pharmacien de Leipzig, de la strychnine, bien entendu en dilution homéopathique. Le pharmacien avait fait une grave erreur de dilution et lui avait vendu du poison pur ! La patiente, après avoir goûté le médicament, s'était plainte du goût amer. Pour s'en assurer, il en goûta également et tous deux étaient empoisonnés. La patiente put être sauvée, pour Adrien il n'y avait plus d'espoir.

De la dynastie des Péladan, c'est surtout Joséphin qui nous intéresse ici, quoique son frère et son père mériteraient également une sérieuse étude. Se basant sur son année de naissance, 1858, il se considérait, non sans fierté, le doyen de l'ésotérisme français. Malgré ses défauts de caractère, il faut avouer qu'il était plus que doué ! Sa culture est encyclopédique. Dans ses apparitions, il est hautain. Malgré sa modeste situation financière, il est toujours très soigné. Son sentiment naturel de supériorité, au-dessus du commun des mortels, se traduit en langage très affecté. Ses vêtements sont très raffinés, excentriques, recherchés, et à la limite un peu trop féminins, même en tenant compte de la permissivité de l'époque.

En fait, on pourrait voir Péladan comme une âme de l'Ancien Régime incarnée par erreur en plein Second Empire. Ne dit-il pas dans *Le dernier Bourbon* que l'égalité des hommes est négation de la justice ?

Péladan est autodidacte. Son parcours scolaire fut court et il doit sa culture fabuleuse uniquement à ses lectures et à sa discipline. Pendant ses années de jeunesse, il fit quelques voyages d'étude en Italie et au Moyen-Orient. Finalement il aboutit à Paris, où, comme tant d'auteurs de son temps, il gagne sa vie grâce à sa plume. Il publie aussi des essais, comme celui sur Marion de Lorme. Cette étude sur la courtisane de trois rois consécutifs, est à considérer comme un classique.

Il a vraiment percé avec la publication de son premier roman de sa *Décadence latine : Le vice suprême*. C'est à ce moment-là qu'il est découvert par les grands écrivains de Paris. Son nom est lancé.

Pourtant sa mission sera d'un plus haut niveau. Dans la pensée et dans l'âme de Péladan, un prêtre s'éveille. Un prêtre pour l'art spirituel. Le reste de sa vie sera vouée à ce ministère.

Le 3 novembre 1884 il reçoit une lettre de *Stanislas de Guaita*, qui a lu son *Vice suprême*. Guaita veut faire la connaissance de cet auteur merveilleux et, en passant, il se permet quelques corrections de style et de grammaire à l'adresse de Péladan. Une profonde amitié se crée et tous deux se reconnaissent tant en ésotérisme qu'en littérature et en arts.

La Guerre des deux Roses

Lorsque Guaita fonda son *Ordre Kabbalistique de la Rose-Croix* en 1888, il nomma Péladan parmi ses six Supérieurs Connus, en plus des six Supérieurs Inconnus, sensés faire survivre l'Ordre en cas de persécution.

En 1891, Péladan prend ses distances et quitte ce groupe pour fonder son propre *Ordre de la Rose+Croix catholique et esthétique du Temple et du Graal*. Les détails de ce schisme ont déjà été expliqués ici et ailleurs. Pour la petite histoire, je renvoie le lecteur au témoignage de Victor-Émile Michelet¹. Officiellement, ce fut une rupture d'ordre doctrinaire, Péladan n'aimant pas la magie opérative, ni ce qui s'y rapporte. Qui connaît bien Péladan sait que la raison était toute autre : il est le chef, sinon il ne joue pas ! Point final.

Les hiéronymes

Comme Papus et son entourage tirèrent le nom sacré du *Nuctéméron*, apocryphe attribué à *Apollonius de Tyane*, Péladan cherchait son inspiration dans la mythologie de Babylone. Il s'attribua le nomen Mérodak, dérivé de Marduk, le dieu suprême, équivalent de Jupiter. Aux membres de son groupe il attribua des noms du même panthéon. De Guaita était Nébo, donc Hermès ou Mercure. La même année, les deux Ordres rosicruciens s'excommunieront mutuellement ; de là le nom de la *Guerre des deux Roses*, comme celle, en Angleterre, au 16^e siècle, entre les maisons de York et de Lancaster.

¹ Michelet, Victor-Émile : Les Compagnons de la Hiérophanie, Nice, Bélisane, 1977, p. 24, 28, etc.

L'œuvre de Péladan

On peut diviser son œuvre en plusieurs catégories ou séries :

1. L'Amphithéâtre des Sciences Mortes

- Comment on devient Mage (éthique) 1891
- Comment on devient Fée (érotique) 1892
- Comment on devient Artiste (esthétique) 1894 (livre annoncé sous le titre *Comment on devient Artiste*)
- Le livre du Sceptre (politique) 1895
- L'Occulte catholique (mystique) 1898 (livre annoncé sous le titre *Comment on devient et on reste catholique*)
- Traité des Antinomies (métaphysique) 1901
- La Science de l'Amour (ascèse) 1911

2. La décadence latine

- Le vice suprême (1884)
- Curieuse (1886)
- L'initiation sentimentale (1887)
- A cœur perdu (1888)
- Istar (1888)
- La victoire du mari (1889)
- Cœur en peine (1890)
- L'androgynisme (1891)
- La gynandre (1891)
- Le panthée (1892)
- Typhonia (1892)
- Le dernier Bourbon (1895)
- Finis latinorum (1896)
- La vertu suprême (1900)
- Pereat (1901)
- Modestie et vanité (1902)
- Pérégrine et Pérégrin (1904)
- La licorne (1905)
- Le nimbe noir (1906)
- Pomone (1913)
- La torche renversée (1914)

3. Les drames de la conscience

- La rondache (1906)
- La thériaque (1912)
- Les amants de Pise (1912)
- Les dévotes d'Avignon (1922)
- Les dévotes vaincues (1923)

4. Théâtre de la Rose+Croix

- Babylone
- La Prométhéide (où il a restauré les parties manquantes de la trilogie d'Eschyle)
- Les fils des étoiles
- Le prince de Byzance
- Sémiramis
- Œdipe et le Sphinx
- La loi de Rome
- Orphée
- La Rose+Croix
- Le mystère du Graal

Ces pièces de théâtre ne sont pas faciles à réaliser sur scène à cause du grand nombre de figurants et de chœurs de chanteurs. Pourtant, dans les années 70, j'ai eu une demande des Pays-Bas de photocopier toutes les pièces que je possédais afin de les traduire et de les mettre en scène. Je ne sais pas si cela a abouti un jour ?

D'autres séries de livres ont vu le jour, notamment sur les arts, l'esthétique et la philosophie.

Il faut se rendre compte que l'œuvre publiée de Péladan n'est qu'une fraction de ce qu'il a écrit. René-Louis Doyon² nous donne dans son beau livre sur Péladan une idée de la masse écrite et non publiée de l'auteur.

L'inventaire des manuscrits du Fonds Péladan à la Bibliothèque de l'Arsenal donne en nombre de feuilles :

² Doyon, René-Louis : La douloureuse Aventure de Péladan, Paris, La Connaissance, 1946, p.305.

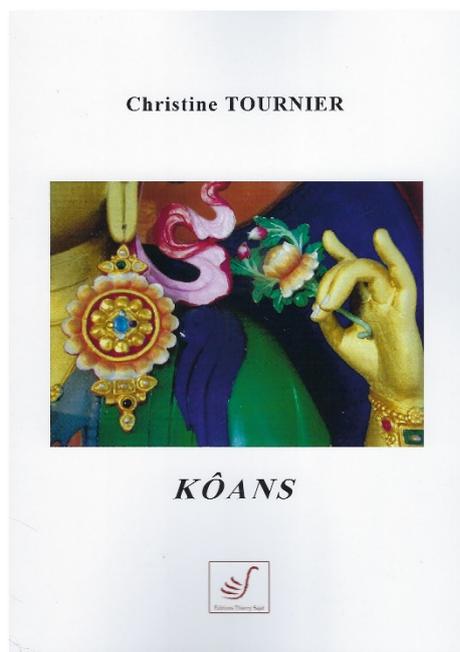
- Romans : 9.470
- Inédits. Études littéraires : 432
- Amphithéâtre des Sciences Mortes : 2.532
- Sur Léonard de Vinci : 1.167
- Les idées et les formes : 1.447
- La chaîne des traditions : 272
- Questions religieuses : 706
- Théâtre : 4.278
- Rose-Croix : 153
- Monographie. Peinture : 398
- F. Hals-Hebert : 622
- Salons jusqu'à 1902 : 327
- Esthétique : 1.194
- Salons de 1902 à 1918 : 1.188
- Critiques, musique, théâtre : 413
- Conférences : 390
- Articles : 318
- Livres sur la guerre : 863
- Notes documentaires, documents biographiques, trois albums de photographie et de dessins : 351

Ce qui donne un beau total de 26.881 feuilles !

Pour le chercheur, une vraie mine d'or.

Bref : un auteur à lire, relire et méditer !

UN NOUVEAU LIVRE DE CHRISTINE TOURNIER



Poète reconnue, éminente ésotéricienne et non moins avisée historienne de l'art, Christine Tournier, membre de notre équipe rédactionnelle, vient de publier un nouvel ouvrage aux éditions Thierry Sajat, intitulé **Kôans**¹.

Le kôan ne supporte aucune définition, il ne se place dans aucune catégorie : il est en lui-même et résonne dans le cœur, l'âme et l'esprit de celui qu'il touche.

Il semble simple, voire banal. En réalité, il peut posséder plusieurs sens, plusieurs signifiants, supports de méditation, de prise de conscience brutale ou très lente, et d'ouverture à l'Essentiel.

Le kôan n'est pas ressenti dans sa littéralité mais dans sa poésie, son éthique, sa sobriété qui manifeste, telle une flèche, un impact possible sur celui qui le reçoit dans l'immédiateté.

La réflexion vient généralement « après coup » ; elle s'insinue dans l'être, s'y prolonge, s'y ancre, et ce qui n'est que quelques mots sur le papier peut devenir un livre à l'intérieur de soi.

La lecture ne peut être que sporadique, aléatoire, telle une carte de tarot que l'on retourne « au hasard » et qui donne sens.

L'intellect est dépassé par un bercement léger, imperceptible, de la pensée, qui fait passer de la réalité au Réel, sans aucun effort, sans aucune volonté ou désir de « comprendre ».

Le kôan se reçoit dans la fulguration : la perlaboration ne vient qu'après « coup », ensuite... si elle vient !



9 782351 577905

ISBN : 978-2-35157-790-5

Prix : 18 €

Pour cet ouvrage *Kôans*, vous pouvez vous adresser directement à l'auteur (dharmavicaya@yahoo.fr) pour une commande par chèque de 18 € + 3,52 € de port par ouvrage.

¹ Ed. Thierry Sajat, mai 2019 - 130 pages, 18 €.

Points de Vue Initiatiques

Revue de la Grande Loge de France

N° 194, décembre 2019-12-23

L'intitulé de ce nouveau numéro est « Les nouvelles spiritualités ». Le fait déjà de parler de spiritualité plutôt que de religion ne peut qu'inciter à penser que la démarche des auteurs des différents articles contenus dans les 120 pages magnifiquement illustrées vont dépasser toute pensée littérale afin d'étudier les faces multiples de l'Essentiel, de l'Un. Les nouvelles spiritualités (au pluriel, donc) ne sont pas si nouvelles que cela car nous les découvrons, depuis des millénaires, en de multiples civilisations, accompagnées de rites et de symboles, apparemment différents d'une culture à une autre, mais qui se réfèrent au même.

L'édito de Robert de Rosa est clair : « *Une demande de verticalité, de désaltération* (ambiguïté du sens !) *du matériel qui fonde l'humanité* ». Nous sommes d'emblée dans le sujet : le spirituel transcende l'humain ; le matériel – s'il est sujet plutôt qu'objet – l'asservit.

Bien sûr, nous sommes francs maçons et les articles ne pourront qu'être imprégnés de notre école. Pourtant, moi qui suis bouddhiste, théosophe et franc maçon, je lis avec bonheur les propos de Lama Jean-Guy, la relation de nos Bons cousins dont je garde un souvenir glacé (- 5°) lors d'une cérémonie hivernale dans une forêt d'Ile de France.

Ce qui me dérange toujours quelque peu est le ressassement de la sacro sainte (pardon !) laïcité. Quand on est franc maçon – quelles que soient ses croyances, sa foi, son non théisme (qu'est-ce que l'athéisme ?) – on est forcément laïc : il s'agit là d'une tautologie. Par contre, nos serments, nos engagements, notre démarche, se situent dans une dimension spirituelle, sinon nos initiations n'auraient aucun sens.

Au rythme des articles se dessine la force d'une tradition mais aussi celle, universelle, de la Tradition. Pierre Pelle Le Croisa pose précisément la question du sens et souligne le désintérêt actuel, entre autres, pour les mythes. Pourtant, un peu partout sur la planète, des groupes, des associations, se créent pour revenir aux prémisses de l'histoire de l'humanité, comme le firent, avant que l'Eglise catholique ne se constitue,

une quarantaine d'écoles diffusant l'enseignement de Jésus autour du Bassin méditerranéen. Il y aura forcément un basculement pour l'homme contemporain afin de revenir au réel, en prenant conscience de l'illusoire virtualité.

Bien que pratiquant les rites égyptiens, j'ai toujours conservé un immense respect pour le REAA que j'ai vécu durant seize ans. C'est le rite de la GLDF : c'est peut-être grâce à lui que cette Obédience est si riche, si équilibrée et si exigeante vis-à-vis de ses membres. Michel Aubin parle de « *conscience augmentée* » et Patrick Joinie-Maurin d'« *éveil de la conscience* » : tout est dit ! Je cite un extrait de l'article de ce dernier : « *Enfin, de façon éthique, la spiritualité renvoie à la quête de sens, d'espoir et de libération et aux démarches qui s'y rattachent.* »

Dans un numéro futur, j'aimerais tant que l'on étudie la richesse et la spiritualité des amérindiens, des anciens égyptiens, des aryens, des cathares, des mithraïstes, des soufis, des cabalistes, etc. même si la revue a déjà donné une place à certains, car nombre de ces traditions se perpétuent et ne sont pas antinomiques avec la franc maçonnerie. Même si le sacré peut sembler arbitraire, défini par l'homme (un lieu, un arbre, un temple, un stupa, une pierre levée, voire un individu...), il peut en fait accompagner notre vie à chaque instant selon le « regard » que nous posons sur notre chemin. Voyons-nous la ville, la nature, le ciel, la terre, l'autre (homme, animal, plante) comme sacrés ? Le sacré réside avant tout dans le respect absolu de tout le Vivant et c'est cela qui nourrit notre spiritualité. Plus que la tolérance (qui sépare) prime la compassion (qui unit) : cette revue ne cesse de l'affirmer à travers la diversité de ses articles.

Christophe Bourseiller consacre un article aux dérives de la spiritualité. Combien a-t-il raison de mettre cela en évidence quand on sait qu'il en existe un marché fort lucratif aux dépens de chercheurs fragiles. La spiritualité n'est pas en dehors de nous, elle ne s'enseigne pas, elle s'intègre en soi, se vit et se pratique.

Les dernières pages de la revue sont consacrées à trois lieux physiques de spiritualité de la GLDF : rue de Puteaux (le siège), l'Abbaye de Royaumont (telle une annexe) et la Commanderie de Presles (en particulier pour son temple de verdure).

Il faut cesser d'opposer Orient et Occident car tous les êtres humains ont la même vocation : être des individus matériels vivant une exaltante expérience spirituelle. Et Points de Vue Initiatiques nous le rappelle au long des années qui scandent notre itinéraire.

L'Initiation Traditionnelle

www.initiation.fr

